

# Le Calendrier de l'après

DU MÊME AUTEUR :

*HORRORA BOREALIS*, LE LIVRE DE POCHE, 2018

*LE MIROIR DES ÂMES*, SLATKINE & CIE, 2018 ; LE LIVRE DE POCHE, 2019

*L'OMBRE DU RENARD*, SLATKINE & CIE, 2019 ; LE LIVRE DE POCHE, 2020

*L'ENGRENAGE DU MAL*, SLATKINE & CIE, 2020 ; LE LIVRE DE POCHE, 2021

*RESTEZ CHEZ VOUS*, SLATKINE & CIE, 2020

© SLATKINE & CIE, 2020

[WWW.SLATKINEETCOMPAGNIE.COM](http://WWW.SLATKINEETCOMPAGNIE.COM)

ISBN 978-2-88944-179-2

Nicolas Feuz

# Le Calendrier de l'après



Slatkine & Cie



## Prologue

Tous les soirs depuis deux ans, Alexis revivait le cauchemar de ses seize ans, le même rêve éveillé, les larmes de sang.

Le monde était devenu fou mais Alexis n'en avait pas connu d'autre. Il n'avait aucun point de repère, seulement de vagues souvenirs. La mort de sa mère s'était produite à l'époque où la Gouvernance avait interdit la lecture des *livres anciens*, publiés avant l'apparition du virus Verna.

Le monde de l'après s'apprêtait à célébrer l'an 18 de la nouvelle ère dont la catastrophe planétaire marquait le commencement. C'était étrange de marquer un renouveau par l'avènement d'une catastrophe planétaire, mais le fonctionnement de l'être humain au seuil de son extinction demeurait

un mystère. Avant l'an zéro, on commémorait la naissance d'un messie, l'exil d'un prophète ou la création du monde par Dieu. Dorénavant, on fêtait un virus.

Verna avait tout anéanti, toute forme de religion. Le virus était partout, il dictait chaque comportement, dirigeait chaque vie. Verna était comme une sorte de divinité, crainte et respectée. Désormais, la survie de l'espèce dépendait du strict respect des règles sanitaires et des commandements sacrés d'une chercheuse, Élise Marval. En cas de violation, le fautif était soumis au verdict de *la Cave*.

*La Cave* était l'abréviation de *Camera Verna*, la chambre à virus. C'était une petite cage de verre, dans laquelle on enfermait l'impétrant sans jugement préalable. Verna seule se chargeait du verdict. La Gouvernance restait imprégnée des méthodes du monde de l'avant.

Alexis avait lu dans les livres interdits que, à la place du virus, on introduisait jadis dans la cage un gaz mortel. Dans le cas des condamnés à mort aux États-Unis ou, à plus large échelle, d'un génocide mondial prôné par un dément que ses partisans vénéraient et appelaient *Führer*. Un guide.

L'ancien monde était barbare. Mais le monde de l'après était-il meilleur?

La Terre comptait désormais moins d'un milliard d'habitants, dont une très large minorité d'hommes.

On disait que les femmes représentaient quatre-vingt-dix pour cent de la population mondiale résiduelle. Et ces chiffres étaient probablement erronés, car les données dataient de l'an 3 ou de l'an 4, au moment où les derniers moyens techniques de communication avaient disparu, entraînant la suppression de toute mondialisation. Impossible de savoir ce qui se passait de l'autre côté de la planète, sur les autres continents, ni même dans les pays voisins. A fortiori quand les barrières linguistiques, renforcées par la disparition des livres, des écoles et du savoir, empêchaient tout contact.

Le monde d'Alexis se limitait à une vague connaissance de la Suisse, de la France, de la Belgique et du Luxembourg. Il n'avait jamais mis les pieds dans ces deux derniers pays, mais il savait que ses frères André et Jean y avaient été envoyés par leur défunte mère pour remplir leur mission. Depuis, il n'avait plus aucune nouvelle d'eux. Et l'aîné de la fratrie de douze, qui vivait dans ce château, fleuron de la nouvelle capitale francophone, ne lui viendrait pas en aide.

*Maudit sois-tu, Simon !*

Alexis regardait les contours de la prison de verre. Il n'y avait aucune échappatoire. Il plaqua ses mains contre la vitre, une légère buée en marqua le contour. De l'autre côté, les mains tremblantes de Billie rejoignirent les siennes. La paroi transparente les séparait, le verre était froid et trop épais pour diffuser la

chaleur corporelle. Mais ils eurent la sensation d'être réunis une dernière fois.

Ils échangèrent un dernier *je t'aime*, comme un ultime défi à ce monde qui avait proscrit toute relation amoureuse entre deux êtres humains, comme un dernier outrage à l'oreille du bourreau qui s'apprêtait à presser le bouton et libérer les particules virales dans la cage.

Les deux adolescents ne se quittaient plus des yeux. Ils étaient terrifiés. Ils pleuraient. Bientôt couleraient les larmes de sang.



# 1

Jusqu'aux derniers jours de l'an 17, Alexis avait vécu dans un cocon privilégié et surprotégé. Seize ans dans la maison familiale des Verrières, loin de toute menace virale, puis deux ans dans la tour Marval de Genève, l'un des douze fiefs de la francophonie. Il avait conscience que le monde tout autour de lui était une vaste zone dangereuse et se sentait un peu comme un cerf-volant dans l'œil du cyclone.

Pour la Gouvernance, il était l'un des douze élus assurant la survie de l'espèce. Pour les autres, ceux de la rue, *les inutiles* comme ils s'étaient autoproclamés après les premières vagues de la pandémie, en opposition au pouvoir controversé chargé de la gérer, il faisait partie des *bien-pensants*. L'ennemi.

Aujourd'hui, Alexis rejoignait le monde de la rue, des *inutiles*.

En quittant son loft, au seizième étage de la tour de verre qui dominait la ville, Alexis ne se retourna pas. Il n'avait aucun regret. La Gouvernance l'avait trahi et il rendrait coup pour coup. Derrière lui, les flammes attaquaient déjà la structure de l'édifice.

Alexis emprunta l'escalier de secours. Des pancartes spécifiaient que l'usage des ascenseurs était interdit en cas d'incendie, mais ce n'est pas cet avertissement qui dicta son choix. Depuis son arrivée à Genève deux ans plus tôt, il avait toujours choisi les escaliers pour se déplacer dans les étages du palais. La Gouvernance monopolisait les rares ressources électriques de la planète et Alexis voyait en l'usage des ascenseurs une dépense somptuaire. Sans compter que la plupart des femmes qui l'utilisaient – il était le seul homme du palais – étaient obèses ou en surpoids. Elles ne faisaient que peu d'activités physiques et la Gouvernance réservait à l'élite les rations de nourriture.

Les *inutiles* survivaient grâce aux conserves militaires du monde de l'avant. L'armée n'en avait plus besoin, elle n'existait plus. La plupart des soldats étaient des hommes et ils n'avaient tout simplement pas survécu aux premières vagues. Les *bien-pensants* avaient alors veillé à vider les arsenaux et à mettre les réserves en sécurité pour assurer une distribution équilibrée. La nourriture en boîte était troquée contre des objets utiles à la Gouvernance. L'argent n'avait plus aucune valeur.

Alexis déboulait dans le hall d'entrée de la tour, quand l'alarme incendie se déclencha. La sirène hurlait, stridente. Avant que l'endroit ne se transforme en fourmilière, il se précipita vers la jeune réceptionniste, qui le regardait d'un air inquiet.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas. Donnez-moi les clés de la voiture de Billie.

Elle hésita.

— Je ne sais pas si j'en ai le droit.

— Mais moi, j'ai le pouvoir de vous l'ordonner. Alors, obéissez-moi et ouvrez la grille extérieure.

— Vous ne devriez pas sortir du palais sans escorte. Je préférerais demander l'autorisation de la gouvernante.

— La gouvernante a d'autres chats à fouetter, croyez-moi. Vous entendez cette alarme ? Donnez-moi ces clés !

D'une main tremblante, la jeune réceptionniste s'exécuta. Alexis s'éloigna. Au moment où il allait franchir le tourniquet vitré de la sortie principale, une voix féminine l'arrêta.

— Que faites-vous, pour l'amour du ciel ?

Il se retourna et vit Adélaïde. Il l'aimait bien, Adélaïde, dans son uniforme blanc. Elle venait tous les matins le retrouver dans son loft. Pour la récolte.

— Je pars.

— Pour aller où ? Il n'y a nulle part où aller.

— Retrouver Billie.

— Vous ne pouvez plus rien pour elle.

— C'est ce qu'on verra.

— N'y allez pas, Alexis, je vous en conjure. Jamais vous ne pourrez affronter seul le monde extérieur.

— Je suis prêt à prendre le risque. Et si j'étais vous, je quitterais le palais. L'endroit risque de devenir dangereux.

Elle désigna du regard une des sirènes d'où s'échappait un son assourdissant.

— Qu'avez-vous fait ?

Il lui sourit tristement, ne répondit pas et se dirigea vers la sortie.

— Je vais devoir en référer à la gouvernante, cria Adélaïde.

Il la regarda une dernière fois en poussant la porte du tourniquet.

— Eh bien, faites-le. Mais surtout, prenez soin de vous. Adieu !

Dans la minute qui suivit, la Tesla franchit la grille d'enceinte de la tour et gagna les bords de l'Arve. Les eaux noires de la rivière s'écoulaient paisiblement dans la nuit, en direction de la jonction avec le Rhône. Le quai Ernest-Ansermet était jonché de carcasses de voitures de l'ancien monde, abandonnées après la pénurie d'essence. La plupart de leurs propriétaires devaient être morts. La végétation commençait de crever les carrosseries rouillées et de jaillir des vitres cassées. La nature reprenait ses droits.

Au moment de bifurquer vers la plaine de Plainpalais, Alexis tourna une dernière fois la tête vers son cocon de verre. La grande tour rectangulaire se dressait dans l'obscurité avec ses antennes inutiles sur le toit. Au seizième étage, les flammes venaient de percer la verrière.

## 2

La veille de l'incendie, Alexis ne se doutait pas que sa vie était sur le point de basculer jusqu'à remettre en question dix-huit ans de certitudes.

Jamais non plus il ne se serait imaginé qu'il finirait par incendier le palais doré où l'avait installé sa mère le jour de ses seize ans.

Au seizième étage de la tour Marval, il se tenait debout derrière la grande baie vitrée de son loft, le regard perdu sur les toits de la ville, avec le lac Léman à l'horizon et la montagne du Salève sur sa droite. On lui avait dit que dans le monde de l'avant, un jet d'eau embellissait la rade, mais il n'était plus en activité depuis la première vague.

Avec ses parois entièrement vitrées et ses soixante mètres de hauteur, la tour Marval était comme un grand œil ouvert sur Genève. La cité du bout du lac

n'avait plus sa splendeur d'antan. Elle était vieille, sale et abandonnée. Le jour, on distinguait des quartiers entiers anéantis par des incendies successifs, criminels ou accidentels. Les pompiers n'existaient plus depuis de nombreuses années. La plupart d'entre eux étaient morts, et il n'y avait plus de candidats à former, plus d'essence pour les véhicules, plus d'intérêt à sauver des immeubles vides.

La nuit, de rares bougies illuminaient çà et là les foyers des *inutiles*, comme de faibles lueurs d'espoir dans un monde en perdition. Avec la venue de la saison froide, les gens de la rue fuyaient les vieilles maisons privées de chauffage, pour squatter des immeubles plus modernes et mieux isolés, d'anciens sièges de banques, d'assurances ou de multinationales. Mais nulle part il n'y avait de fuel, de gaz ni d'électricité. Les *bien-pensants* monopolisaient les dernières ressources énergétiques du monde de l'après.

On toqua à la porte du loft. C'était Adélaïde.

— Avez-vous bien dormi? demanda-t-elle avec bienveillance.

— À merveille, répondit Alexis.

Il ne prit pas la peine de lui indiquer l'emplacement de la récolte. Comme tous les matins depuis deux ans, le petit flacon était à l'endroit habituel, sur la table de nuit. Quelques gouttes de semence que des drones frigorigifiques se chargeraient de transporter

aux quatre coins de la francophonie. *Aux quatre coins du monde*, pensa Alexis car, pour lui, le monde s'arrêtait aux frontières de la francophonie. Plus loin, c'était le néant, de vagues notions abstraites qu'il avait apprises dans les livres interdits qui peuplaient le grenier de la maison d'Élise Marval aux Verrières.

Adélaïde se livra à son rituel quotidien. Elle passa une paire de gants, prit délicatement le petit flacon et le glissa dans une pochette réfrigérée. Alors qu'elle s'éloignait déjà vers la porte du loft, Alexis se surprit à lorgner ses fesses rebondies qui se dandinaient dans son uniforme blanc immaculé. Il n'éprouva aucune sensation.

Il avait lu quelque part que dans le monde de l'avant, la reproduction se faisait par contact physique entre un homme et une femme et que ce qu'on appelait alors la sexualité s'accompagnait de sentiments qui lui étaient tout aussi étrangers : l'amour et le désir. Cela aussi, Verna l'avait anéanti.

*Quelle ironie !* pensa l'élus. Il se souvenait que sa mère l'avait envoyé donner son sperme dans un palais construit sur les vestiges d'un empire de l'information qui avait naguère été le théâtre d'un scandale sexuel, comme on en connaissait à l'époque. Mais Verna avait stoppé l'enquête. Elle s'était, à sa manière, chargée de châtier les suspects avant tout jugement. La première vague avait, de fait, poussé dans la tombe tous les médias audiovisuels et numériques.



La deuxième vague avait sonné l'hallali des réseaux sociaux et la troisième avait achevé la presse écrite. À l'aube de l'an 1, le monde de l'après s'était retrouvé sans autre canal d'information, ni moyen de communication que les ondes à très haute fréquence. Plus d'Internet, plus de téléphones portables, mais une renaissance incongrue de ce que le monde de l'avant appelait *talkie-walkies*. De gros boîtiers munis d'antennes à portée très limitée, fonctionnant au moyen de batteries énergivores.

Dans le monde de l'après, la technologie des drones restait une énigme pour Alexis. Ils étaient probablement téléguidés par des ondes semblables à celles des *talkie-walkies* et remplissaient diverses tâches, dont celle de connecter entre eux les douze palais. Mais depuis le meurtre de sa mère, Alexis n'avait reçu aucune nouvelle de ses dix frères disséminés à travers la francophonie, à Paris, Marseille, Lyon, Toulouse, Nantes, Bordeaux, Strasbourg, Lille, Bruxelles et Luxembourg.

Seuls deux élus étaient restés en Suisse, le plus âgé et le plus jeune. Simon à Neuchâtel, capitale du monde de l'après. Alexis, à Genève. Mais tous remplissaient la même mission : assurer la survie de l'espèce. Et pour éviter les problèmes de consanguinité, la récolte circulait.

Depuis l'apparition de Verna dix-huit ans plus tôt, leur mère, Élise Marval, s'était battue contre le virus.

Elle avait bâti un véritable empire pour s'opposer à la propagation de la maladie et elle avait fini par développer un vaccin. On l'avait surnommée *Mère de l'humanité* et elle était devenue une sorte de déesse ou de sainte. On avait élevé des statues à son effigie.

Mais très vite, les ressources humaines et matérielles pour produire le vaccin en quantité suffisante et le distribuer avaient fait défaut. Il avait fallu faire un tri dans la population. Élise Marval s'était fait des ennemis, un fossé s'était creusé entre les *privilegiés* et les *laissés pour compte*, entre les *bien-pensants* et les *inutiles*.

Deux ans plus tôt, le jour où elle avait envoyé son dernier fils remplir sa mission loin de chez elle, elle avait été assassinée. Alexis avait appris la mort de sa mère le jour de son arrivée à Genève. On avait retrouvé son corps dans sa maison des Verrières, un couteau planté dans la carotide. Le coupable n'avait pas été identifié. C'était ce que la milice lui avait appris.

— À demain, Alexis.

La voix de la jeune femme tira l'élu de ses rêveries.

— Bonne journée, Adélaïde.

Elle sortait du loft avec la récolte quand il l'entendit pousser un hurlement.

L'homme était entré brutalement dans le loft aseptisé. Il avait pris Adélaïde en otage et s'en servait comme d'un bouclier. Il reculait en prenant garde de ne pas tourner le dos à la porte. Il tournait nerveusement la tête dans tous les sens, ses yeux cherchaient une issue.

Il portait des guenilles, son visage était sale, ses cheveux hirsutes, il tremblait et dégageait une forte odeur de transpiration, de crasse et de peur, cette fragrance acide d'angoisse qu'on retrouvait avant la vague dans les wagons-lits des lignes de la SNCF. Alexis comprit immédiatement qu'il s'agissait d'un homme de la rue, un *inutile*. Comment était-il entré?

— Lâchez-la, dit-il sans conviction.

L'homme sursauta et se tourna vers lui en brandissant son bouclier humain.

— N’approchez pas, bégaya-t-il.

Alexis vit que l’homme n’était pas armé. Il tendit néanmoins ses mains devant lui pour montrer qu’il ne représentait pas une menace.

— Que voulez-vous ?

— Je veux qu’on me laisse sortir d’ici.

— Pourquoi ne le pourriez-vous pas ?

La réponse tomba, cinglante, depuis la porte du loft.

— Parce qu’il doit être jugé.

La jeune milicienne en uniforme noir visait l’homme avec son ADS. Elle avançait doucement, jambes écartées, en tenant son arme devant elle. L’ADS était une technologie du monde de l’avant qui avait survécu au chaos, comme les drones. On l’avait simplement adaptée, miniaturisée. Initialement conçue pour disperser les manifestants, l’*Actived Denial System* projetait des micro-ondes vers sa cible et provoquait instantanément une sensation d’intense brûlure. Au moment où l’homme paniqué se retourna vers la milicienne, le point rouge du viseur laser se focalisa sur son front et commença à danser entre ses yeux.

— Que lui reproche-t-on ? demanda Alexis qui cherchait à calmer la situation.

— Il a violé le onzième commandement, répondit une autre milicienne qui avait fait irruption dans le loft.

*Le onzième commandement.*

Alexis connaissait par cœur les dix premiers. Sa mère avait axé toute son éducation et celle de ses frères sur ces dix commandements. Une sorte de constitution du monde de l'après, supérieure à l'esprit de toute autre loi.

*Tu ne tueras point de femme.*

*Tu ne frapperas point de femme.*

*Tu ne menaceras point de femme.*

*Tu ne convoiteras point de femme.*

*Tu ne violeras point.*

*Tu n'injurieras point de femme.*

*Tu ne diffameras point de femme.*

*Tu ne porteras point de faux témoignage contre une femme.*

*Tu honoreras ta mère.*

*Tu observeras strictement ces règles sous peine de mort.*

Pour tenter d'endiguer la propagation incontrôlée du virus, deux nouveaux commandements étaient venus s'ajouter à la liste. Le onzième visait à assurer la pureté du sang: *Tu t'abstiendras de toute relation sexuelle.*

Seule la semence des élus et de leurs descendants était admise par le biais de la fécondation *in vitro*. Les élus étaient immunisés contre Verna et leur sang garantissait une transmission héréditaire de cette protection génétique.

Sans sommation, la jeune milicienne appuya sur la détente. Aussitôt, l'homme grimaça, lâcha Adélaïde et porta ses mains à son crâne, comme s'il était sur le point d'exploser. La douleur fut si intense qu'il ne put crier et resta tétanisé. Les yeux fermés, la bouche grande ouverte mais silencieuse, il s'écroula à genoux, puis se recroquevilla sur le sol.

Immédiatement, l'autre milicienne se rua sur lui et le menotta avant qu'il reprenne ses esprits. Sa collègue relâcha la pression sur la détente, les ondes s'interrompirent, elle baissa son arme.

Alexis s'approcha d'elle. Elle devait avoir le même âge que lui.

— Que va-t-il lui arriver? demanda l'écu.

— Il sera soumis à l'épreuve de *la Cave*, répondit-elle froidement.

— Et sa femme?

Alexis désignait l'alliance que l'homme groggy portait à l'annulaire de la main gauche.

— Elle est enceinte. Si le père est un *élu*, elle vivra. Mais si c'est son mari, elle devra choisir entre l'avortement et l'épreuve de *la Cave*.

— Dans les deux cas, ça signifie la mort de l'enfant.

— Elle n'avait qu'à respecter les règles.

— On dirait que ça ne vous touche pas.

Alexis chercha un peu d'humanité dans ce beau visage à la peau blanche. Sous de longs cheveux noir ébène, de petits yeux bleus brillaient comme deux

saphirs. La milicienne resta impassible, comme si elle approuvait la condamnation à mort de l'homme.

— On dirait que le sort de ce couple vous réjouit.

— Ce n'est pas le cas, répondit-elle sans sourciller. Mais la loi, c'est la loi. La milice est là pour la faire respecter.

— Et vous serez décorée pour ça, répondit sarcastiquement Alexis. Comment vous appelez-vous ?

Il lut la plaquette sur l'uniforme noir : matricule 317718.

— Je suis née sans que ma mère ait eu le temps de me donner un prénom. De toute façon, les miliciennes n'ont pas de prénom, on les appelle par leur numéro de matricule. Mais si vous tenez vraiment à me donner un prénom, vous pouvez toujours faire comme ce jeune homme qui, le jour où je l'ai arrêté pour meurtre, s'est inspiré de mon identifiant en le lisant à l'envers.

Elle arracha la plaquette de sa poitrine, le bruit du velcro résonna dans le loft, puis elle la remit en place avec les chiffres la tête en bas. Alexis vit apparaître un prénom.

— Il m'a appelée BILLIE.

**A**u volant de la Tesla de Billie, Alexis frôla la sortie de route en contournant la plaine de Plainpalais. Il se rappelait la scène terrible à laquelle il avait assisté la veille. Le sang avait coulé sur la place.

Alexis maîtrisait le bolide tant bien que mal. C'était la première fois qu'il conduisait une voiture. Il avait appris ces dernières vingt-quatre heures, simplement en observant la jeune milicienne.

L'objectif d'Alexis était clair : retrouver celle qu'il aimait et plaider sa cause auprès de Simon. Il n'y avait pas de temps à perdre, c'était une course contre la montre, chaque minute comptait. D'ici peu, Adélaïde signifierait sa fuite du palais et la gouvernante enverrait la milice.



La nuit avait envahi la ville. Dans le rétroviseur central, Alexis devina une aura orangée dans le ciel obscur, l'incendie de la tour Marval. En entrant sur le boulevard Georges-Favon, il accéléra. Contrairement aux voitures à essence du monde de l'avant, la Tesla réagit immédiatement. Le moteur électrique la propulsa en quelques secondes à plus de cent kilomètres heure, dans un quasi-silence.

Le long du boulevard, on devinait les vestiges délabrés des magasins, des bars et des restaurants de l'ancien monde. Une ligne de vitrines cassées et de surfaces abandonnées, parfois réduites en cendres. Alexis n'avait pas connu ce monde mais il s'en était forgé une image à la lecture des livres interdits. Il savait qu'il y avait d'étranges endroits où les gens achetaient de la nourriture, des vêtements ou des objets parfois très futiles. Et qu'il y en avait d'autres où la population se regroupait sans but précis, simplement pour se nourrir. Alexis hocha la tête. C'était pour lui des concepts abstraits, comme ce qu'ils appelaient le cinéma, le théâtre ou les salles de concert.

Le monde de l'avant lui semblait tellement étrange et lointain ! Cette insouciance, cette légèreté. Les hommes semblaient s'inventer des problèmes pour se sentir vivants. Quand Verna les avait surpris, ils n'avaient même pas eu le temps de regretter ce monde merveilleux qu'ils avaient tant critiqué et qu'au fond ils détestaient.

Alexis traversa le pont de la Coulouvrenière qui enjambait le Rhône et bifurqua en direction de l'ancienne gare Cornavin. L'idée même de train était étrangère au jeune élu, ces espèces de longues voitures accrochées en convoi les unes aux autres et glissant à grande vitesse sur des rails métalliques. Il ne restait aujourd'hui que les structures rouillées de ces tronçons rectilignes, rendus inutilisables en raison de la pénurie d'électricité.

Le quartier de la gare Cornavin était devenu l'un des plus dangereux de Genève. Même la milice ne s'y aventurait plus, sauf pour protéger les campagnes de vaccination et de distribution de nourriture. Quoiqu'il arrive, Alexis ne devait pas s'y arrêter. Il avait déjà pris une décision : au moindre barrage humain des *inutiles*, il foncerait dans le tas avec la Tesla.

Sur la place de l'ancienne gare, on avait allumé des feux dans de vieux tonneaux rouillés, on buvait de l'alcool frelaté, on gueulait, on titubait, on se battait pour tout et pour rien. Pour une boîte de conserve de l'armée, pour des opinions divergentes sur l'origine du virus ou pour un mot de travers sur l'utilité du vaccin.

Un peu plus loin, sous la devanture d'un ancien pub, s'était formée une file composée majoritairement de femmes et d'enfants, légaux et illégaux, qui attendaient le camion de vaccination. Les visages étaient émaciés, les regards vides, les attitudes résignées. Seule comptait la survie, le reste n'avait plus d'importance.

On troquait le moindre bien de peu de valeur contre une dose de vaccin, qu'il fallait renouveler tous les deux mois. Il se disait même que pour un peu d'es-pérance de vie, certaines *inutiles* offraient leur corps à des auxiliaires peu scrupuleuses du rudimentaire système de santé ou à des miliciennes corrompues. Une violation sous le manteau du onzième commandement. C'est ainsi que fonctionnait le monde de la rue.

Alexis traversa le quartier de la gare Cornavin sous le regard suspicieux des *inutiles*, mais sans rencontrer de résistance. La Tesla aux insignes de la milice poursuivit son chemin rue de Lausanne et traversa l'ancien quartier des ambassades. Les vieilles demeures du bord du lac n'avaient plus rien de somptueux. Elles étaient en ruine, parfois à l'abandon, parfois squattées par les gens de la rue.

Pour Alexis, les notions d'ambassade et de consulat ne signifiaient guère plus que celle de train. Simples réminiscences du monde de l'avant et de ses frontières étatiques. Aujourd'hui, les frontières n'existaient plus. Il n'y avait plus de pays, de gouvernements étrangers ou de représentations diplomatiques.

Au nord-est de la ville, Alexis emprunta la bretelle qui menait à l'ancienne autoroute, en direction de Lausanne. Les quatre voies étaient jonchées d'épaves, l'écoulement de la pluie et du temps avait détruit l'asphalte. La seule route encore praticable était un gymkhana de plus de soixante kilomètres.

Alexis était concentré sur les obstacles de la chaussée quand son attention fut attirée par un bourdonnement sur sa gauche. L'élue tourna la tête et vit un drone qui volait parallèlement à la voiture. Ses quatre hélices battaient l'air à plein régime. L'œil rouge de sa caméra l'observait, menaçant. La milice l'avait retrouvé.

Alexis se cramponna au volant et appuya sur l'accélérateur.

**L**a collègue de Billie, matricule 01326, redressa l'homme menotté sans ménagement. Le malheureux ne pesait que le poids de sa précarité, ses os saillaient sous ses vêtements déchirés. Il tituba, la milicienne le retint pour qu'il ne tombe pas une nouvelle fois. Il murmura quelques mots inaudibles.

— Hein, qu'est-ce que t'as dit?

Il articula d'une voix faible quelque chose qui ressemblait à : Profitez de votre pouvoir avant qu'il change de main.

Matricule 01326 ricana.

— C'est le rêve de tous les criminels dans ton genre. Mais c'est juste un rêve.

L'homme se redressa et lui tint tête.

— Qui sont les vrais criminels? souffla-t-il. Les *inutiles* qui crèvent dans la rue, les uns après les

autres, dans l'indifférence la plus totale? Ou les *bien-pensants* qui les maintiennent sous leur joug en brandissant continuellement la menace d'un virus qui n'existe pas?

Matricule 01326 parut interloquée, peut-être à cause du langage châtié employé par le prisonnier. Elle haussa le ton.

— Arrête tout de suite avec tes théories complotistes. Tu verras si Verna n'existe pas, quand tu seras dans *la Cave*. Tu n'auras qu'à prier d'avoir reçu suffisamment de doses de vaccin.

L'homme détourna la tête, dédaigneusement.

— Comment voulez-vous que les *inutiles* puissent s'offrir les doses suffisantes, avec les prix que vous pratiquez?

— Tu n'avais qu'à travailler et gagner ta vie, plutôt que de glander et d'engrosser ta femme.

— Travailler? Il n'y a pas de travail et vous le savez! Quant à engrosser ma femme, comme vous dites, je vous invite à pratiquer vous-même l'exercice. À l'ancienne. Ça vous ouvrira peut-être l'esprit.

— Question esprit, je ne suis pas sûre que tu sois un modèle. En quelques phrases, tu viens de violer plusieurs commandements. Tu n'auras pas volé ton sort, crapule. Viens, 317718, on l'emmène sur la place.

Billie se tenait toujours à côté d'Alexis. Elle le regarda furtivement, presque gênée, et s'excusa mécaniquement.

— Je suis désolée pour cette intrusion, jamais cet homme n'aurait dû nous échapper. Ça ne se reproduira pas.

— Ce n'est rien, sourit Alexis. L'essentiel est que personne n'ait été blessé.

Il regarda Adélaïde, qui s'était réfugiée dans un coin de la grande pièce vitrée. Elle ne disait rien, mais semblait choquée.

— Oui, c'est l'essentiel, conclut Billie. Au revoir et prenez soin de vous.

*Prenez soin de vous.* Combien de fois avait-il entendu cette formule toute faite? Des milliers de fois depuis son enfance.

— C'est incroyable, soupira-t-il, comme s'il cherchait un prétexte pour retenir la jeune milicienne. Pourquoi les gens de la rue doutent-ils de l'existence du virus?

— Parce qu'ils l'associent à la Gouvernance. Le pouvoir a toujours créé des contre-pouvoirs. Une autorité sans opposition, ça n'existe pas.

— Pourtant, nous pourrions tous vivre en parfaite harmonie, lutter collectivement contre Verna.

— Cette utopie serait probablement vraie si tout le monde avait le même statut et les mêmes droits.

— Mais la loi est la même pour tous.

— Pas aux yeux des *inutiles*.

Alexis regarda Billie. Depuis le début de leur conversation, elle n'avait pas manifesté la moindre émotion. Pourtant, derrière ce regard glacé, l'élus devinait une

certaine fragilité. Pour la première fois de sa vie, une femme éveillait en lui une attirance étrange, indéfinissable. Il n'avait pas envie qu'elle parte et ce lien invisible provoquait en lui un certain malaise.

En même temps, ce que venait de dire l'homme excitait sa curiosité. Alexis n'avait jamais été directement confronté aux théories complotistes. Il en avait vaguement entendu parler. D'inquiétants récits datant des premières vagues du virus. Mais il était bébé à l'époque.

À chaque durcissement des mesures gouvernementales pour lutter contre la pandémie, une partie de plus en plus importante du peuple s'était rebellée contre les privations de libertés.

Il y avait d'abord eu des débats houleux sur l'origine du virus, puis sur son existence même. On avait suspecté les animaux d'être à l'origine du mal, accusé les chauves-souris. Puis la recherche scientifique et militaire. L'épidémie aurait été causée par une arme biologique échappée intentionnellement ou accidentellement d'un laboratoire. Ou encore une arme politique et financière. Les multinationales étaient à l'origine de tout.

Quand un vaccin avait été découvert, les vernasceptiques avaient immédiatement cherché à le discréditer: ce n'était qu'un mensonge de plus, pour enrichir les lobbies pharmaceutiques sur le dos des pauvres.



— Où emmenez-vous cet homme? demanda Alexis à Billie.

— À la plaine de Plainpalais.

— Une exécution publique?

— Faire un exemple n'est pas une mauvaise chose. Ça rappelle les règles à respecter et la dangerosité du virus.

— Emmenez-moi avec vous.

Pour la première fois, Billie le regarda droit dans les yeux, comme si elle n'arrivait pas à croire ce qu'elle venait d'entendre.

— Vous êtes fou? C'est trop risqué, c'est impensable, vous êtes un élu.

## 6

Une certaine effervescence régnait sur la plaine de Plainpalais. Au milieu de la place publique, on avait installé une *Cave* mobile sur un camion militaire du monde de l'avant. La cage en verre était visible de tous. Une centaine d'*inutiles* s'étaient regroupés tout autour. La foule était contenue par la milice armée d'ADS. La révolte grondait, mais la perspective de recevoir des décharges d'ondes millimétriques retenait même les plus hardis.

— Libérez-le! hurla une femme.

— Pitié pour lui, cria une autre.

Dans sa prison vitrée, l'homme semblait résigné. Il se tenait debout, mais regardait dans le vide, comme s'il était déjà mort.

Sur le pont du camion, à côté de *la Cave*, une représentante de la Gouvernance en uniforme blanc

prit la parole. Il y eut des protestations, des gens sifflèrent, mais ils furent rappelés à l'ordre. La femme salua la mémoire d'Élise Marval et récita les douze commandements. Ensuite, elle lut les charges qui pesaient sur le condamné. L'acte d'accusation était tellement sommaire qu'il provoqua de nouvelles clameurs.

Billie avait accepté à contrecœur de conduire Alexis sur le lieu de l'exécution. Elle gara la Tesla un peu en retrait et interdit à l'élu de sortir de l'habitacle.

— Au moindre mouvement de foule, on dégage, prévint-elle.

Alexis l'avait à peine écoutée.

— Pourquoi cet homme n'a-t-il pas droit à un procès en bonne et due forme? demanda-t-il.

— Un procès? Qu'est-ce que c'est?

Billie était sérieuse, la notion de procès lui était étrangère. Alexis lui expliqua ce qu'il avait lu dans les livres interdits au sujet de la justice du monde de l'avant. La présomption d'innocence, les tribunaux, les juges, les procureurs, les avocats, les plaidoiries, les délibérations, le verdict, les possibilités d'appel.

— Je ne comprends rien à votre charabia, dit la jeune milicienne. Tout ça m'a l'air bien compliqué. Avec *la Cave*, c'est simple. La nature décide du sort du criminel. Immunisé contre le virus, il s'en sort. Dans le cas contraire...

— Vous savez bien que cet homme n’a aucune chance. Vous l’avez entendu, il n’a jamais pu se payer le vaccin.

— Ou il n’a jamais voulu. Depuis le début de la pandémie, la règle est claire : les vernasceptiques doivent assumer leur comportement. Pas de respect des mesures sanitaires, pas de vaccin, pas d’accès aux soins. Vous n’allez tout de même pas le plaindre. Imaginez toutes les personnes qu’il a dû contaminer à cause de sa philosophie négationniste et de ses comportements irresponsables. Non seulement cet homme a violé plusieurs commandements édictés par votre mère, mais il représente aussi un assassin en puissance en cas de contamination.

*Que répondre à cela ?* pensa Alexis.

La représentante de la Gouvernance termina son laïus et fit un signe au bourreau. Une milicienne acquiesça d’un signe de tête et appuya sur le bouton d’une télécommande portative. Dans la cage de verre, on entendit un léger bruit de soufflerie, les cheveux sales du condamné frémirent à peine.

Le temps fut suspendu un bref instant. Silencieuse, la foule médusée scruta *la Cave* à la recherche de l’ennemi invisible. Quelques secondes s’écoulèrent sans que rien ne se passe. On lisait dans les yeux de la foule une lueur d’espoir. Elle fut de courte durée.

Derrière la vitre, l’homme se crispa, puis se mit à trembler. Il plaqua ses mains contre la paroi et

gratta le verre de ses ongles, comme s'il cherchait désespérément à sortir. Il se mit à transpirer à grosses gouttes, puis fut pris de spasmes, privé d'oxygène.

Comme dans le cauchemar qu'Alexis avait fait la nuit de ses seize ans, les premières gouttes de sang coulèrent de ses yeux. Les larmes pourpres et épaisses souillèrent les joues, la gorge et le torse du condamné. Puis ses narines, sa bouche et ses oreilles se mirent à saigner, d'abord discrètement, puis abondamment. Après quelques secondes, il s'écroula.

De la foule s'éleva alors une supplique qui glaça le sang d'Alexis. Une femme enceinte venait de hurler sa détresse. Elle eut un spasme et s'évanouit. Deux de ses voisines retinrent son corps et le couchèrent sur le sol.

Alexis devina qu'elle portait l'enfant du péché, un orphelin de plus. Il fut submergé par un flot d'émotions. L'élue avait manifestement surestimé sa capacité à affronter un tel spectacle. Un instant, il partagea la douleur de cette femme et éprouva un puissant sentiment d'injustice. Un goût amer envahit sa bouche, il pâlit. Billie le remarqua.

— Je vous avais prévenu, dit-elle. Le monde de la rue n'est pas fait pour vous. Je vous reconduis au palais.

Alexis la regarda. Elle paraissait si froide et si détachée, presque blasée. Et pourtant, elle avait à

peine le même âge que lui. Qu'avait-elle donc vécu qu'il ignorait encore ?

— Non, finit-il par dire d'un ton péremptoire. Je veux en voir plus. Montrez-moi la face cachée de ce monde.

La voiture électrique accélérât, le drone l'imitait. Le cœur d'Alexis s'emballa. Ce qui inquiétait l'élu, ce n'était pas tant la caméra espion de l'engin volant que son armement, il était équipé du même ADS que les miliciennes.

Sur une portion d'autoroute rectiligne et sans obstacle, Alexis se mit à zigzaguer nerveusement entre la voie de droite et celle de gauche. Le but de la manœuvre était de perturber le système de visée de son adversaire, pour ne pas lui laisser le temps d'ajuster sa cible.

Les phares de la Tesla éclairaient un paysage désertique. De chaque côté de l'ancienne autoroute défilaient des champs. Sur la chaussée défoncée, aucun véhicule en mouvement, pas âme qui vive. Pas une lumière à

des kilomètres à la ronde. De temps à autre, la carcasse d'une voiture du monde de l'avant jonchait l'asphalte ou le bord de la chaussée. Une panne d'essence, un accident? Le chauffeur avait peut-être été fauché par Verna en conduisant. Ou alors c'était un rodéo routier qui avait mal tourné.

Quand le monde avait basculé dans le chaos, les démonstrations de défiance vis-à-vis de l'autorité étaient devenues de plus en plus fréquentes, à commencer par une perte totale de respect du code de la route. Des jeunes, surtout, s'étaient mis en tête de battre des records de vitesse en s'amusant à affoler les radars fixes du tronçon Genève-Lausanne. La peur de la sanction avait disparu, la police était décimée, les amendes n'existaient plus, le permis de conduire ne représentait plus rien. Conduire sans permis était devenu monnaie courante.

Dans le monde de l'avant, un programme législatif nommé Via Sicura avait réfréné les ardeurs des chauffards, les condamnant à des peines démesurément sévères. Dans les premières années du monde de l'après, le domaine routier était devenu une arène sans foi ni loi. Une sorte de jeu vidéo grandeur nature, qui offrait une mort plus glorieuse que celle infligée par le virus. Des centaines d'adolescents s'étaient tués en jouant à ce jeu.

À l'intérieur des carcasses rouillées en bordure de route, les phares de la Tesla illuminaient furtivement les restes de ces jeunes conducteurs. Leurs cadavres



avaient pourri dans leur cercueil d'acier. Personne n'avait pris la peine de leur offrir une sépulture décente.

Aujourd'hui, les radars n'étaient plus que des boîtes métalliques inertes ornant à espaces réguliers la bande centrale de l'autoroute.

Alexis évita quelques voitures accidentées qui empiétaient sur la chaussée. Les pneus de la Tesla tremblaient en roulant sur les ornières que creusaient les racines des arbres dans le bitume. Dans les rétroviseurs de son bolide, Alexis guettait l'œil rouge du drone dans le ciel. Il l'apercevait par intermittence. Parfois l'engin volant disparaissait de son champ de vision pour réapparaître quelques instants plus tard, mais il savait qu'il était toujours là, quelque part, prêt à tirer.

Alexis cherchait une issue qui lui permettrait de quitter l'autoroute à ciel ouvert et de gagner une zone forestière, où le drone ne pourrait le suivre aisément. Il passa à pleine vitesse à côté des anciennes sorties d'autoroute de Coppet – Divonne, Nyon – Saint-Cergue et Gland – Begnins. Mais toutes étaient condamnées par des barrages de poids lourds incendiés, vestiges de la guerre de l'essence qui avait ravagé le monde de l'après, entre l'an 4 et l'an 6.

L'élus poursuivit sa course jusqu'à un panneau bleu à demi effondré, sur lequel on pouvait encore lire le nom d'un ancien relais routier. *La Côte*.

Le drone le suivait toujours. Jamais il n'arriverait à le distancer en terrain découvert. Le petit engin à hélices était aussi rapide que la Tesla. Alexis pensa un instant qu'il pourrait l'avoir à l'usage, mais il ignorait en réalité laquelle des deux machines épuiserait en premier l'autonomie de ses batteries.

L'élue opta pour une autre stratégie. Il ralentit légèrement, mais continua de louvoyer sur la chaussée pour déjouer tout risque de tir. Le drone se rapprocha et remonta à sa hauteur. Alexis accéléra de nouveau, le drone fit de même. Au dernier moment, l'élue écrasa la pédale de frein et donna un violent coup de volant à droite. La Tesla partit en dérapage, faillit quitter la chaussée et emprunta *in extremis* la route d'accès à l'aire de repos. La ruse fonctionna, l'engin volant de la milice continua tout droit sur sa lancée.

Alexis ne se faisait aucune illusion, il savait que le répit serait de courte durée. Le drone ferait demi-tour rapidement. L'élue repéra une ancienne station-service, gagna l'avant-toit abritant les pompes à essence et gara la Tesla derrière la carcasse d'une semi-remorque. Il coupa le moteur et attendit. Les secondes lui parurent des minutes. Les minutes, des heures. Il sentait battre son pouls dans les artères de son cou et contre ses tympanes. Ses mains étaient moites, crispées sur le volant, prêtes à redémarrer à la moindre alerte.

Alexis avait lu dans les livres interdits que l'essence était une matière hautement inflammable. Il imagina

un instant que les ondes millimétriques de l'ADS du drone pourraient faire exploser sa cachette. Mais il se ravisa. La guerre de l'essence était terminée depuis longtemps, les réserves de pétrole de la planète s'étaient tariées. Les citernes de la station-service devaient être à sec depuis plus d'une décennie, comme les réservoirs des voitures immobilisées qu'il avait croisées en ville et sur l'autoroute. Il avait même entendu dire que la Gouvernance était sur le point d'épuiser les derniers barils de pétrole stockés dans les anciennes raffineries de Cressier et de Collombey, des bastions mieux défendus que les douze palais.

Après de longues minutes d'attente, Alexis prit le risque de sortir de la Tesla. L'air glacial lui piqua le nez et la gorge, sa respiration dégageait de la buée. En rase campagne, la température affichait quelques degrés de moins qu'en ville. L'élus tendit l'oreille et ne perçut d'abord que le silence. Puis un discret vrombissement se fit entendre et se rapprocha.

Sans hésiter, Alexis se précipita vers la boutique de la station-service à l'abandon.

L'exécution publique était terminée. La milice s'apprêtait à disperser les *inutiles*. Il y aurait peut-être des heurts. Billie remit le moteur en marche et quitta la plaine de Plainpalais. À contrecœur, elle ne prit pas la direction de la tour Marval.

— Vous êtes incroyable, dit-elle. Je n'ai pas le droit de risquer votre vie... S'il vous arrive quelque chose, c'est la mienne que je risque...

Concentrée sur la route, elle se mura dans le silence.

Dans l'esprit d'Alexis, les images se bouscuaient. Le cauchemar de ses seize ans, les larmes de sang. Le lien invisible qui semblait le rattacher à Billie, comme s'ils s'étaient toujours connus. Les lectures interdites de son enfance. Les derniers jours du monde de l'avant, le basculement dans l'ère nouvelle, la construction

du monde de l'après. Et cette guerre civile qui couvait, sans affrontement ouvert, entre les *bien-pensants* et les *inutiles*, sur fond de théories complotistes.

Les gouvernements du monde de l'avant avaient été pris de court par le virus. Dans l'urgence, ils avaient imposé des mesures dont ils ne savaient pas eux-mêmes si elles protégeraient vraiment la population. Les scientifiques étaient divisés et les politiciens avaient été contraints de faire des choix.

Pour éviter la saturation des hôpitaux et l'explosion du système de santé, on avait ordonné des couvre-feux, confiné la population, fermé les établissements publics et les magasins, interdit les rassemblements jusque dans le cercle privé.

Dès la deuxième vague, l'enfermement des gens et les faillites des commerces avaient provoqué des réactions irrationnelles de la population, qui en était venue à critiquer systématiquement toute décision du gouvernement.

On avait imposé le port du masque généralisé, dans la rue comme chez soi, mais pas n'importe quels masques, seulement ceux qui avaient reçu l'agrément du corps médical. Le bruit avait alors couru que les fabricants de masques officiels profitaient de la pandémie pour s'enrichir ou que le gouvernement voulait écouler des stocks surévalués.

Il y avait eu débat sur l'efficacité de certains médicaments. À nouveau, les scientifiques s'étaient querellés par médias interposés, démontrant publiquement

leur impuissance à résoudre la situation. Du coup, la population s'était mise à pratiquer l'automédication. Certains avaient commencé à fumer, parce qu'un scientifique avait affirmé que la nicotine protégeait de Verna, et on avait naturellement dit qu'il était à la solde des grands cigarettiers.

Le monde était devenu fou.

Dès les premières vagues, les gouvernements avaient injecté tellement d'argent dans le sauvetage des commerces et des valeurs du monde de l'avant, qu'ils avaient eux-mêmes fait faillite. La peste de la rumeur prétendit à une prise de pouvoir des grandes multinationales, dont les bénéfices dépassaient le PIB de certains pays. La paranoïa conduisit les journalistes indépendants à accuser Google, Apple, Facebook et autres d'être les créateurs de Verna. Et pour diffuser leur propagande nauséabonde, ils se servaient de Facebook en boostant leurs publications.

Mais la disparition d'Internet et des autres moyens de communication leur avait finalement donné tort. Les Gafa avaient périclité à leur tour. Et le monde de l'après avait basculé dans le chaos.

Jusqu'à ce qu'une rumeur se répande de ville en ville: une ancienne virologue retirée du monde, du nom d'Élise Marval, avait enfin découvert un vaccin.

— Est-ce que vous croyez en l'amour? demanda Alexis à Billie, brisant un lourd silence de plusieurs minutes.

Elle tourna la tête et le regarda bizarrement.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une sorte de fil invisible qui relie deux personnes.

— Ça n'existe pas.

— Moi, j'y crois.

Billie le regarda de nouveau, avec un petit sourire. C'était la première fois qu'il la voyait sourire.

— Attention, vous devenez comme ces gens de la rue, vous commencez à croire à des choses qui n'existent pas.

— Je ne suis pas un complotiste.

— Pourtant, vous venez de dire que vous croyez à l'amour, non ?

— Ce n'est pas pareil. Je...

Il hésita.

— Osez, dit Billie. Nous sommes seuls.

— Je sens un lien entre nous. Pas vous ?

Elle lui sourit à nouveau.

— Bien sûr que oui. Vous êtes un élu et vous m'avez prise en otage. Vous m'avez mise dans une situation que je ne voulais pas. J'appelle ça de la contrainte. Et la contrainte, c'est une forme de lien.

— L'amour, c'est différent. C'est...

Alexis ne put finir sa phrase. Un inutile venait de surgir de nulle part devant la Tesla. Billie s'arc-bouta sur les freins, les pneus hurlèrent, le pare-chocs s'arrêta à quelques centimètres des jambes de l'homme en guenilles. Il restait figé à les regarder.

Alexis crut lire de la déception sur son visage, comme s'il avait souhaité que la voiture le percute de plein fouet. Des larmes de sang perlaient de ses yeux.



Alexis voulut sortir de la Tesla, mais Billie l'en empêcha. Elle verrouilla l'habitacle.

— Qu'est-ce que vous faites? cria-t-elle.

— Il faut aider cet homme.

— Pas question!

— Mais il va mourir.

— Vous aussi si vous sortez.

Elle enclencha la marche arrière et recula à vive allure sur une centaine de mètres.

— Mais nous sommes immunisés, dit l'élu.

— Pas contre la vindicte populaire.

Loin devant eux, l'homme de la rue s'écroula sur la chaussée. Son corps fut pris de spasmes, puis il s'immobilisa.

— Nous aurions pu...

— Vous auriez pu quoi? se fâcha Billie. Vous n’auriez rien pu faire pour lui. C’était un homme.

— Et alors?

— Les hommes n’ont aucune chance de survivre à Verna. Ils sont trop faibles.

Alexis crut percevoir une pointe de dégoût dans la voix de Billie.

— On dirait que vous ne les aimez pas, dit-il après quelques instants de silence.

— Qui ça?

— Les hommes.

— Je n’ai jamais dit cela.

— Mais vous le pensez.

— Absolument pas. Nous avons toutes été élevées selon les valeurs du monde de l’après. Et sauf votre respect, vous êtes mal placé pour critiquer ces valeurs édictées par Élise Marval. Notre bienfaitrice.

Billie était-elle sérieuse ou ironique en insistant sur ces deux derniers mots? Il était notoire qu’Élise Marval détestait les hommes, depuis qu’elle avait vécu sous le joug d’un mari jaloux et violent.

— Ma mère a fait de son mieux, se défendit Alexis.

— Je n’en doute pas.

Après un nouveau silence, Alexis se tourna vers Billie:

— Et maintenant, que faisons-nous?

— On attend.

— On attend quoi?

— Vous voulez connaître le monde de la rue? C’est l’occasion.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis un camion-poubelle du monde de l'avant remonta la rue. Alexis reconnut le bruit caractéristique mais rare d'un moteur à essence. Le camion s'arrêta à côté du cadavre. Trois femmes vêtues d'uniformes jaunes et de masques à gaz en descendirent, deux d'entre elles chargèrent le corps sur la plateforme arrière, la troisième actionna le compacteur. Le corps disparut dans la benne à ordures, probablement mélangé à d'autres.

— Qui sont-elles ? demanda Alexis.

— On les appelle les éboueuses. Elles sont chargées de récupérer les corps.

— Qu'est-ce qu'elles en font ?

— Elles les emportent au crématoire, ce qui évite à l'épidémie de se propager ou à d'autres maladies de faire leur apparition.

— Vous saviez que ça se passerait ici ?

Elle lui sourit une nouvelle fois.

— J'aime bien votre côté naïf. Non, je ne savais pas que ça se passerait là, juste sous nos yeux. Mais ça n'a rien d'une surprise non plus. Des *inutiles* meurent de Verna tous les jours, partout en ville. Bienvenue dans le monde réel.

— Alors, pourquoi sommes-nous là ?

Billie lui indiqua un long bâtiment aux armatures de béton gris, quadrillé de fenêtres brisées. Trois grandes lettres bleues entremêlées apparaissaient sur une vieille enseigne lumineuse près du toit. Sur la droite,

d'autres lettres blanches plus petites formaient des mots incomplets.

— HUG, qu'est-ce que c'est?

— Les anciens Hôpitaux Universitaires de Genève. Réduits à néant par la troisième vague. Plus de médecins ni de personnel soignant.

— Partis?

— Morts.

— Pourquoi me montrez-vous ça?

— Parce qu'à la fermeture des HUG, Élise Marval a récupéré les laboratoires pour y développer le vaccin. Mais à sa mort il y a deux ans, tout a été délocalisé.

— Où ça?

— Je n'en ai aucune idée. Quand j'ai posé la question à une supérieure, elle m'a répondu que c'était classé confidentiel et que ça ne regardait pas une simple milicienne. Il faudrait poser la question à votre frère Simon. Toutes les décisions importantes de la Gouvernance sont prises au château de Neuchâtel.

L'évocation de la mort de sa mère rappela une nouvelle fois à Alexis le cauchemar de ses seize ans. C'était la première fois qu'il avait vu en songe des larmes de sang. Pourtant, il était persuadé que sa mère ne lui en avait jamais parlé et qu'il n'avait jamais rien lu à ce sujet dans les livres interdits.

— Billie, murmura-t-il, est-ce que vous croyez aux rêves prémonitoires?

— Qu'est-ce que c'est?

— Des rêves dans lesquels on voit ce qui va se produire dans le futur.

Elle se mit à rire.

— Parce que vous, vous y croyez ?

— Je ne sais pas. Mais apparemment, vous semblez penser que c'est impossible.

— Comme l'amour.

Nouveau trait d'ironie, en plein cœur.

— Ce n'est pas pareil. Les rêves et l'amour sont des nourritures de l'esprit, mais je ne suis pas certain qu'elles se matérialisent de la même façon.

— Vous alors, s'exclama Billie, vous êtes complètement perché ! C'est probablement pour ça que je vous aime bien et que je ne vous ai pas ramené au palais à grands coups de pied dans le derrière.

— Vous auriez violé le douzième commandement, sourit Alexis. *Tu ne toucheras point aux élus.*

— Sauf si c'est dans un but éducatif.

— Ça ne fait pas partie du texte original.

— Normal, je viens d'inventer ce codicille. À propos de nourriture spirituelle, vous avez faim ? Parce que je connais le meilleur moyen de faire passer cette maladie. On y va ?

Alexis s'arrêta devant les portes vitrées de la boutique de la station-service. Elles étaient intactes, mais refusèrent de s'ouvrir. Normal, il n'y avait plus d'électricité. Le drone se rapprochait, l'élú entendait le vrombissement de ses hélices. Il devait trouver une solution pour s'en débarrasser au plus vite.

Alexis chercha autour de lui. Sur sa droite, il y avait un ancien poste de la police cantonale vaudoise. Alexis avait lu, au sujet de cette autorité du monde de l'avant, qu'elle était dotée d'armes à feu. Il imagina un instant qu'il pourrait essayer d'en trouver une, mais balaya aussitôt l'idée. Il ne saurait pas s'en servir et, de toute façon, la Gouvernance avait nettoyé de longue date toutes les places militaires et les endroits stratégiques où se trouvaient des armes à feu.

Pour les détruire. La guerre et la violence physique étaient affaires d'homme. Dans un monde composé à quatre-vingt-dix pour cent de femmes, elles n'avaient plus leur place.

Sur sa gauche, après un parking désert, il y avait une autre boutique qui menait à une passerelle métallique enjambant l'autoroute. Jamais il ne parviendrait à l'atteindre sans se faire repérer par le drone.

Il devait entrer dans la station-service dont l'accès était verrouillé. Elle devait être abandonnée depuis des années, il était étonnant que personne n'en ait forcé l'accès. Il repéra une grosse poubelle, la souleva et s'en servit comme bélier. Le choc fit voler en éclats la double porte vitrée.

Quand les débris tombèrent au sol, il y eut un appel d'air et une odeur pestilentielle. Alexis plongea aussitôt son nez dans le creux de son coude. Il n'avait jamais senti pareille puanteur. Mais il est vrai que dans son loft aseptisé, son odorat n'avait jamais subi le moindre trouble olfactif.

*Qu'est-ce qui peut sentir aussi mauvais ?*

La réponse attendrait, le drone se rapprochait, il devait se mettre à l'abri. Il entra. L'endroit était sombre, et curieusement tempéré. Il n'y avait pourtant ni chauffage, ni électricité. Mais la différence de température avec l'extérieur était flagrante.

Alexis avait l'impression d'entendre de petits craquements tout autour de lui, mais il ne voyait

rien. Il fit quelques pas à l'intérieur, ses souliers écrasèrent des objets indéfinis. Le sol était glissant.

Il se retourna pour regarder à l'extérieur. Il faisait nuit, mais la clarté de la lune illuminait les alentours. Il n'y avait pas trace du drone, il ne l'entendait plus.

Alexis resta immobile de longues minutes. L'air glacial s'engouffrait par la porte brisée, il avait l'impression de sentir des courants d'air sur ses chevilles. Il bougea les pieds, provoquant de nouveaux craquements.

Sa vision s'adaptait peu à peu à la pénombre, il commençait à deviner la forme de ses chaussures. Le cuir noir était maculé de taches blanches. Il se baissa, ses doigts rencontrèrent une matière tiède et visqueuse. Quelque chose bougeait dans sa main. Des larves blanches se tortillaient dans le creux de sa paume. Il sursauta, secoua nerveusement le bras.

Le sol grouillait d'asticots. Il fit quelques pas, en écrasa des centaines qui craquèrent sous ses semelles.

Tout autour de lui, les rayonnages de nourriture bougeaient. Les larves *se royaumaient* dans ce garde-manger en décomposition. Alexis comprit que la chaleur provenait de ce microcosme. Jusqu'à peu, quelqu'un avait dû vivre ici en autarcie.

En essayant de faire abstraction des craquements, il gagna l'endroit où se trouvaient les caisses. Derrière le comptoir, il y avait un lit de camp avec un squelette nettoyé de toute chair par les asticots.



Le pensionnaire des lieux avait dû mourir d'autre chose que de la faim. Probablement de Verna.

Les doigts osseux enserraient encore le manche d'une hache de pompier, du genre de celles qu'on trouvait parfois encore dans les kits de défense contre les incendies.

Un bruissement alerta Alexis, il se retourna. Sa vision s'était maintenant bien adaptée à l'obscurité. À travers les vitres, la clarté lunaire laissait apparaître assez nettement les pompes à essence, la carcasse de la semi-remorque et la Tesla garée juste à côté. Dans l'embrasure de la double porte brisée, l'œil rouge du drone le regardait. L'engin volait à hauteur d'homme en faisant du surplace. Le bourdonnement de ses hélices résonnait dans toute la boutique.

Alexis regarda autour de lui, il n'y avait aucune autre issue, il était pris au piège.

Le drone ne changea pas de position durant de longues secondes. Alexis ne bougeait plus et se demandait si la caméra de son adversaire le voyait dans l'obscurité.

Lentement, il tourna la tête vers le cadavre allongé sur le lit de camp. La hache était à sa portée, mais elle ne pèserait pas lourd contre l'armement ADS du drone. C'était du suicide, mais il n'avait pas le choix. Toujours au ralenti, il se baissa et attrapa le manche de l'objet. Centimètre par centimètre, il le souleva et se releva. Les phalanges du squelette suivirent le

mouvement puis retombèrent en pièces détachées, s'éparpillant sur le sol comme au jeu des osselets.

Le bruit provoqua un mouvement du drone. L'engin s'approcha en pointant son canon ADS. Son inquiétant œil rouge brillait dans le noir. L'élú adopta aussitôt une position de défense en brandissant la hache au-dessus de sa tête.

**E**n quittant les HUG, Billie emprunta le boulevard Helvétique, puis le quai du Général-Guisan. Peu avant le pont du Mont-Blanc, elle gara la Tesla en bordure du jardin Anglais. Des centaines d'inutiles s'étaient agglutinés au bord de la rade.

— Que font-ils? demanda Alexis.

— Ils attendent le bateau.

L'élu en avait entendu parler. Les derniers bateaux à vapeur servaient principalement au transport de nourriture. Il n'y en avait plus que deux en fonction, *Le Montreux* sur le lac Léman et *Le Neuchâtel* sur le lac du même nom.

— D'où vient-il?

— De Lausanne, d'après ce qu'on m'a dit. Les anciens stocks militaires du monde de l'avant ont apparemment été regroupés dans des entrepôts

fortifiés près du port d'Ouchy. Où exactement? Je l'ignore. C'est un autre secret bien gardé par la Gouvernance. Les boîtes de conserve arrivent par palettes entières, une fois par semaine.

— Elles sont offertes aux plus démunis?

— Il ne faut pas rêver non plus! Le stockage et le transport ont un coût. Et les *inutiles* sont tous pauvres. Surtout les hommes, dont les salaires en nature sont souvent plus bas que ceux des femmes. Mais les boîtes de *corned-beef* coûtent moins cher que les doses de vaccin.

— Alors, qu'est-ce que les *inutiles* proposent en échange?

— Le peu qu'ils arrivent à glaner et qui est susceptible d'intéresser la Gouvernance. De la ferraille, du bois, des tissus et d'autres matières premières. Les gens essaient de troquer n'importe quoi. Parfois, le deal est refusé et cela crée des émeutes. Quand la situation devient trop tendue, il arrive que le bateau reparte sans rien décharger. Dans ce cas, les morts peuvent se compter par dizaines. C'est pourquoi la milice est là pour tenter de faire régner l'ordre.

— Vous avez déjà goûté à ce *corned-beef*?

— Une fois. C'est dégueulasse. On dit que les militaires du monde de l'avant appelaient ça du singe. Ça veut tout dire. Mais c'est plein de protéines et ça permet de survivre. Avec une seule boîte, une personne peut tenir plusieurs jours, si elle rationne correctement ses réserves quotidiennes.

Alexis pensa aux bons petits plats que lui préparait Adélaïde entre deux récoltes, les petits déjeuners frugaux, les copieux déjeuners et les savoureux dîners composés de produits frais issus des fermes tenues par la Gouvernance.

Une sirène retentit. *Le Montreux* arrivait, baigné des éclats du soleil de l'après-midi qui se reflétait sur les eaux sombres du Léman. L'élus devina la forme en fuseau, la fumée qui sortait de sa grosse cheminée centrale et la rotation de ses roues à aubes.

— Partons, dit-il.

Billie feignit la surprise.

— Vous ne voulez pas voir la foire d'empoigne?

— Je n'y tiens pas plus que ça. Je crois que j'ai eu ma dose d'ignominie pour aujourd'hui.

— Je vous reconduis au palais?

— Pas tout de suite. Ne connaissez-vous pas un endroit plus serein? J'ai grandi dans un lieu très calme, perdu dans les montagnes neuchâteloises. Un havre de paix loin de toute civilisation. Je rêverais de retrouver un peu de cette sérénité.

Billie lui sourit. Elle aurait certainement préféré ramener Alexis en sécurité à la tour Marval, mais elle commençait à apprécier sa compagnie.

— Il est difficile de trouver un endroit tel que vous le décrivez à Genève. Mais j'ai une idée.

Billie emmena Alexis au parc Sarasin. Ce n'était pas le lieu le plus paisible de la cité, mais il avait l'avantage d'être en périphérie de la ville, à côté d'un complexe qui accueillait jadis des expositions et qu'on appelait, dans le monde de l'avant, Palexpo. Alexis en avait entendu parler. C'était l'endroit où était organisé le Salon de l'Automobile ou le Salon du Livre. Les *inutiles* évitaient cet endroit. Les grandes halles étaient aujourd'hui sous le contrôle de la Gouvernance.

La milicienne gara la Tesla en bordure de route. Ils descendirent de la voiture et marchèrent dans un champ de hautes herbes à l'abri des arbres. Comme tous les espaces verts de la ville, le parc n'était plus entretenu depuis dix-huit ans.

Ils s'installèrent côte à côte sur un banc délabré. Les vieilles lattes de bois résistaient tant bien que mal à l'écoulement du temps et aux intempéries. Face à eux s'étendait l'ancien aéroport de Cointrin, ses pistes craquelées et recouvertes de végétation, ses grosses carcasses fuselées clouées au sol depuis les premières vagues.

— J'ai toujours été fascinée par ces choses bizarres, murmura Billie.

— On les appelait avions, répondit Alexis.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai beaucoup lu dans ma jeunesse.

— Les livres interdits ?

— C'était avant que la Gouvernance les interdise. Aux Verrières, où j'ai grandi, la bibliothèque de ma

mère était pleine à craquer. Jusqu'au moment où un de mes frères a commencé à poser trop de questions à la suite de ses lectures. Je me rappellerai toujours ce jour-là. Ma mère a piqué une colère noire et elle a brûlé tous les livres sur un grand bûcher.

— Pourquoi a-t-elle fait cela ?

— Je ne m'en souviens pas vraiment. Elle a eu une violente dispute avec mon grand frère Simon. Je crois qu'ils ne partageaient pas la même vision du monde. C'est assez flou dans ma mémoire. C'est à partir de cet événement que j'ai commencé à faire des cauchemars.

— Vos fameux rêves... comment avez-vous dit, déjà ?

— Prémonitoires.

Plus tard, alors qu'ils étaient toujours assis sur leur banc au soleil couchant, Alexis expliqua à Billie que dans le monde de l'avant, l'homme volait. Elle eut de la peine à le croire.

— C'était comme des drones géants, qui pouvaient vous emmener au-delà de la francophonie, jusque dans les terres inconnues. Jadis, l'homme faisait le tour de la planète. Il paraît même que de l'autre côté du globe, il y a des îles paradisiaques, avec des eaux turquoise et des poissons de toutes les couleurs.

Billie éclata de rire, comme si elle ne le croyait pas. Il devait se moquer d'elle. Les seuls poissons qu'elle

connaissait étaient tout gris et nageaient dans les eaux ternes du Léman.

Alexis adorait l'entendre rire. Elle dégageait une aura indescriptible, magique. Délicatement, il approcha une main de la sienne et la caressa. Surprise, elle la retira aussitôt.

— Qu'est-ce que vous faites?

Il se sentit un peu honteux.

— Ça ne vous plaît pas?

— Je n'ai pas dit cela, mais je n'ai pas le droit de toucher à un élu.

Alexis sourit à son tour.

— Sauf si c'est dans un but éducatif...



L'œil rouge du drone fixait Alexis. L'engin faisait du sur place à deux mètres de lui, à la hauteur de son visage, comme pour le défier en combat singulier. Si le canon se mettait à tirer, l'élus savait qu'il n'avait aucune chance. Il se souvenait de l'homme qui avait pris Adélaïde en otage. L'ADS l'avait aussitôt neutralisé.

Alexis conserva sa position de défense, la hache levée au-dessus de sa tête, sans bouger. Il guettait un éventuel mouvement du drone, qui ne venait pas. Peut-être que son adversaire attendait qu'il se fatigue, la hache pesait son poids. Les secondes s'égrenèrent sans que rien ne se passe. Le bourdonnement des hélices commençait à irriter l'élus.

— Vas-y! Qu'est-ce que tu attends? Tire!  
Le drone n'eut aucune réaction.

— Alors quoi? Qu'est-ce que tu veux? C'est à cause du douzième commandement? C'est ça? Tu n'oses pas tirer sur un élu?

Alexis s'adressait à la pilote du drone, mais il ne savait pas si l'engin était équipé d'un micro et si elle entendait ses paroles. Peut-être voyait-elle seulement ses lèvres remuer sur un écran.

Quelques secondes passèrent, sans que rien ne change. Alexis pensa brusquement que la milice était peut-être déjà en route, que le drone n'avait d'autre mission que de l'immobiliser sans lui faire de mal, simplement pour laisser le temps aux troupes de la Gouvernance d'arriver jusqu'à lui.

L'hypothèse était plausible, il n'y avait pas une minute à perdre. Alexis devait trouver une solution pour se débarrasser de cet engin. Il fit un pas dans sa direction, écrasant quelques larves sous ses semelles. Le drone recula d'autant, conservant la même distance de sécurité. Sa pilote était maligne. Il recula et le drone reprit sa position initiale. À ce petit jeu, l'élu ne gagnerait pas.

Il évalua les chances d'une attaque soudaine, mais il se ravisa. Le drone était plus rapide. Et il prendrait le risque de glisser sur le sol grouillant d'asticots, voire de se blesser avec la hache.

Alexis baissa son arme et détendit les muscles de ses bras, sans quitter le drone des yeux. Il regarda à gauche à droite, sans trouver de solution. Il était fait comme un rat. Il pensa à la Tesla. La voiture était là,

dehors, à quelques mètres de lui. Le drone n'y avait pas touché. Mais s'il tentait de la rejoindre, il était certain que l'engin volant n'hésiterait pas à la détruire. Le temps qu'Alexis arrive jusqu'à elle, qu'il la déverrouille et qu'il la mette en marche, l'ADS se chargerait de faire éclater les pneus ou de griller le moteur.

### *Déverrouiller...*

Le mot venait de lui donner une idée. Alexis, tenant la hache d'une seule main, plongea l'autre dans la poche de son pantalon. Il sentit la clé de la Tesla. À tâtons, il trouva le bouton pour déverrouiller la voiture. Il retint son souffle, tendit ses muscles, prêt à bondir, et appuya.

La Tesla émit un sifflement, et ses clignotants illuminèrent l'avant-toit de la station-service d'un double flash orange.

Le bruit attira l'attention du drone, qui opéra une rotation de cent-quatre-vingts degrés, orientant sa caméra vers la sortie du magasin. Alexis en profita. Il leva la hache et l'abattit avec force sur l'engin volant. Le choc provoqua des étincelles dans la pénombre. Une hélice se détacha, le drone s'écrasa au sol.

Les trois autres hélices tournaient encore, la caméra observait son bourreau. Sans hésiter, l'élu frappa à nouveau la machine et la coupa en deux. L'œil rouge se ternit et finit par s'éteindre.

Alexis devait faire vite, la milice était certainement déjà en route pour le cueillir. Il enjamba les restes du drone, piétina les larves et se dirigea vers le rayon de nourriture moisie. Il n’y avait rien à récupérer, sauf deux boîtes de conserve de l’armée, qu’il ramassa. Au rayon des boissons, il prit une bouteille d’eau.

Vers la sortie, il y avait de vieux journaux gondolés par l’humidité que le soleil avait jaunis. C’était la première fois qu’Alexis voyait un journal. Les lettres et les photos étaient à moitié effacées. Il arriva à lire une date au sommet de la une : 23 octobre 2021. La presse écrite avait cessé toute publication ce jour-là. Officiellement, l’an 2021 du monde de l’avant avait été effacé du calendrier de l’après, lorsque la Gouvernance l’avait rebaptisé l’an 1.

À côté des vieux journaux, il y avait un rayon vide, barré de rubans jaunes en plastique. On pouvait y lire : *Vente de livres interdite sur ordre de la Gouvernance*. L’interdiction était beaucoup plus récente, elle remontait à deux ans.

Alexis se souvenait de la tristesse qu’il avait éprouvée quand toutes les lectures de son enfance s’étaient consumées dans le grand feu qu’avait allumé sa mère dans le jardin des Verrières, à côté d’une tombe anonyme. Élise Marval avait toujours refusé de lui dire qui était enterré à cet endroit. *Le jour où tu seras prêt à l’entendre, je te le dirai*, lui avait-elle promis la veille de ses seize ans. Mais elle n’avait jamais pu tenir cette promesse, elle avait été assassinée le lendemain.

À côté du rayon frappé par la censure, il y avait un présentoir avec d'anciennes cartes routières. Des objets tombés en désuétude à la fin du monde de l'avant, mais qui avaient refait surface quand la technologie GPS avait disparu. La conquête spatiale – ces milliards d'euros dépensés dans un but incompréhensible pour Alexis – avait été abandonnée. Depuis dix-huit ans, des milliers de satellites inactifs tournaient encore autour de la terre, à moins qu'ils se soient désintégrés en retombant les uns après les autres dans l'atmosphère. En tout cas, il y a longtemps qu'ils ne servaient plus de guides.

Alexis connaissait le nom de la ville où la Gouvernance retenait Billie prisonnière : Vevey. Ils y étaient allés tous les deux la veille, mais il n'avait mémorisé que la première partie du trajet. À partir de Lausanne, le trajet s'était compliqué.

L'élú ramassa une carte routière de la Romandie. Elle tombait en lambeaux et serait peut-être illisible, mais il n'avait pas le temps de la déplier pour le vérifier.

Il se précipita vers la Tesla, jeta les deux boîtes de *singe*, la bouteille d'eau et la carte sur le siège passager, et démarra sur les chapeaux de roue, dans la nuit glacée.

**S**auf si c'est à but éducatif..

— C'est ma phrase, s'insurgea Billie. Vous en détournez le sens.

Elle paraissait gênée et le regardait étrangement. Leurs yeux ne se quittaient plus. Il reprit sa main. Cette fois, elle ne retira pas la sienne.

— Vous ne devriez pas..., balbutia-t-elle.

— Tu.

Elle ouvrit de grands yeux étonnés.

— Quoi, tu?

— TU ne devrais pas... On pourrait peut-être arrêter de se vousoyer, non?

— Vous... je veux dire... tu souhaites que je te tutoie?

— Pourquoi pas?

Nouveau malaise, nouvelle hésitation.

— Je... je ne sais pas. Vous... tu es un élu. Et moi une simple milicienne. Les miliciennes ne tutoient pas les élus. Le *tu* rapproche dangereusement et affaiblit le respect. C'est ce qu'on m'a toujours enseigné. Ce serait probablement très mal vu par ma hiérarchie.

— Tes supérieures n'ont pas besoin de le savoir.

— Mais comment?

— Nous n'avons qu'à faire semblant. Quand nous ne sommes que tous les deux, nous nous tutoyons. Et quand nous nous croisons au palais...

— Tu me demandes d'être un peu schizophrène...

— Quelque chose comme ça. Ce doit être possible, non?

— C'est un jeu extrêmement dangereux. À la moindre erreur...

— Nous n'en ferons pas. Ce sera notre petit jeu. Et si nous perdons, je te défendrai. Je prendrai tout sur moi.

Billie semblait perdue.

— C'est facile pour toi. Tu ne risques rien. Tu es un élu. Le douzième commandement te protège. Tandis que moi...

— C'est moi qui te protégerai.

Alexis la regardait avec insistance, comme s'il craignait qu'elle se réveille soudain, prenne peur et parte en courant. Elle ne bougeait pas. Sa main était toujours dans la sienne. Il la caressait. Elle ne manifestait aucune réticence. Au contraire, les doigts

de la milicienne se mirent à caresser en retour ceux de l' élu.

Alexis était submergé par un tourbillon d'émotions. Il n'avait jamais connu ça auparavant. Ce fut son tour de sentir la peur. Peur de ne pas savoir s'y prendre avec une fille, peur de la contrarier, de la décevoir. Il avait lu dans les livres interdits que dans le monde de l'avant, les hommes et les femmes s'embrassaient quand l'amour les réunissait. Une force invisible, mais irrésistible l'attirait vers Billie. Il frissonnait, mais ce n'était pas à cause du froid. Il avait peur de beaucoup de choses, mais la seule chose qu'il ne craignait pas, c'était de braver l'interdit.

Doucement, Alexis se pencha vers Billie et déposa un baiser sur ses lèvres. La jeune milicienne resta tétanisée quelques secondes. Elle non plus ne savait pas ce qui lui arrivait.

Un bourdonnement rompit le silence qui régnait dans le parc Sarasin. À quelques centaines de mètres de l'endroit où ils se trouvaient, un drone survolait l'autoroute qui les séparait de l'ancien aéroport de Cointrin.

Billie en profita pour s'écarter d'Alexis.

— Tu es fou! murmura-t-elle. Nous ne pouvons pas faire ça.

— J'en avais envie. Pas toi?

— Non.

— Non?



— Je veux dire... pas comme ça... pas à la vue de tout le monde.

— Mais il n'y a personne ici.

— Il y a toujours du monde qui observe. Si ce n'est pas une personne en chair et en os, ça peut être un drone...

Elle désigna l'engin volant qui s'éloignait en direction de Meyrin.

— ... ou une caméra de surveillance, ajouta-t-elle en montrant l'ancien complexe des expositions.

Alexis soupira et se laissa aller en arrière sur le banc, mains derrière la nuque, regard tourné vers le ciel. Il était déçu, mais Billie avait raison. C'était un jeu dangereux, et plus pour elle que pour lui. Les règles du monde de l'après commençaient sérieusement à lui déplaire. Paradoxalement, l'impression de liberté qu'il éprouvait quand il était enfermé dans sa tour d'ivoire avait laissé place à un sentiment d'emprisonnement depuis qu'il avait convaincu la jeune milicienne de l'emmener découvrir le monde extérieur.

Alexis prenait conscience qu'un gouffre séparait l'univers de la Gouvernance et celui des *inutiles*.

Côte à côte sur le banc, Alexis et Billie regardaient silencieusement le ciel s'assombrir. Les premières étoiles commençaient à briller dans la voûte céleste.

— Dans le monde de l'avant, l'homme ne s'est pas contenté de voler, murmura-t-il. Il a aussi marché sur la lune.

— Tu plaisantes? s'exclama Billie incrédule.

— Absolument pas.

Il lui expliqua la conquête de l'espace, les fusées, les satellites, les stations orbitales.

— Quand les programmes spatiaux ont été brusquement interrompus à cause de Verna, il est possible que des hommes aient été oubliés là-haut.

— Que sont-ils devenus?

— J'imagine qu'ils sont morts à bord de leurs cercueils volants. Dix-huit ans qu'ils tournent autour de la terre.

— Charmant, conclut Billie en imaginant la scène. Qu'est-ce qui a bien pu pousser ces hommes à grimper là-haut?

— Un irrésistible besoin d'explorer l'inconnu. Comme ce baiser tout à l'heure.

Il lui sourit, elle évita son regard et fit mine de n'avoir pas entendu.

Il avait encore le goût de ses lèvres sur les siennes.

La Tesla filait sur l'autoroute en direction de Lausanne. Le niveau de ses batteries baissait. Alexis ne savait pas si la voiture lui permettrait d'aller jusqu'à Vevey. Il n'avait aucune notion de la distance qui le séparait encore de ce qu'on appelait dans le monde d'avant *la Riviera vaudoise*.

Il passa à côté des sorties condamnées de Rolle – Gimel et d'Aubonne – Allaman. Là aussi, des carcasses de poids lourds incendiés empêchaient de quitter l'axe routier.

Tout au long du trajet, Alexis n'avait cessé de jeter des coups d'œil dans le rétroviseur central. Il n'y avait aucune trace d'un véhicule ou d'un autre drone en filature. Jusqu'à la sortie de Morges – Bière, le paysage nocturne était resté le même, essentiellement champêtre, sans lumière à l'horizon. Et brusquement,

le décor s'urbanisa, avec de vieilles usines et des entrepôts désaffectés, une grande gare ferroviaire à l'abandon, des wagons rouillés qui avaient déraillé. Il reconnut la portion de route qu'il avait empruntée la veille avec Billie. Mais à l'entrée dans Lausanne, il avait perdu tout point de repère.

Dans cette zone moins rurale, l'autoroute avait été nettoyée des carcasses de véhicule. Les *inutiles* qui squattaient à Morges avaient dû démonter les épaves pour en récupérer les pièces. Carrosseries, moteurs, roues, équipements intérieurs, tout avait une valeur potentielle dans les trocs avec la Gouvernance, contre un peu de nourriture ou une dose de vaccin.

Alexis profita de la chaussée dégagée pour accélérer. Les ornières du béton craquelé faisaient vibrer la Tesla.

Dans la dernière ligne droite avant l'échangeur d'Écublens, Alexis aperçut dans son rétroviseur les pleins phares d'une voiture qui le suivait. Il avait vu juste, la milice était à ses trousses et gagnait du terrain.

La gorge de l'élus se serra, son estomac se noua. Il accéléra encore.

Sur le tableau de bord, l'indicateur des batteries diminua d'un niveau. Il ne restait presque plus d'autonomie.

Alexis se rapprochait de l'échangeur. À cet endroit, l'autoroute se séparait en deux, voie de gauche pour

Lausanne, voie de droite, direction indéterminée : le panneau indicateur avait disparu. Il se rappela que, la veille, Billie et lui avaient pris à gauche, par la ville et le port d'Ouchy. Son instinct lui commanda de changer d'option.

La voiture suiveuse était encore assez loin. Il décida de tenter le tout pour le tout. Il éteignit les phares. La chaussée fut plongée dans l'obscurité, la clarté lunaire suffisait à peine à en distinguer les bords. Au dernier moment, Alexis prit la bretelle de droite. Dans la courbe, les phares du véhicule de la milice disparurent du rétroviseur central.

Long virage à droite, long virage à gauche, la rampe de l'échangeur mena la Tesla sur un pont qui franchissait l'autoroute. Au-delà de ce pont, c'était l'inconnu. Il avait les mains crispées sur le volant, le regard concentré sur la ligne blanche centrale à moitié effacée. L'asphalte défilait.

Soudain, la ligne blanche s'estompa. Elle semblait disparaître dans le néant. Le bitume devint plus foncé, carrément noir. Le cœur d'Alexis fit un bond quand il se rendit compte que l'autoroute était coupée. Le pont s'était effondré. Par réflexe, il pila. L'ABS travailla, empêchant la Tesla de partir en dérapage. L'abîme se rapprocha dangereusement.

Il s'agrippa au volant de toutes ses forces, bras tendus, nuque collée contre l'appuie-tête. Il se voyait déjà faire le grand plongeon, pensa aux airbags, pria pour qu'ils fonctionnent correctement, ferma les yeux.

Quand la Tesla s'immobilisa et qu'Alexis rouvrit les paupières, le pare-chocs avant surplombait le vide.

Il y eut un craquement. Suivi d'un second puis d'un troisième. L'élusentit la voiture trembler. La cassure du pont menaçait de s'effondrer sous le poids du véhicule. Alexis enclencha aussitôt la marche arrière et recula de quelques mètres. Quand il s'arrêta de nouveau, il sentit la sueur lui couler dans le dos. Il poussa un long soupir.

Le soulagement fut de courte durée. La milice se rapprochait de l'échangeur. Alexis devinait le faisceau des phares qui grossissait à travers les arbres. S'il restait là, il serait pris au piège.

Il fit demi-tour et remit les gaz, emprunta la bretelle en sens inverse et accéléra dans la double courbe. Quand il arriva à contresens sur l'autoroute, il fila tout droit en direction de la voiture ennemie.

Les deux bolides fonçaient l'un contre l'autre à plus de cent kilomètres à l'heure. Alexis enclencha les pleins phares. La conductrice d'en face fit de même. Il fut ébloui, mais ne dévia pas de sa trajectoire.

Les yeux plissés, il se concentra sur les phares qui grossissaient. Le point de choc s'approchait. L'autre n'avait pas l'intention de céder. Lui non plus. C'était à qui se retirerait le premier.

L'idée de mourir l'effleura.

Il n'en avait pas le droit.

Il avait fait une promesse à Billie.

Il devait la retrouver.

L'autre ne pouvait pas le toucher, elle n'en avait pas le droit.

*Tu ne toucheras point aux élus.*

Il maintint le cap.

À quelques mètres du point de choc, il hurla :

— Tu ne toucheras point aux élus !

La conductrice d'en face donna un violent coup de volant à gauche. La voiture de la milice fit une embardée, percuta la glissière centrale de l'autoroute, partit en tête-à-queue et traversa les deux voies. Elle se retourna et fit plusieurs tonneaux, pour s'immobiliser sur le bas-côté de la chaussée.

Alexis fit demi-tour et s'arrêta, se précipita vers le véhicule accidenté, qui fumait de toute part. C'était un modèle identique à celui de Billie. Dans l'habitacle déformé, il y avait deux corps inertes, broyés, du sang partout. Les deux miliciennes étaient méconnaissables. Alexis remarqua la plaquette sur l'uniforme noir de la passagère : Matricule 01326.

**B**illie n'avait pas répondu. Elle s'était refermée, claquemurée dans son silence. Avec le crépuscule, la température avait chuté. L'hiver approchait. Un léger vent d'est rappelait que là où le soleil se levait, on disait aujourd'hui qu'il y avait des terres gelées.

Dans les dernières années du monde de l'avant, le réchauffement climatique inquiétait les scientifiques. Mais comme pour les origines de Verna et la manière de combattre le virus, le sujet ne faisait pas consensus. Certains accusaient l'activité humaine, qui libérait des tonnes de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère. D'autres parlaient de fatalité, rappelant les temps immémoriaux où la terre avait déjà connu des périodes de réchauffement et de glaciation. L'évolution du monde de l'après semblait donner tort à ces derniers.



Depuis dix-huit ans, les avions étaient cloués au sol et rouillaient sur le tarmac, les véhicules à essence avaient pratiquement tous disparu, les usines polluantes avaient cessé toute production par manque de personnel et de matières premières. Dans les premières années du monde de l'après, on racontait que les océans se purifiaient, que la glace des pôles se régénérait, que la déforestation à grande échelle avait cessé. Tout cela demeurait évidemment bien abstrait dans l'esprit d'Alexis, mais il constatait que la nature reprenait ses droits. Partout, la végétation poussait et recouvrait les ruines du passé. Les températures moyennes saisonnières avaient chuté de plusieurs degrés depuis dix ans.

Au nord-ouest du parc Sarasin, l'ancienne autoroute de contournement de Genève était déserte, comme tous les réseaux routiers du monde de l'avant. Les rares véhicules qui circulaient encore aujourd'hui appartenaient à la Gouvernance.

— On rentre? demanda Billie.

Elle avait froid.

— Attends, murmura Alexis.

Il avait dressé l'oreille en reconnaissant le bruit lointain d'un moteur à essence. Quelques secondes plus tard, une colonne de cinq camions-poubelles passa sur la route parallèle à l'autoroute. Ils arrivaient de Meyrin et se dirigeaient vers Palexpo.

— Où vont-ils? demanda l'élú.

— Derrière les grandes halles. Ils vont déverser les cadavres contaminés des *inutiles* dans une plus grande benne.

— Et ensuite, qu'en font-ils?

— Un plus gros camion les emmène jusqu'au crématoire.

— On ne les brûle pas sur place?

— Non. Il y en a trop et Palexpo n'est pas équipé pour ça. Et puis le risque sanitaire serait trop grand pour la ville. J'ai entendu dire que le virus résiste mal au froid. Le camion les emmène à l'est, en direction des terres gelées, mais je n'en sais pas plus.

La jeune milicienne semblait sincère, mais cette aura de mystère donnait à l'écu l'envie d'en savoir plus sur le monde extérieur.

— Viens, on y va, dit-il.

— D'accord, je te ramène au palais.

— Non, tu m'as mal compris. Je veux voir ce qui se passe derrière ces halles.

— Tu es fou? s'exclama-t-elle. C'est hors de question! De toute façon, je n'ai pas d'accréditation pour entrer dans le site.

Il lui sourit.

— Qui te parle d'accréditation? Rien ne nous empêche d'y aller en douce.

Billie faisait la tête. Elle avait suivi Alexis à contrecœur, il ne lui avait pas laissé le choix. Il était déterminé et elle n'avait pas réussi à le faire changer d'avis. Il y

serait allé même sans elle. Et s'il lui arrivait malheur, elle devrait en répondre. Probablement sur sa vie.

Ils contournèrent les halles de Palexpo par le sud-ouest. Il y avait une vieille maison de maître, qui avait dû connaître des heures de gloire. Avec sa façade aux coulures noirâtres et ses vitres cassées, la Villa Sarasin ressemblait aux manoirs hantés des livres de contes qu'Alexis lisait dans son enfance.

Ils traversèrent le jardin en friche de la villa, gagnèrent discrètement les terrains de sport d'une ancienne école à la faveur de la nuit tombante et s'agenouillèrent au pied d'une haie. Un grillage les séparait de l'enceinte de Palexpo. D'où ils étaient, ils apercevaient une grande place bétonnée derrière les halles avec, au milieu, une grande benne autour de laquelle des éboueuses en uniforme jaune et masque à gaz s'activaient.

Les camions-poubelles arrivèrent depuis le côté opposé du complexe, empruntèrent une rampe d'accès et se garèrent à côté de la grande benne.

Billie et Alexis assistèrent à un macabre ballet à ciel ouvert.

Les éboueuses descendirent des camions et rejoignirent leurs collègues restées sur site. Elles actionnèrent des boutons et des leviers, libérant la soute des camions-poubelles de leur partie arrière : la benne, la plaque du hayon et la plaque de compression. Des vérins hydrauliques se déployaient

derrière la cabine, soulevant la benne qui se vidait son contenu.

Chaque camion déversait sur le béton des dizaines de corps, semblables à des mannequins de cire un peu flasques, aux membres désarticulés.

Les éboueuses ne perdirent pas de temps. Deux par deux, elles transportèrent les cadavres et les jetèrent sans ménagement dans la grande benne. Alexis, indigné par ce spectacle, avait la nausée.

Un instant, il crut voir un bras bouger dans l'amoncellement des corps, au pied d'un des camions. Il cligna des yeux pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. Un *inutile* tendait une main suppliante vers une éboueuse. Elle recula, se tourna vers ses collègues et cria :

— Merde, les filles, vous pourriez tout de même faire attention quand vous les ramassez. Ce genre de chose arrive trop souvent.

Sans dire un mot, une autre éboueuse arriva avec un ADS. Elle visa la tête du survivant et pressa longuement sur la détente jusqu'à ce que la main retombe mollement sur l'amas de corps.

Alexis détourna son regard de la milicienne au visage lacéré. Il se sentait mal, il tremblait, sa tête bourdonnait. Brusquement, il se retourna et vomit de la bile dans les herbes du bas-côté de la route.

Il venait de tuer deux femmes. Elles représentaient l'autorité du monde de l'après et protégeaient les valeurs de la Gouvernance. Des valeurs que sa mère lui avait inculquées depuis sa plus tendre enfance. Il venait de violer le premier commandement.

*Tu ne tueras point de femme.*

La sanction de cette violation était la mort. Ou l'épreuve de *la Cave*, ce qui revenait au même pour beaucoup de gens, sauf qu'Alexis était immunisé contre le virus. Élise Marval n'avait certainement pas imaginé qu'un jour l'un de ses fils transgresserait les règles sacrées.

L'élú était protégé par le douzième commandement, ce qui créait un conflit dans le système législatif. Il avait tué deux femmes, mais ne pouvait pas être sanctionné. Dans ce cas particulier, l'application rigoureuse de la loi conduisait à une impasse. Dans le monde de l'avant, les juges étaient chargés d'interpréter les normes contradictoires, d'établir la volonté du législateur et de combler ce genre de lacune. Mais dans le monde de l'après, les tribunaux n'existaient plus.

Matricule 01326 n'avait fait que son travail. Certes comme un robot, sans se poser de questions. Elle avait obéi aux ordres, dans le plus strict respect des lois de la Gouvernance. Tout comme la conductrice qui avait donné un coup de volant *in extremis*, pour éviter de violer le douzième commandement.

Alexis rejoignit la Tesla. Il but un peu d'eau pour effacer le goût amer qu'il avait dans la bouche. Puis il déplia la carte routière sur le capot avant. À la clarté de la lune, il tenta de déchiffrer l'imbroglio de routes de toutes les couleurs. Il y en avait des blanches, des jaunes, des rouges et de plus larges aux couleurs du drapeau de l'Espagne. Au cours de ses lectures, Alexis avait appris à reconnaître les emblèmes des anciens pays. Il savait que l'Espagne se situait quelque part à l'ouest de la francophonie et qu'on y parlait une autre langue. L'Espagne faisait aujourd'hui partie des territoires inconnus.

L'élu comprit que les routes étaient classées selon leur importance. Les blanches étaient nombreuses, petites et zigzaguaient dans tous les sens, reliant des villages qui, aujourd'hui, devaient être abandonnés. Les jaunes étaient un peu plus larges et les rouges plus encore. Quant aux « espagnoles », moins nombreuses et plus directes, Alexis comprit qu'elles représentaient les autoroutes reliant les villes principales.

Il repéra Genève et Lausanne sur la carte, suivit du doigt le tracé de l'autoroute et reconnut certains noms qu'il avait lus sur les panneaux de sortie. Enfin, il identifia l'endroit où il se trouvait actuellement, l'échangeur d'Écublens, le pont effondré, l'axe qui menait au sud de Lausanne et au port d'Ouchy. C'était la route qu'il avait prise la veille au soir avec Billie.

Vevey se trouvait plus loin sur la Riviera. Une route principale longeait le bord du lac. Il n'aurait qu'à la suivre.

Alexis monta dans la Tesla et alluma le moteur. Un indicateur lumineux attira son attention sur le niveau des batteries. Il reprit la carte routière. La voiture n'aurait pas assez d'autonomie pour couvrir Lausanne-Vevey. Il fallait trouver une solution à Lausanne même.

Hormis les entrepôts de nourriture du port d'Ouchy, Lausanne n'était pas sous le contrôle de la Gouvernance. C'était une zone de non-droit, comme la gare Cornavin, mais à l'échelle d'une ville entière.

Alexis démarra, évita les gravats du pont effondré qui obstruaient partiellement la chaussée et prit la direction du sud. Des panneaux routiers annonçaient l'université et l'école polytechnique fédérale, deux hautes écoles du monde de l'avant dont les bâtiments n'existaient plus. Les *inutiles* les avaient incendiés. L'UNIL et l'EPFL symbolisaient à leurs yeux la formation des *bien-pensants*.

Alexis poursuivit sa route jusqu'au giratoire de la Maladière, réputé le plus dangereux de Suisse dans le monde de l'avant. Le rond-point marquait la fin de l'autoroute et l'entrée dans la zone de non-droit.

Comme si l'esprit de Billie était connecté à la Tesla et cherchait encore à protéger l'élú de lui-même dans ce monde qu'il ne connaissait pas, la voiture tomba en panne d'électricité. D'abord, Alexis jura et frappa rageusement le volant. Puis il se rendit compte que pénétrer dans une zone sous contrôle des *inutiles* avec un véhicule aux emblèmes de la milice aurait été suicidaire.

La Tesla s'était arrêtée au milieu de la chaussée. L'élú empocha la carte routière, la bouteille d'eau et les deux boîtes de singe. Il sortit de la voiture et regarda son reflet dans la vitre.

Il était trop propre sur lui, trop bien habillé, trop bien coiffé. Les images de la gare Cornavin lui revinrent en mémoire. Il ne ferait pas cent mètres dans cette ville avant d'être identifié comme *bien-pensant*.



Il se mit à déchirer ses vêtements. Au bord de la route, il ramassa de la terre et en frotta ses habits, son visage, ses mains et ses cheveux. Puis il revint vers la Tesla et observa le résultat dans la vitre. Il manquait l'odeur corporelle, mais l'illusion était parfaite.

Alexis prit une grande inspiration pour se donner du courage et partit à pied en direction d'Ouchy.

Alexis détourna le regard, la scène était insoutenable. Billie resta de marbre.

— De toute façon, dit-elle, cet homme n'avait aucune chance. Il était contaminé. Elle n'a fait qu'abrèger ses souffrances.

*Comme on le ferait d'un animal blessé*, pensa Alexis. Comment Billie pouvait-elle être si froide? Il se souvint du jour où une corneille avait percuté la fenêtre de la cuisine et où sa mère l'avait achevée du dos de la main. Il avait lu aussi dans les livres interdits que les hommes du monde de l'avant menaient les animaux à l'abattoir pour les tuer à la chaîne. Un peu comme si on alignait les *inutiles* et qu'on les faisait entrer dans *la Cave* les uns après les autres. Désormais, les animaux ne pouvaient être tués que dans le strict respect des règles de la chasse ou dans des fermes

d'élevage en plein air. Alexis se dit que la Gouvernance respectait plus les animaux que les hommes.

Les éboueuses finirent de transporter les derniers corps dans la grande benne et refermèrent ses portes. Une grue la souleva et la chargea sur le plateau d'un immense semi-remorque. Le train routier et son container à ciel ouvert s'ébranlèrent en direction de la sortie.

— Où va-t-il? demanda Alexis.

— Je te l'ai déjà dit, je n'en sais rien.

Il se leva.

— Suis-moi.

— Où ça?

Il ne répondit pas, il était déjà loin et courait sur le tartan usé d'une vieille piste de cent mètres. Billie soupira et le suivit. Elle le vit tourner sur un chemin goudronné parallèle aux grandes halles, qui descendait vers un cimetière désaffecté et un ancien hôtel Hilton. La milicienne avait une meilleure condition physique que l'élu, elle le rattrapa.

— Qu'est-ce que tu fais?

— Je veux savoir où va ce camion, souffla-t-il.

Sur leur gauche, il y avait des arbres et de la végétation en friche. Derrière, de hauts grillages de sécurité à travers lesquels on devinait la rampe. Le train routier s'arrêta à un poste de contrôle à l'entrée du complexe. Des miliciennes ouvrirent un grand portail pour le laisser passer.

Quand le monstre d'acier redémarra et tourna en direction de Lausanne, Alexis le rattrapa et s'agrippa à une poignée de la benne.

— Alexis, non... murmura Billie, par peur d'être entendue par ses collègues de Palexpo.

L'élu ne l'entendit pas à cause du bruit du moteur. Il se retourna et vit qu'elle courait dans le sillage du camion. Elle le fusillait du regard et lui faisait signe de redescendre. Il secoua la tête. Le train routier accélérât en douceur. Billie sembla hésiter à faire demi-tour pour aller chercher la Tesla, mais la voiture était garée trop loin. Elle pesta, piqua un sprint et rattrapa le camion. À son tour, elle s'agrippa à la benne.

Le train routier prit de la vitesse en entrant sur l'autoroute. Il roulait à une allure modérée, évitant çà et là les grosses ornières et les carcasses de voitures du monde de l'avant.

Les kilomètres défilaient sans qu'Alexis et Billie voient le moindre signe de vie à l'horizon. La nuit avait envahi le paysage champêtre. Par intermittence, ils devinaient les eaux noires du Léman sur leur droite.

Le métal de la benne était froid, la température avait chuté drastiquement, le vent provoqué par le déplacement du camion amplifiait la sensation. L'air glacial leur fouettait le visage. Leurs lèvres tremblaient.

Au bout d'une heure, Billie bégaya :

— Alexis... je n'en peux plus... je ne sens plus mes mains... elles sont gelées... je vais tomber.

Le camion dépassait un grand échangeur routier. Sur la chaussée, les vestiges d'un pont effondré. Alexis risqua un coup d'œil furtif à l'angle de la benne, espérant que la conductrice du camion ne regarde pas au même moment dans ses rétroviseurs latéraux. Il put lire un panneau routier qui annonçait Lausanne – Ouchy et Lausanne – Maladière.

Ils allaient bientôt entrer dans la ville sous contrôle des *inutiles*. Ils ne pouvaient pas rester derrière le camion à la vue des gens de la rue. S'ils sautaient en marche au premier ralentissement, ils auraient fait tout ça pour rien. Les poignées auxquelles ils s'étaient cramponnés étaient des échelons situés de part et d'autre de la porte arrière de la benne.

— Grimpe, dit Alexis à Billie.

— Pourquoi ?

Elle était à bout de force.

— Il faut aller dans la benne.

— Tu es fou ?

— Fais-moi confiance, nous sommes immunisés.

Elle n'avait plus la force de le contredire. Les yeux mi-clos, les cils à moitié collés par le froid, elle le vit grimper les échelons et disparaître dans la benne.

**N**on loin de l'endroit où Alexis avait abandonné la Tesla, il y avait un ancien bâtiment dont l'architecture vue du ciel rappelait un gigantesque papillon et qui avait abrité le siège du CIO, le Comité International Olympique, chargé d'organiser ce qu'on appelait alors les Jeux olympiques. Du point de vue de l'élus, le concept était étrange. Faire s'affronter les meilleurs athlètes de la planète, c'était comme introduire une forme de conflit amical dans un monde en paix.

Après le giratoire de la Maladière, Alexis repéra sur sa droite de grands espaces verts, entourés de grillages démantibulés et rouillés. À chaque extrémité de ces terrains qu'envahissaient les herbes hautes, une sorte de rectangle en tubulures métalliques. L'élus se rappela avoir lu dans les livres interdits que,

sur ces pelouses à l'herbe d'ordinaire tondue au ras du sol, les gens s'amusaient à courir après un ballon, sorte de grosse boule en cuir qui n'avait d'autre vocation que de distraire. Pour Alexis, les notions de jeu et de distraction étaient complètement abstraites. Dans la maison des Verrières, ses frères et lui n'avaient jamais joué. Ils avaient appris et appris encore, pour être prêts à affronter le monde de l'après, quand leur mère les jugerait aptes à le faire.

Plus loin, un vieux panneau routier indiquait un théâtre. Alexis avait aussi lu quelque chose au sujet de cette activité de l'ancien temps, mais il n'en avait pas compris le principe. Apparemment, les gens du monde de l'avant se distrayaient aussi en regardant et en écoutant d'autres gens leur raconter une histoire. Pour l'élu, quelqu'un qui savait lire n'avait pas besoin qu'on le fasse à sa place.

C'est à ce moment qu'il aperçut les premiers *inutiles*. Comme à la gare Cornavin, ils avaient allumé un feu dans un vieux tonneau rouillé et se réchauffaient en buvant de l'alcool frelaté.

L'élu sentit son estomac se nouer. Il était trop tard pour faire demi-tour ou les éviter. L'un d'eux l'avait d'ailleurs repéré. Il lui criait des mots incompréhensibles. Il devait être ivre.

Alexis s'approcha en essayant de rester naturel.

— Eh, toi là-bas ! aboya un autre *inutile*. Qu'est-ce que t'as pas compris ? Reste où tu es !

L'élú s'arrêta à une dizaine de mètres du petit groupe. Ils étaient quatre hommes d'un certain âge, peut-être la soixantaine. Il les entendit parler entre eux, comme s'ils étaient en train de décider de son sort.

— C'est ton tour, Lebel.

— Tu fais chier, Norek ! Pourquoi c'est pas le tour de Tackian ?

— Parce que Tackian est trop fragile.

— Bizien alors ?

— Bizien l'a déjà fait la dernière fois.

— Et toi ? Pourquoi ce ne serait pas ton tour ?

— Parce que je suis le chef, répondit Norek.

— Tu fais chier, ragea Lebel.

Il glissa sur son visage un masque sanitaire auréolé de taches jaunies, s'approcha d'Alexis et plongea une main dans la poche de son imper déchiré. Il en sortit un petit objet pointu. L'élú pensa à un couteau et recula d'un pas.

— Prends-le ! ordonna l'homme en lui tendant l'objet.

Alexis hésita. Il finit par obéir. C'était un petit tube en plastique avec une barre graduée et un embout métallique. Il demanda :

— Et j'en fais quoi ?

— Tu te le fourres dans le cul ou dans la bouche. Mais dans les deux cas, tu attends deux minutes avant de me le redonner.

Alexis pinça l'embout entre ses lèvres et attendit. Quand l'homme lui fit signe que c'était bon, il lui



restitua l'objet. Lebel lut la règle graduée et se tourna vers les autres.

— C'est bon, les gars, il n'a pas de fièvre.

Le chef fit signe à Alexis de s'approcher du feu.

— Navré, petit, mais avec cette merde de virus, on est obligé de prendre des précautions. D'où viens-tu? On ne t'a jamais vu dans le coin.

— De Morges, mentit l'élú.

— À pied? C'est pas la porte à côté, surtout par ce froid. Et tu vas où, comme ça?

— À Vevey.

Les quatre se regardèrent, puis ils éclatèrent de rire en chœur.

— C'est pas non plus la porte à côté, reprit le chef. Une vingtaine de kilomètres. Tu comptes y aller à pied?

— Je ne sais pas, répondit Alexis. Je n'ai pas d'autre solution, mais je dois y aller. Je n'ai pas le choix. La seule chose que je souhaite éviter, c'est de passer trop près des entrepôts de la Gouvernance à Ouchy.

Norek fronça les sourcils.

— Si les *bien-pensants* avaient des entrepôts à Ouchy, ça se saurait.

— On m'a dit qu'ils y stockaient la nourriture de l'armée du monde de l'avant.

— Nous faisons tous les quatre partie de l'armée, petit. Nous étions même aux premières loges quand Verna a fait son apparition. Je peux te dire que c'était pas beau à voir. On en a bavé. Et quand l'armée a été

dissoute par manque d'effectifs, la Gouvernance nous a lâchés comme des merdes. Parce que nous étions des hommes. Alors crois-moi, si les *bien-pensants* avaient eu l'audace de venir planquer nos anciennes réserves de bouffe sous notre nez, nous aurions déjà pris d'assaut ces entrepôts d'Ouchy.

— Je ne sais pas, s'excusa Alexis, c'est ce qu'on m'a raconté. C'est peut-être faux. Il faut que je vous laisse.

— Pour aller à Vevey?

— C'est ça.

— Bouge pas, petit. On a peut-être une solution pour toi. Si t'as de quoi payer...

Les forces de Billie l'abandonnaient. Elle ne sentait plus ses mains ni ses orteils. Chacun de ses gestes devenait de plus en plus imprécis. Quand elle s'accrocha au dernier échelon de la benne, ses doigts glissèrent.

Alexis la rattrapa par la manche de son uniforme. Le tissu craqua, mais résista. Les jambes de la jeune milicienne pendaient dans le vide. L'élus la fixait dans les yeux. Elle ramena lentement son autre bras vers lui, leurs mains se rejoignirent. Alexis la tenait solidement. De toutes ses forces, il la hissa vers lui et l'aida à franchir le bord métallique. La gravité fit le reste. Billie bascula dans la benne et ils tombèrent tous les deux à la renverse sur l'amoncellement de morts. Les cadavres amortirent leur chute.

Les corps gisaient sur le ventre, sur le dos, sur le flanc. Tête en haut, tête en bas, de côté. Il y avait un entrelacs de bras et de jambes. Certains morts avaient les yeux fermés, d'autres semblaient les regarder. Tous avaient versé des larmes de sang, les coulures sur leurs joues étaient déjà à moitié séchées. Un mélange indescriptible d'odeurs se dégageait du charnier.

Billie et Alexis étaient trop épuisés pour s'émouvoir de l'horreur de la situation. Ils auraient même pu en rire nerveusement, s'ils n'avaient eu si froid.

La jeune milicienne grelottait. Dans la benne, ils étaient partiellement à l'abri du vent, mais la température extérieure devait avoisiner les zéro degré. Le macabre chargement diffusait encore la chaleur des corps. Ceux du dessus refroidissaient plus vite. Peinant à trouver un appui sur l'amas de chairs molles, Alexis essaya de déplacer les cadavres les plus froids pour rapprocher Billie de ceux qui étaient encore tièdes. Il y parvint non sans mal, confectionna une sorte d'alcôve au milieu des morts et y installa la jeune milicienne. Puis il s'étendit à côté d'elle et la prit dans ses bras pour la réchauffer.

Le camion roula encore une bonne trentaine de minutes. Le tracé semblait tantôt sinueux, tantôt régulier, avec peu de dénivelé, peut-être le bord du lac.

Alexis n'avait pour vue que le ciel dégagé, un croissant de lune et les étoiles. À côté de lui, Billie

était immobile. Elle avait les yeux fermés et restait silencieuse, comme si elle dormait. Il sentait sa chaleur et sa respiration.

Le camion ralentit et émit un long coup de klaxon qui les fit sursauter tous les deux. Billie ouvrit les yeux.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il ne répondit pas, se leva et marcha sur les corps entassés jusqu'au bord de la benne.

Le camion s'arrêta.

Au bord de la route, Alexis vit un panneau : *Vevey*.

Quelques mètres plus loin sur la droite, il y avait un grand bâtiment entièrement vitré. Contrairement à la plupart des ruines du monde de l'avant, ce bâtiment était bien entretenu, à l'instar de la tour de Genève. Il appartenait au patrimoine de la Gouvernance, mais il ne faisait pas partie des douze palais. Alexis n'en avait jamais entendu parler.

Comme à Genève, une enceinte de sécurité protégeait le site. Un haut portail coulissa pour laisser entrer le camion et son chargement.

Au sommet du bâtiment, à la verticale de l'entrée principale, une grande enseigne lumineuse brillait dans la nuit. On pouvait lire ses lettres bleues à des kilomètres à la ronde : *Marval Corp*.

— Où sommes-nous ? demanda Billie.

— Au crématoire, je présume. Il faut qu'on sorte de cette benne avant d'être pris au piège. Suis-moi.

La jeune milicienne se leva et piétina quelques cadavres. Elle perdit l'équilibre et tomba lourdement sur le torse d'un mort, qui émit un profond soupir. Alexis regarda le cadavre comme s'il s'attendait à le voir se relever.

— C'est normal, dit Billie. C'est l'air résiduel dans les poumons. Ça fait ça, parfois. C'est impressionnant, mais ça n'a rien de surnaturel. Ne t'en fais pas, tu n'es pas près de voir des zombies se relever.

— Des zombies?

— C'est comme ça qu'on appelle les morts-vivants, sourit Billie.

Alexis avait beau faire un effort de mémoire, il ne se rappelait pas avoir lu un livre qui traitait de ce sujet. Ça ne faisait probablement pas partie des lectures que sa mère autorisait à ses fils avant qu'elle ne brûle la bibliothèque des Verrières.

— Comment connais-tu ça? demanda-t-il à la jeune milicienne.

— Les zombies? C'est une de mes supérieures, née dans le monde de l'avant, qui m'en a parlé. Mais je te rassure, les zombies, c'est comme l'amour et les rêves prémonitoires, ça n'existe pas.

Ils s'apprêtaient à sortir de la benne, quand ils entendirent un bourdonnement au-dessus de leur tête. À quelques mètres d'eux, un drone volait en faisant du surplace. L'œil rouge de sa caméra était braqué sur eux.

Alexis s'exclama :

— Il faut partir !

Billie le retint.

— Surtout, ne bouge pas.

— Pourquoi ?

— Il est armé de l'ADS. Un seul mouvement et il nous grille sur place.

Elle leva les mains en signe de reddition, l'élue l'imita. Ils entendirent des bruits métalliques, quelqu'un déverrouillait les portes de la benne. Quand elles s'ouvrirent, Alexis et Billie se retrouvèrent face à une section de miliciennes armées jusqu'aux dents. On leur ordonna de sortir sans résistance.

Alexis eut droit à un traitement de faveur. Billie fut plaquée au sol sans ménagement et menottée. Une milicienne plus âgée que les autres la releva à la seule force du poignet. Alexis la reconnut. C'était celle qui avait arrêté l'agresseur d'Adélaïde.

— Tu me déçois beaucoup, 317718.

— Va te faire foutre, 01326 ! répondit Billie.

Alexis suivit les anciens militaires derrière le bâtiment qui bordait l'avenue. C'était une étrange structure, longue et plate, qui renfermait de petites cabines sur deux étages. Un champ de hautes herbes séparait le bâtiment du lac. Au centre, deux bassins et un promontoire avec un escalier et des plateformes en béton.

— Qu'est-ce que c'est? demanda l'écu.

— L'ancienne piscine de Bellerive, répondit le chef.

Alexis avait entendu parler de ces endroits bizarres, où les gens payaient pour se baigner et exposer leur peau nue au soleil.

— Et ça?

L'écu désignait le promontoire.

— C'était le plongeoir.

Alexis ne connaissait pas ce mot.



— À quoi ça servait ?

Les questions de l'adolescent amusaient l'ancien militaire.

— Les gens grimpaient par les escaliers et sautaient dans l'eau.

— Pourquoi ?

— Ben... juste comme ça, pour le plaisir.

Alexis ne comprenait pas. Un autre mystère du monde de l'avant.

Les militaires conduisirent l'écu vers une partie des anciens vestiaires qui n'était pas éclairée par la lune. Plus ils avançaient dans l'obscurité, plus Alexis sentait un malaise s'installer. Ces quatre vieux *inutiles* lui avaient paru assez sympas de prime abord, mais il se remémora ce qu'il avait entendu dire sur Lausanne : le moindre *bien-pensant* qui s'y aventurait à pied disparaissait à jamais sans laisser de trace.

Quand les militaires entrèrent dans un couloir plongé dans le noir, l'écu refusa de les suivre.

— Relax, petit, on ne te veut aucun mal, lui dit Norek. Reste ici avec Tackian, on revient avec la bête.

*La bête.*

Alexis revit dans sa tête les images des livres interdits, où des gens montaient sur le dos des chevaux. L'écu n'avait jamais vu de cheval, il ne saurait pas dompter un tel animal.

Alexis entendit des bruits qui provenaient du couloir et qui résonnaient dans l'obscurité, comme

si des pièces métalliques s'entrechoquaient. Quand les anciens militaires ressortirent, ils portaient un vieux vélo rouillé.

— Voici la bête ! annonça Bizien. Elle ne paie pas de mine, mais elle est encore solide. Elle devrait te permettre de rejoindre Vevey.

— C'est que... balbutia Alexis.

— T'as pas de quoi payer ?

— Si, mais... je ne sais pas faire de vélo.

— Eh les gars, se moqua Lebel, vous avez entendu ? Le même ne sait pas faire de vélo.

— On va t'apprendre, dit le chef. C'est assez facile. Mais il faut que tu nous offres quelque chose en retour.

L'écu plongea une main dans la poche de sa veste et en sortit la carte routière.

— Ça pourrait faire l'affaire ?

— Te fous pas de nous, petit, râla le chef. On est d'anciens troufions, on a pas mal bourlingué à travers la Suisse et on connaît les routes de la Romandie par cœur. T'as rien d'autre à nous proposer ?

Alexis hésita, puis leur donna une boîte de conserve. Les yeux des militaires s'écarquillèrent, Tackian prit la nourriture.

— Ah ouais, ça c'est bon ! Pas vrai, les gars ?

Sur l'avenue de Rhodanie, les militaires lui apprirent la technique. Sous leurs yeux amusés, Alexis testa sa nouvelle acquisition. Plusieurs fois, il perdit l'équilibre et faillit tomber.

— La vitesse, petit, le secret est dans la vitesse. Plus tu pédales, plus tu vas vite, plus c'est facile. Mais fais gaffe quand même dans les descentes, les freins ne sont plus très bons.

L'élu les remercia et les salua. Quand il partit en direction de l'est, les anciens militaires avaient déjà rejoint leur campement, prêts à partager un bon petit plat qui leur rappellerait les glorieuses années de l'armée suisse.

Alexis roula jusqu'à Ouchy. Il passa à côté de l'ancien terminus de la Ficelle, le métro qui reliait le centre-ville de Lausanne au bord du lac. Le port était encombré d'épaves de bateaux, du plus petit au plus gros. Aucun entrepôt ni infrastructure récente n'indiquait une quelconque activité de la Gouvernance.

Un peu plus loin sur la gauche, l'ancien palace Beau-Rivage n'était plus qu'une ruine. Il rappelait le grand hôtel d'un film vieux d'une soixantaine d'années, dans lequel un écrivain prénommé Jack, sa femme Wendy et leur fils Danny devaient assurer le gardiennage d'un palace perdu en plein hiver au cœur du Colorado.

Alexis quitta Lausanne sans être importuné par d'autres *inutiles*. La réputation de dangerosité de la ville lui parut surfaite, mais il avait pris des précautions vestimentaires pour se fondre dans la masse. Et surtout, il ne s'était pas aventuré dans le centre-ville.

Il se disait que l'anarchie devait régner vers l'ancienne gare, dans le quartier du Flon et sur la place de la Riponne.

De nuit, l'élu traversa Pully, Lutry, Cully et d'autres villages à l'abandon, dans un paysage désertique entre lac et anciens coteaux en friche. Dans le monde de l'avant, cette région était réputée pour ses vins, décriés par les gens des terres gelées plus à l'est.

Alexis avait froid, surtout aux mains, qu'il tenait cramponnées au guidon. Mais c'était sans commune mesure avec le froid qu'il avait ressenti la veille au soir, quand il avait fait ce même trajet avec Billie dans la benne du camion.

Dans le village de Corseaux, l'élu s'arrêta au bord de la route, à côté d'un petit muret en pierres. À quelques centaines de mètres devant lui s'étendaient les premiers immeubles de la ville de Vevey. Au premier plan, il reconnut le crématoire, le seul bâtiment de la Riviera vaudoise à être encore éclairé à l'électricité. L'enseigne bleue de la Marval Corp luisait comme un grand phare dans la nuit.

Billie et Alexis furent séparés. Des miliciennes escortèrent leur jeune collègue menottée vers l'entrée principale du crématoire. L'élú cria :

— Je viendrai te chercher, je te le promets !

Billie ne se retourna pas. Elle disparut dans le grand bâtiment, entourée de ses gardiennes.

Matricule 01326 s'approcha d'Alexis et lui souffla doucement :

— Ne faites pas de promesse que vous ne pourrez tenir.

— Pourquoi ne me menottez-vous pas, moi aussi ?

— Parce que vous êtes un élu. On ne touche pas aux élus.

La milicienne lui ouvrit la porte d'une Tesla et l'invita à monter sur le siège arrière.

— Où m'emmenez-vous ?

- On retourne au palais de Genève.
- Et Billie?
- Son sort ne vous concerne plus.

Durant le trajet, Alexis ne parla pas. Il écouta d'une oreille distraite le monologue de Matricule 01326, qui lui expliquait froidement qu'elle ne faisait que son travail. La milicienne s'exprimait de manière neutre et impartiale, elle ne semblait pas en vouloir à Billie, même si sa jeune collègue l'avait déçue.

Alexis regardait le paysage nocturne défiler, mais il n'était pas concentré sur la route. Ses pensées vagabondaient entre le cauchemar de ses seize ans et la journée qu'il venait de vivre et qui avait commencé comme les sept-cent trente précédentes, dans un cocon hermétiquement coupé des réalités de la rue.

L'événement déclencheur avait été l'intrusion de cet homme dans son loft, ce matin. Cet *inutile* qui avait pris en otage sa fidèle Adélaïde. Sans lui, Alexis n'aurait pas rencontré Billie.

L'élu revit l'exécution de cet homme sur la place publique, la mort de l'autre *inutile* devant les HUG et la levée de son corps par les éboueuses, le rassemblement au jardin Anglais et l'arrivée du *Montreux*, ce moment magique dans le parc Sarasin et le baiser qu'il avait déposé sur les lèvres de Billie, la face cachée de Palexpo, le trajet en camion entre Genève et Vevey... En moins de vingt-quatre heures,

l'ardeur que l'élú avait mise à découvrir le monde extérieur avait précipité la perte de la jeune milicienne. Tout ce qui était arrivé était sa faute, il s'en voulait de l'avoir entraînée dans sa folie. Maintenant, son cœur saignait. Ce monde n'était que larmes de sang.

Ils arrivèrent au palais, la grille s'ouvrit pour les laisser passer. Alexis remarqua que la milice avait récupéré la Tesla de Billie au parc Sarasin. La voiture était garée à côté du tourniquet de la tour de verre.

Matricule 01326 gara sa Tesla à côté de celle de Billie et ouvrit la porte arrière. L'élú descendit et suivit la milicienne dans le hall d'entrée. La première chose qu'elle fit fut de déposer la clé de sa voiture à la réception.

— Et maintenant, demanda Alexis, qu'est-ce qui se passe ?

— Regagnez votre loft, répondit Matricule 01326. Adélaïde vous y attend.

Elle le salua poliment et le laissa libre de ses mouvements. Il la vit partir dans les couloirs, en direction des quartiers de la milice.

Alexis gravit les seize étages de la tour à pied, par l'escalier de service. Arrivé devant la porte du loft, il hésita. Il appréhendait le jugement d'Adélaïde qui avait, d'une certaine manière, remplacé sa mère, depuis qu'il était orphelin et séparé de ses frères.

Adélaïde ne l'avait jusque là jamais sermonné. Elle n'avait fait que lui prodiguer des conseils bienveillants, sans jamais critiquer ses actes ni ses choix.

Il prit une profonde inspiration et ouvrit la porte. Adélaïde était là, au milieu de la grande pièce. Elle avait déjà préparé son lit et déposé un plateau repas sur la table de nuit. Une salade composée, du pain, du fromage et un grand verre de jus de fruits. Elle savait qu'Alexis aimait prendre son dernier repas de la journée au lit, avec la vue sur la ville, la rade et le lac. Mais ce soir, Alexis n'avait pas faim.

— Que va-t-il arriver à Billie? demanda-t-il à Adélaïde sans la saluer.

— Qui ça?

— Matricule 317718.

— Je ne sais pas, répondit Adélaïde d'une voix douce. Elle a fauté et elle sera certainement punie en conséquence.

— Mais quelle faute? s'insurgea l'écu.

— Un drone vous a surpris dans le parc Sarasin, alors que Matricule 317718 était en train de vous embrasser. La scène a été filmée.

— Est-ce interdit?

— Toute relation sexuelle est interdite, même les baisers.

— Mais c'est moi qui l'ai embrassée, pas elle.

Adélaïde haussa les épaules.

— Quelle différence? Matricule 317718 connaît les onzième et douzième commandements. Tout



baiser est interdit, qui plus est avec un élu. Ce sont deux transgressions punies de la peine de mort.

Alexis tressaillit.

— Je dirai que je l’ai forcée.

— Ce n’est pas l’impression que donnent les images du drone. Comme pour toute faute commise par une milicienne, son cas sera tranché par votre frère Simon.

— Dans ce cas, je plaiderai la cause de Billie auprès de Simon. Il m’écouterà. En attendant, pourquoi Billie n’a-t-elle pas été reconduite à Genève elle aussi?

— Parce qu’ils ont jugé préférable de la garder détenue sur le site de Vevey, pour vous éloigner l’un de l’autre et éviter de vous soumettre à la tentation de la revoir. Et puis, le site de Vevey est aussi doté de cellules de garde-à-vue et d’une *Cave*.

Adélaïde souhaita une bonne nuit à Alexis et quitta le loft.

L’évocation de *la Cave* était pour l’élu l’équivalent de cent coups de fouet. Il tourna en rond dans le loft de nombreuses minutes, ressassant encore et encore les événements de la journée et le cauchemar de ses seize ans. Il revoyait les visages des morts et leurs larmes de sang. Jamais il ne laisserait Billie subir ce même sort, c’était impensable. Il lui avait fait une promesse et il la tiendrait.

Chaque minute écoulée était une minute perdue. Il continuait de tourner en rond comme un fauve en

rage. De rage, il prit le plateau repas et le jeta de toutes ses forces contre les grandes baies vitrées. La nourriture se répandit sur le sol. Il réfléchit encore et encore, jusqu'à en avoir mal à la tête. Il revit Matricule 01326 donner les clés de sa Tesla à la jeune réceptionniste. La Tesla de Billie garée devant le palais. La solution était là, mais il fallait créer une diversion.

En cherchant autour de lui, son regard s'arrêta sur une bougie.

La boucle était bouclée. Alexis avait mis le feu à sa prison dorée, échappé à la milice et basculé dans le camp des *inutiles*. Maintenant, il était là où tout s'était terminé la veille au soir. Il était là parce qu'il était tombé amoureux de Billie, parce qu'il lui avait fait une promesse.

La ville de Vevey s'étendait devant l'élue, avec ses bâtiments délabrés, ses rues vides et – hormis quelques flammes d'espoir çà et là, une bougie ou un tonneau en feu – un silence de mort. Un silence que seul le va-et-vient des camions de la Gouvernance rompait toutes les heures, annonçant l'arrivée d'une nouvelle fournée pour le crématoire.

Billie était prisonnière de cet enfer de béton et de verre. Alexis devait trouver un moyen d'y pénétrer sans se faire repérer.

L'élú avait froid. La température extérieure et l'adrénaline le tenaient éveillé, il n'avait pas sommeil. Les kilomètres à vélo avaient eu raison de ses jambes. Il commençait à sentir des courbatures, son dos était endolori. L'exercice quotidien dans les escaliers du palais était une sinécure, comparé à l'effort qu'il venait de fournir.

Alexis avait soif, il avala d'un trait le reste de sa bouteille d'eau. Il avait faim aussi, il n'avait rien mangé depuis le petit-déjeuner frugal qu'Adélaïde lui avait préparé la veille.

Il chercha un point surélevé pour observer le bâtiment de la Marval Corp, trouva l'endroit idéal à mi-hauteur, dans le jardin d'une villa abandonnée et s'y installa.

À l'aide d'une grosse pierre, il éventra la boîte de conserve de l'armée et écarta le métal déchiré en prenant soin de ne pas se couper. Il récupéra un à un les morceaux agglomérés de corned-beef et les mangea. C'était très fade, sans goût particulier.

Une heure s'écoula sans que rien ne se passe. Puis un nouveau camion klaxonna aux portes de la Marval Corp. Dans sa benne, Alexis devina les morts entassés.

D'où venait-il? De Genève, Lausanne, Fribourg, Neuchâtel, Delémont ou Sion, le chef-lieu des terres gelées? Peut-être d'un département limitrophe de la France? Voire de contrées plus éloignées comme

la Belgique ou le Luxembourg? Ça n'avait pas d'importance. Les morts se moquaient bien de savoir où ils seraient brûlés.

Alexis observait le bâtiment au bord du lac, cherchait la moindre faille pour y pénétrer. Sa fuite du palais avait été signalée, la Gouvernance avait probablement appris l'échec de Matricule 01326 et de sa coéquipière. Elle devait déjà avoir lancé à sa recherche d'autres drones et d'autres miliciennes. Et il ne fallait pas être bien grand clerc pour deviner que l'élú se rendrait à Vevey pour retrouver Billie. La sécurité du crématoire avait dû être renforcée.

Le site était entouré de hauts grillages impossibles à escalader. Les scier était utopique, Alexis n'était pas équipé pour ça et au mieux, ça lui prendrait des heures. Le soleil se lèverait et compromettrait toute intrusion discrète. Des drones quadrillaient les environs de la Marval Corp. Jamais il ne pourrait atteindre le bâtiment sans être repéré, pas même depuis le lac. De toute façon, il ne savait pas nager.

L'élú regarda les grilles s'ouvrir, le camion entrer dans la cour devant l'entrée principale, là où Billie et lui avaient été arrêtés la veille au soir. Un drone survola la benne, s'attarda quelques secondes au-dessus des corps, les observa de son œil rouge, puis s'éloigna. Des miliciennes s'approchèrent de la cabine et en éclairèrent l'intérieur au moyen de lampes de poche. Alexis en déduisit qu'elles vérifiaient l'identité de la conductrice et de sa passagère, et contrôlaient

peut-être des papiers relatifs à la cargaison. Puis le train routier redémarra et emprunta une rampe circulaire qui menait sous le bâtiment.

Une dizaine de minutes plus tard, le camion réapparut et quitta le complexe du crématoire. Sa benne était vide.

Un plan mûrit dans la tête de l'élú. Il quitta le jardin de la villa en emportant la boîte de conserve éventrée, reprit son vélo et regagna la route du Lavaux, là où les camions klaxonnaient et attendaient qu'on leur ouvre les grilles d'accès.

En face de la Marval Corp, de l'autre côté de la route, il y avait une vieille demeure. Près de son portail, un banc et une petite fontaine à sec sous les arbres. L'endroit idéal, dans l'obscurité, à l'abri des regards indiscrets et du champ d'action des drones. Alexis se posta là et attendit.

Le sommeil gagna l'élú et il s'assoupit sur le banc, malgré le froid. Une petite heure s'écoula. Alexis somnolait, quand un nouveau coup de klaxon le réveilla. Il reprit ses esprits, se frotta les yeux. Un camion attendait devant les grilles du complexe.

Il avait moins d'une minute pour mettre son plan à exécution, prit la boîte de conserve et inspira profondément pour se donner du courage. Il appuya une partie tranchante dans le creux de sa main gauche et tira d'un coup sec. Le métal entailla sa peau, le sang

se mit à couler. Il referma partiellement sa paume blessée pour former un petit creuset.

La coupure saignait abondamment, sa paume se remplit rapidement. Il se servit de son index droit comme d'un pinceau et peignit sur son visage des larmes de sang.

Il fit de même autour de son nez et de sa bouche, puis jeta la boîte de conserve et s'approcha discrètement de l'arrière du camion. Il grimpa dans la benne, avec l'impression de revivre la même scène que la veille au soir. Mais cette fois, avec ses habits en guenilles et ses cheveux hirsutes maculés de terre, il ressemblait à s'y méprendre aux cadavres des *inutiles*. Il se coucha parmi les corps, ramena quelques membres inertes sur lui pour se couvrir partiellement et ferma les yeux.

Le camion redémarrâ, pénétra dans l'enceinte de la Marval Corp et s'arrêta de nouveau. Alexis entendit le vrombissement du drone qui s'approchait. Il garda les yeux fermés, retint sa respiration, joua au mort parmi les morts.

L'engin volant fit son travail. Alexis espérait de toutes ses forces qu'il ne soit pas équipé d'un scanner détectant la chaleur des corps. Les secondes s'égrenèrent, puis le bruissement des hélices s'éloigna. Alexis inspira lentement, le mélange d'air glacé et de puanteur cadavérique piqua ses narines. Il entrouvrit prudemment les yeux, le ciel était dégagé. Il entendit des bribes de la conversation entre les miliciennes du site et les éboueuses du camion.

— Vous connaissez la procédure ?

— Oui, ce n'est pas notre premier transport.



— Parfait. Prenez soin de vous.

— Vous aussi.

Le camion se remit en mouvement. Alexis vit les étoiles tourner dans le ciel, tandis que la semi-remorque descendait la rampe circulaire qui menait sous le bâtiment. Puis ce fut un plafond de béton, zébré de néons qui défilaient à espace régulier devant ses yeux. L'éclairage bleuté rendait les visages des morts encore plus pâles.

Au sous-sol, le camion opéra une manœuvre pour faire demi-tour. Le lieu devait être assez vaste, au vu de la taille du convoi. Alexis pensa à un de ces anciens parkings souterrains pour les voitures du monde de l'avant, comme celui de la tour Marval à Genève.

Le camion termina sa manœuvre par une lente marche arrière. Il y eut des secousses et des bruits métalliques, comme s'il reculait sur des plaques amovibles. Puis il s'arrêta. La conductrice coupa le moteur et descendit avec sa passagère. L'élú les entendit parler, peut-être entre elles ou avec d'autres éboueuses du site.

— La benne est solidement ancrée sur la remorque?  
Silence. Contrôle rapide.

— Oui.

— Le camion est correctement arrimé à la plaque?  
Nouveau silence, nouveau contrôle.

— C'est tout bon.

— Alors, on peut y aller.

L'ouverture des portes arrière de la benne provoqua des cliquetis caractéristiques. Les gonds grincèrent, le bruit résonna dans le sous-sol.

Alexis avait de nouveau fermé les yeux. Il retenait sa respiration, n'osait pas bouger. Il ne savait pas combien d'éboueuses se trouvaient là ni s'il y avait aussi des miliciennes armées. Dans le doute, il préféra continuer de faire le mort.

Il entendit un bruit de puissants vérins hydrauliques. La benne se mit à vibrer et à s'incliner lentement vers l'arrière. La gravité commençait à attirer les corps des *inutiles* vers la sortie. Quand l'inclinaison s'accrut, le charnier se mit à glisser. Alexis rouvrit les yeux pour voir ce qui se passait. Empêtré sous les autres corps, il ne pouvait pas bouger. Il était prisonnier de la masse, emporté avec elle vers une large ouverture dans le mur du sous-sol.

Il resta un instant horrifié, en se rappelant les images des livres interdits représentant les anciennes usines d'incinération des déchets, ces camions reculant vers l'abîme pour y déverser leur cargaison de poubelles.

Le crématoire, c'était donc ça ! Un gouffre de scories en fusion, dans lequel on balançait les cadavres des *inutiles* dans le feu comme de vulgaires ordures.

Alexis glissa dans le trou avec les corps. Il sentit la chute, qui ne fut pas longue, amortie par les premiers cadavres. Très vite, il fut recouvert par les suivants. Il avait fermé les yeux, protégeait sa tête avec ses bras, s'était mis en boule en attendant que cesse l'avalanche macabre. Il commençait à étouffer sous le poids des morts. Il ne savait plus s'il avait la tête en bas ou en haut, il avait perdu tout point de repère. La sensation d'être pris dans une coulée de neige lourde ne devait pas être très différente. Une machine à essorer.

Quand le calme revint, l'élus se débattit pour émerger du charnier et trouver de l'air. Dans ce trou, il n'y avait pas de flammes. Il faisait noir. Mais quelque chose bougeait.

Alexis se dégagea de l'amas de corps et regarda autour de lui. Il dut attendre que sa vue s'adapte à

l'obscurité. Il était dans une sorte de déversoir, un long tunnel en pente douce. Les corps descendaient sur un large tapis roulant, en direction d'une ouverture d'où émanait une intense lumière blanche.

L'élú pensa qu'il était peut-être mort. Ou peut-être en train de brûler, son cerveau annihilant à sa façon la douleur de l'incinération à vif. Peut-être était-ce cela, l'expérience de mort imminente dont il avait lu des descriptions dans les livres interdits. Une intense lumière blanche au bout d'un tunnel... et Billie qui l'attendait de l'autre côté.

Sauf que dans la mort, il ne devait pas y avoir de tapis roulant ni d'escalier de service. Pour se persuader qu'il ne rêvait pas, Alexis s'accrocha à l'escalier métallique. La sensation était bien réelle, il sentait le grillage métallique sous les semelles de ses chaussures. C'était un escalier étroit avec de longues marches, un peu comme ceux que l'on trouvait le long des voies d'un funiculaire, qui devait servir à la maintenance du tapis roulant.

L'élú resta immobile quelques secondes, à regarder défiler les corps dans la pénombre, puis il descendit vers la lumière.

À chacun de ses pas, Alexis prenait garde de ne pas faire de bruit. On n'entendait que le cliquetis lancinant provoqué par les rouages du tapis. Plus il avançait vers l'issue du tunnel, plus la lumière devenait terne.

L'escalier de service aboutissait à une passerelle métallique qui surplombait une grande halle éclairée par des néons. Le tapis roulant continuait sa course sur une rampe qui descendait au niveau du sol, une quinzaine de mètres plus bas. Les corps des *inutiles* arrivaient dans une zone de stockage temporaire et tournaient en rond sur un autre tapis, comme ceux qui réceptionnaient les bagages dans les aéroports du monde de l'avant. Les morts étaient ensuite redirigés automatiquement, l'un derrière l'autre, vers un tapis roulant plus étroit qui serpentait dans la grande halle, emportant les cadavres vers une ouverture dans le mur.

Alexis longea la passerelle jouxtant le plafond. Elle aussi traversait la paroi qui séparait la grande halle de l'autre pièce. Dans la première, il n'y avait personne hormis les morts. Dans la seconde, il entendit des voix.

— On s'occupe de cette fournée, puis on laisse la suite à la relève, décida une première femme.

— Trop sympa de ta part, râla une seconde. On accumule déjà les heures supplémentaires.

— Tais-toi et bosse, rétorqua une troisième. Plus vite on aura fini, plus vite on pourra aller se coucher. Et surtout, n'oublie pas de leur enlever les bijoux.

— Ils sont quand même dingues, ces *inutiles*, reprit la seconde. Ils se plaignent de tous les maux de la terre, mais ils arrivent encore à porter des bijoux.

— C'est parce qu'ils peuvent les troquer contre des boîtes de bouffe.

— À quoi ça sert, les bijoux?

— À plein de choses. La Gouvernance les fond pour fabriquer des pièces en métal. Pour les bâtiments, les véhicules et j'en passe...

Alexis se pencha par l'ouverture murale et risqua un coup d'œil dans l'autre pièce. Il aperçut les trois femmes en uniforme vert, munies de gants et de masques à gaz. Elles travaillaient au-dessous de lui, de part et d'autre du tapis roulant. Chacune s'occupait d'un corps à l'arrêt. Les deux premières les dévêtaient complètement, puis la troisième leur rasait le crâne au moyen d'une tondeuse électrique. À ses pieds, des cheveux de différentes couleurs. À côté des deux autres femmes, des tas de vêtements et des bacs en plastique contenant des bracelets, des bagues, des colliers et des boucles d'oreille. Derrière elles, un four industriel qui devait servir à brûler les vêtements et les cheveux. Il était trop petit pour accueillir une telle quantité de corps.

Les cadavres dénudés et rasés poursuivaient ensuite leur chemin sur le tapis roulant, en direction d'une troisième pièce contiguë.

Alexis longea silencieusement la passerelle, veillant à ne pas attirer l'attention des trois femmes qui continuaient de discuter en travaillant. Il arriva dans une halle aussi grande que la première, dans laquelle il n'y avait personne. Tout semblait automatisé.

Le tapis roulant entraînait les corps au pied d'une immense cuve, les montait et les faisait basculer à

son extrémité dans un bain de saumure. De sa position surélevée, l'élú les voyait flotter dans l'eau saturée de sel. Il y en avait des centaines.

La passerelle finissait de l'autre côté de la grande halle et se terminait par un escalier qui conduisait au niveau du sol. Alexis descendit et se retrouva derrière la cuve. Elle mesurait au moins huit mètres de haut, et était quatre fois plus large. À l'opposé du premier tapis roulant, un bras robotisé sortait les corps les plus anciens. Ils avaient dû tremper des heures, voire plusieurs jours dans le bain salé. Leur peau était blanche, leur visage méconnaissable.

Le bras robotisé les déposait sur un autre tapis roulant, qui traversait d'abord une petite cabine transparente où ils étaient abondamment rincés à l'eau douce. Puis ils poursuivaient leur chemin et basculaient dans un trou.

Alexis entendait le moteur d'une machine située au bout du tapis. Elle tournait en produisant des bruits de succion et de mastication. L'élú s'en approcha et comprit. Les corps ramollis étaient déchetés dans un broyeur posé au ras du sol. Les dents de deux cylindres tournant à pleine vitesse les avalaient et les recrachaient en bouillie dans un récipient excavé.

Cinq mètres plus loin, un autre tapis roulant ressortait du sol en diagonale. Lorsqu'Alexis vit ce qui remontait au niveau de la halle, il comprit qu'une partie de la chaîne de production se situait à l'étage inférieur.

Il porta ses mains devant sa bouche, mais ne put s'empêcher de vomir. Le contenu de la boîte de *singe* qu'il avait avalé dans le jardin de la villa ressortit entre ses doigts. Incrédule, il se mit à pleurer nerveusement.

Du sol ressortaient des quantités industrielles de boîtes de conserve. Un automate les cerclait d'imitations artificiellement vieillies d'étiquettes de l'armée suisse. Un peu plus loin, les boîtes étaient empilées sur des palettes.

Derrière la vitre d'une grande porte d'entrepôt donnant sur le lac, Alexis distinguait un chemin bétonné qui conduisait à un débarcadère. *Le Montreux* y était amarré.



— **Q**ue faites-vous ici?

La voix résonna dans la grande halle et tira Alexis de sa torpeur. Il se retourna, s'attendant à se trouver en face de l'une des trois employées de la pièce voisine.

— Pas un geste! ordonna une milicienne qui pointait un ADS dans sa direction.

Il leva les mains, encore souillées de vomi. À côté de la porte de l'entrepôt, à l'intérieur de la halle, il y avait une petite guérite. La milicienne était sortie de son poste de garde. Alexis s'en voulait de ne pas l'avoir repérée avant.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, je...

— Répondez, l'interrompt-elle. Que faites-vous ici?

— Je viens chercher Billie.

— Qui ça ?

— Votre collègue, Matricule 317718.

Elle le regardait bizarrement, remarqua soudain les larmes de sang séchées sur son visage, et braqua nerveusement son arme en reculant.

— Restez où vous êtes !

— Ne craignez rien, tenta Alexis pour la rassurer. Je ne suis pas contaminé.

— Comment se fait-il que vous soyez encore en vie ?

— Ce n'est pas le virus, insista l'écu. Juste un subterfuge pour arriver jusqu'ici.

Il lui montra la coupure à l'intérieur de sa main gauche. Elle parut troublée.

— Qui êtes-vous ?

— Un des douze élus.

Elle écarquilla les yeux, regarda son accoutrement et esquissa un sourire malin.

— À d'autres ! D'où venez-vous ?

— De Genève. Je m'appelle Alexis Marval.

L'aplomb de ce jeune garçon intriguait visiblement la milicienne. Ce n'était pas la première fois qu'un inutile utilisait la ruse pour tenter d'échapper à son sort. Elle hésitait sur l'attitude à adopter. Son talkie-walkie était resté dans la guérite. Elle devait d'abord maîtriser l'intrus avant d'appeler des renforts.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda une des femmes en uniforme vert qui venait d'entrer dans la grande halle.

Ses deux collègues se tenaient derrière elle.

— Cet homme a dû échapper à votre vigilance, répondit la milicienne. Surveillez-le, je vais appeler la sécurité.

— Vous n'avez qu'à le griller sur place, lui conseilla une autre employée qui craignait visiblement une remontrance de sa hiérarchie. Tuez-le et on remet son corps sur la chaîne de production. Ni vu ni connu.

La milicienne hésitait. Elle regarda les trois femmes, puis se retourna vers la guérite. Elle aussi risquait un blâme. Alexis comprit que le risque qu'elle l'élimine en douce était réel. Il lui bondit dessus.

Les trois femmes crièrent en même temps. La milicienne se retourna d'un bond, mais trop tard pour faire feu. L'élú avait déjà saisi son arme et tentait de la lui arracher.

Entre la cuve de saumure et le tapis roulant, un corps à corps s'engagea. La milicienne avait de la force, elle était entraînée au combat. Alexis n'avait suivi aucune formation en ce domaine. Il reçut un violent coup de genou dans les testicules. Il grimaça, se plia en deux, mais ne lâcha pas prise. La milicienne le poussa contre le tapis roulant, il s'affaissa sur un corps mariné. Les chairs ramollies par le bain salé s'écrasèrent.

L'élú tenait toujours l'ADS de ses deux mains, la milicienne ne le lâchait pas non plus. Alexis était couché sur le dos, sur le tapis roulant, pataugeant

dans les restes du cadavre éclaté. La milicienne lui sauta dessus, le chevaucha et lui balança un crochet du droit dans la mâchoire. L'os craqua, l'élú sentit le goût du sang dans sa bouche.

Il savait que s'il abandonnait la lutte, il mourrait. Et sa promesse avec lui. Il ferma les yeux, vit en pensée le visage de Billie qui lui souriait. Il entendit ses éclats de rire, sentit le goût de ses lèvres sur les siennes. Billie lui transmettait à distance la force dont il avait besoin.

À la surprise de la milicienne, Alexis lâcha l'arme. Elle hésita une seconde, imaginant qu'il s'avouait vaincu. Ce fut la seconde de trop. L'élú visa ses yeux et y planta ses pouces. Aveuglée, elle hurla et se redressa. L'ADS tomba au sol à côté du tapis roulant.

D'un geste souple, Alexis agrippa des deux mains l'uniforme de la milicienne au niveau du col. À l'aide de ses jambes, il la fit basculer au-dessus de lui. Elle retomba lourdement de l'autre côté, à l'extrémité du tapis. Ses jambes furent happées par la déchiqueteuse. Elle n'eut pas le temps de crier, il n'y eut qu'un horrible gargouillis. Les cylindres dentelés grippèrent un bref instant, quand le corps tout entier de la milicienne disparut dans la machine.

Alexis arrivait lui aussi au bout du tapis. Il roula sur le côté et retomba sur le sol.

Une des employées courait déjà pour récupérer l'ADS, mais elle était trop loin. Alexis tendit le bras, attrapa l'arme par le canon, la retourna et visa l'impétueuse.

— Un pas de plus et c'est moi qui vous grille sur place!

Elle s'arrêta et leva les mains. Derrière elle, les deux autres l'imitèrent.

— Conduisez-moi à Billie!

Alexis dut leur citer son numéro de matricule et leur expliquer qu'il s'agissait de la milicienne arrêtée le soir précédent.

— Elle n'est plus ici, répondit une des femmes, les bras toujours levés.

— Vous mentez.

— La milice l'a conduite cette nuit au palais de Neuchâtel.

— Sur ordre de qui?

— De l'écu Simon.

— Depuis quand un élu donne-t-il des ordres à la milice?

— Cela a toujours été ainsi, en tout cas dans la capitale. L'ordre est arrivé ici par drone.

L'information paraissait logique. Elle recouperait celle qu'Adélaïde lui avait donnée. Alexis maudissait déjà son frère.

— Et maintenant, dit-il aux trois femmes, vous allez m'aider à sortir d'ici.

Les trois femmes étaient terrorisées. L'une d'entre elles dit à Alexis que la milicienne gardait les clés de sa Tesla dans la guérite. Il les récupéra. Sous la menace de l'ADS, il lui fit avouer où était garée la voiture, dans le parking où les camions déchargeaient leur cargaison et comment sortir : chaque véhicule de la milice était doté d'une télécommande permettant d'ouvrir la grille principale du site.

Ensuite, il contraignit les trois femmes à monter l'escalier qui menait à la passerelle.

— Nous vous avons aidé, supplia l'une d'elles. Vous n'avez plus besoin de nous. Laissez-nous la vie sauve. Partez.

— Je n'ai pas l'intention de vous tuer. Mais qui me dit que vous ne donnerez pas l'alerte dès que j'aurai le dos tourné ?

Elles s'exécutèrent à contrecœur et montèrent devant lui. Sur la première portion de la passerelle, Alexis leur donna l'ordre de s'arrêter.

— J'espère que vous savez nager.

Elles ne comprirent pas tout de suite. Il leur montra la cuve de saumure en contrebas.

— Mais..., protesta l'une d'elles.

— Exécution! coupa-t-il. Vous trouverez un moyen de sortir de là. Il paraît que le sel aide à la flottaison, j'ai lu ça dans un livre. Agrippez-vous aux corps, ils vous tiendront compagnie.

Alexis les regarda sauter tour à tour dans la solution saline, disparaître sous l'eau blanchâtre et refaire surface. L'une d'elles but la tasse et se mit à tousser. Les deux autres l'aidèrent.

— Merci, mesdames, leur dit poliment l' élu. Prenez soin de vous.

Et il profita de ce qu'elles ne pouvaient plus donner l'alerte pour emprunter le chemin par lequel il était arrivé.

La Tesla quitta les quais de Vevey par la route de Châtel. Dans son rétroviseur, Alexis vit une dernière fois l'immeuble de la Marval Corp, qui avait abrité le siège d'une puissante multinationale active dans le secteur de l'industrie agroalimentaire dans le monde de l'avant.

Il se félicita d'avoir échangé le vélo des anciens militaires lausannois contre une boîte de corned-beef

et non contre la carte routière du relais de La Côte. Elle allait lui servir pour remonter en direction de l'autoroute. Arrivé à l'échangeur de la Veyre, il prit la direction Berne-Fribourg.

Entre Vevey et Châtel-Saint-Denis, l'axe routier était jadis surnommé «Le Toboggan», en raison de sa forte déclivité et du nombre élevé d'accidents provoqués par les intempéries hivernales. Cette nuit-là, le tronçon ne faillit pas à sa réputation. La neige tombait et la chaussée déformée par l'usure de l'asphalte et les racines des arbres s'était transformée en patinoire.

En bon débutant, Alexis commit plusieurs erreurs de conduite. Il appuya sur l'accélérateur quand la Tesla se mit à glisser. Le véhicule se mit à patiner encore plus, il freina, jura et se dit qu'une femme maîtrisant la conduite sur neige aurait pu lui apporter une aide précieuse. Mais Billie n'était pas là. Il devait se débrouiller sans elle.

Au moins la Gouvernance ne l'avait pas emmenée à Sion, au cœur des terres gelées.

Depuis l'apparition de Verna, la nature avait repris ses droits et la planète s'était refroidie. C'est ce que lui avaient dit les anciennes de la tour Marval, quand Alexis leur avait posé des questions sur le réchauffement climatique et la catastrophe écologique des dernières années du monde de l'avant. On disait que le Valais était devenu invivable à cause des températures négatives. Les *inutiles* qui s'y étaient réfugiés



étaient morts de froid. On disait aussi que ceux qui ne parlaient pas la même langue étaient descendus des hautes vallées de l'est pour tenter d'échapper à la rudesse de l'hiver.

Alexis parvint non sans mal sur le plateau fribourgeois. Sur sa droite se dressait le Moléson. Culminant à deux mille mètres, le sommet de la montagne était désormais recouvert de neige toute l'année. Dans les premières lueurs de l'aube, il devina les pylônes d'un ancien téléphérique.

L'autoroute continuait en direction de Bulle et de Fribourg. Alexis s'arrêta pour lire la carte. Il devait trouver un itinéraire qui évite l'ancien chef-lieu de la région. Après Neuchâtel, Fribourg avait été l'une des villes les plus dévastées par le virus.

L'élus se souvenait des mises en garde de sa mère au sujet de Fribourg. L'histoire enseignait qu'un homme infecté par Verna s'était suicidé en se jetant du pont de la Poya. Ceux qui avaient ramassé son corps cent mètres plus bas, sur les dalles de béton de la station d'épuration des Neigles, avaient contracté le virus et contaminé leur entourage. L'effet boule de neige s'était amplifié, la situation était rapidement devenue incontrôlable et l'épidémie s'était propagée à toute la ville et ses environs.

À la jonction de Vaulruz, Alexis sortit de l'autoroute et s'enfonça dans la campagne en direction de Romont.

Il traversa de nombreux villages abandonnés, ne rencontra aucun être vivant, pas même un animal sauvage, aucun signe récent d'une quelconque civilisation.

Perchés sur un promontoire enneigé, le château et la vieille ville de Romont étaient baignés par les premiers rayons du soleil.

Alexis sentait le poids de la fatigue. Son cœur le poussait à continuer son périple, mais la raison lui dictait de faire une pause. S'il perdait la maîtrise de la Tesla dans ces terres isolées, personne ne viendrait à son secours. Et il ne parviendrait pas à tenir sa promesse.

Il décida de s'arrêter et de dormir un peu.

Alexis grelottait. Dans un demi-sommeil, il entendait des voix lointaines.

— Tu crois qu’il est mort?

— Je ne le crois pas, j’en suis sûr.

— Qu’est-ce qu’on fait?

— Il faut tout brûler.

— On ne devrait pas vérifier avant? On dirait qu’il respire encore, y’a de la buée.

— T’es devenue folle! Il est sûrement contaminé. De toute façon, s’il n’est pas encore mort, ce n’est qu’une question de temps. Va chercher de la paille. Il faut tout brûler.

Alexis ouvrit les yeux, chercha à savoir d’où venaient ces voix. Il était chez lui. Pas dans son loft, mais dans sa chambre de la maison des Verrières. Aménagée

sous la toiture, la vaste pièce à la charpente apparente n'était plus occupée que par lui. Le mobilier n'avait pas changé. Une grande table au centre, treize chaises autour, des livres partout et, disposés autour de la pièce, douze lits. Un seul défait, le sien.

L'année dernière, son frère Jude, l'avant-dernier de la fratrie, avait quitté les Verrières pour le palais de Strasbourg le jour de ses seize ans. Depuis, Alexis vivait seul dans cette grande chambre. Il lisait et lisait encore. Il n'arrêtait pas d'engranger des informations, de développer son savoir, d'apprendre. Demain, ce serait son tour. Il partirait pour Genève, découvrir le monde de l'après et remplir sa mission.

La fenêtre de la chambre était grand ouverte. L'écu se redressa dans son lit, frictionna son corps pour se réchauffer, se leva, marcha pieds nus jusqu'à la fenêtre et la ferma. Il neigeait, les montagnes neuchâteloises étaient recouvertes d'or blanc. L'hiver approchait.

Alexis entendait les voix qui montaient du rez-de-chaussée. La conversation n'était pas amicale. C'était même une dispute assez violente.

— Il faut tout brûler, je te dis !

— Mère, vous êtes devenue folle ?

— C'est toi qui es devenu fou, mon fils. Je n'ai pas bâti ce monde durant toutes ces années, pour que tu le détruises sur un coup de tête. Jamais je n'aurais imaginé que la lecture puisse pervertir ton âme à ce point. Ces livres sont devenus dangereux. Il faut les brûler.

L'élú avait reconnu la voix de son grand frère, l'aîné de la fratrie. Simon quittait souvent le palais de Neuchâtel pour venir voir leur mère aux Verrières, parfois pour prendre de ses nouvelles, toujours pour lui demander un conseil au sujet de sa mission. Simon avait dix ans de plus qu'Alexis. Il avait un caractère bien trempé, n'était pas toujours d'accord avec sa mère, mais il ne lui avait jamais manqué de respect.

Ce matin-là, Simon frôlait dangereusement les bornes de l'indécence. Il était à la limite de violer plusieurs commandements sacrés.

*Tu ne menaceras point de femme.*

*Tu n'injurieras point de femme.*

*Tu ne diffameras point de femme.*

*Tu honoreras ta mère.*

Alexis n'entendait pas tout ce que disaient Élise Marval et Simon. Les deux portes qui le séparaient du rez-de-chaussée rendaient certaines phrases incompréhensibles. Mais il comprit que la violente dispute portait sur la manière de gérer la pandémie et de gouverner le monde. Simon était dans tous ses états. Il hurlait.

Alexis s'habilla, ouvrit la porte de la chambre et risqua un coup d'œil dans l'escalier. La porte du bas était fermée aussi. Il descendit sans faire de bruit et l'ouvrit. La dispute avait brusquement cessé. L'élú n'entendait plus les voix. Simon était parti.

Le rez-de-chaussée était silencieux. Un courant d'air sifflait dans le couloir, la porte d'entrée de la

maison était grand ouverte, de la neige s'engouffrait dans le vestibule.

— Mère? appela l'écu.

Il n'obtint aucune réponse.

— Mère? répéta-t-il.

Toujours le silence.

Alexis se dirigea vers la porte d'entrée. Il frissonnait de froid. Il sortit et fit quelques pas dans la neige. Sur sa gauche, non loin de la maison, il remarqua un grand feu. Les flammes s'élevaient de plusieurs mètres et faisaient fondre les flocons avant qu'ils ne touchent le sol gelé.

Quand Alexis s'approcha du bûcher et comprit ce qui était en train de brûler, les milliers et les milliers de pages dont il s'était nourri depuis des années, il posa des mains catastrophées sur ses joues et se mit à pleurer. De ses yeux coulaient des cascades intarissables, des larmes de sang.

L'écu tendit ses mains devant lui, ses paumes ouvertes vers le ciel saignaient elles aussi. Il les retourna et les plaqua contre une vitre invisible. Les mains ensanglantées d'Alexis rejoignirent celles de Billie. La jeune milicienne était dans une *Cave*. Elle était terrorisée, lui reprochait d'être arrivé trop tard. Le bourreau s'apprêtait à presser le bouton pour libérer le virus. Les deux adolescents pleuraient.

Alexis regardait les livres en feu.

Il voyait aussi les larmes de sang de Billie.

Encore les flammes.

De nouveau les larmes de Billie.

Les flammes enfin.

Tout se mélangeait dans son esprit. La sensation de froid avait disparu, pour laisser place à une certaine tiédeur. Et maintenant il avait chaud. Presque trop chaud.

L'élu se réveilla en sursaut.

Il s'était assoupi derrière le volant, se souvint qu'il avait garé la Tesla à l'abri du vent, dans la cour du château de Romont. Dans le vieux bourg de la Glâne, il n'avait croisé personne. Aucun signe de vie. Il s'était senti en sécurité.

Maintenant, il ne voyait plus le paysage à travers les vitres de la voiture. Tout autour de lui, il n'y avait que du feu. De grosses flammes léchaient la carrosserie de la Tesla et menaçaient de la réduire en cendres.

Alexis alluma le moteur et appuya sur l'accélérateur, la Tesla patina un bref instant, puis démarra d'un bond, pour s'arrêter quelques mètres plus loin. Par chance, la voiture n'avait pas pris feu. L'élu saisit l'ADS sur le siège passager et bondit hors de l'habitacle. La carrosserie fumait encore.

Il neigeait à gros flocons. Alexis était en pleine montée d'adrénaline, il ne ressentait plus le froid. Quelqu'un avait tenté de l'assassiner. Immédiatement, il regarda l'endroit où il avait garé la Tesla. Un gros feu continuait de consumer des bottes de paille qui avaient été disposées tout autour de la voiture.

Un peu plus loin, à l'abri d'un porche, trois personnes apeurées se tenaient enlacées, un père, une mère et leur petite fille. Quand l'homme vit Alexis s'approcher



et braquer sur eux un ADS, il fit barrage entre l'élú et sa famille.

— Je vous en supplie, implora-t-il. Ne tirez pas!

— C'est pourtant ce que vous mériteriez, aboya l'élú encore tremblant. Pourquoi avez-vous cherché à me tuer?

— Nous pensions que vous étiez déjà mort. À cause du virus.

— Je ne l'étais pas!

La petite fille fixait Alexis de manière insistante. Hésitante, elle porta un index à ses yeux, puis dirigea son doigt vers l'élú. Il comprit la confusion. Les larmes de sang séchées maculaient encore ses joues.

Sans quitter la famille des yeux, Alexis se baissa, ramassa un peu de neige et nettoya son visage. Le sang disparut.

— Ne craignez rien, leur dit-il. Je ne suis pas infecté. J'ai fait cela pour échapper à la milice et j'en ai profité pour voler une de ses voitures. Et une arme aussi.

Il baissa l'ADS, le père soupira.

— Vous êtes seuls? demanda Alexis.

— Nous sommes les derniers habitants de Romont encore en vie. Nous nous sommes installés dans le château.

L'homme hésita et, comme s'il cherchait à se faire pardonner, reprit:

— Voulez-vous entrer? Manger quelque chose?

La proposition était généreuse, mais l'élú pensait encore aux boîtes de conserve, il déclina l'invitation.

De toute façon, il avait dormi trop longtemps et perdu suffisamment de temps. Il pensa à Billie, à sa promesse, au reproche que lui faisait la jeune milicienne dans son cauchemar.

— Non merci. En revanche, peut-être que vous pouvez m'aider. Je dois rejoindre Neuchâtel au plus vite, mais je ne sais pas par quel côté du lac. Yverdon ou Marin ?

Alexis déplia devant eux la carte routière et leur indiqua les deux options.

— Ce que je veux savoir, précisa l'élú, c'est s'il y a un côté où la milice est moins présente.

— Impossible à dire, répondit le père. Nous n'avons pratiquement pas bougé d'ici depuis dix-huit ans. Vous savez, les *inutiles* de la Glâne et de la Broye évitent de révéler leur existence aux *bien-pensants*. Il paraît que dans la capitale, ils nous croient tous morts depuis des années, au sud du lac. Nous ne voulons surtout pas les persuader du contraire. Pour vivre heureux, nous préférons vivre cachés.

— Dans ce cas, comment faites-vous pour vous nourrir ?

— Nous chassons et cultivons nos terres quand nous le pouvons. Et nous faisons des provisions pour l'hiver. Nous vivons en autarcie.

Alexis regretta un instant d'avoir refusé son invitation mais Billie passait avant tout.

— Mais il y a peut-être une personne qui pourrait vous aider, continua l'homme. Il s'appelle Bum,

c'est un ancien policier du monde de l'avant, un Singinois. Même s'il n'aime pas la Gouvernance, il fait un peu de commerce avec la capitale et organise des bourses aux échanges, dans les anciennes arènes d'Avenches. Vous devriez le trouver là-bas en fin d'après-midi.

Alexis remercia les membres de la petite famille et les quitta sur un sincère *Prenez soin de vous*. La petite fille lui sourit.

Il remonta dans la Tesla, déposa l'arme sur le siège passager et redémarra. Malgré le soleil, la route était verglacée par endroits, recouverte de neige la plupart du temps. On ne voyait plus le bitume.

Alexis passa près de fermes isolées, traversa des villages déserts, évita la ville de Payerne par le sud. Il avait lu dans les livres interdits que, dans le monde de l'avant, la ville abritait une base aérienne de l'armée et que la population protestait souvent contre les nuisances que provoquaient les avions de chasse.

Quelle ironie pour un pays aussi petit que la Suisse d'avoir une escadrille ! Aux commandes de leurs engins, les pilotes traversaient l'espace aérien en quelques minutes à peine et devaient virer peu après le décollage pour ne pas violer le territoire d'un État voisin. À tourner en rond, ces pilotes devaient se sentir comme des poissons rouges dans un bocal.

Il avait lu aussi que jadis, l'armée suisse était dotée d'une marine. L'image abstraite que s'en faisait Alexis

était plutôt burlesque : un porte-avions sur le lac de Neuchâtel et des sous-marins dans le lac Léman.

L'élu poursuivit sa route en direction d'Avenches. Il connaissait cette ville de réputation. Il avait lu qu'à l'époque romaine, *Aventicum* était la capitale de l'Helvétie et comptait plus de vingt-mille habitants.

Alexis gara la Tesla dans un endroit discret, une vieille grange abandonnée un peu à l'écart des arènes. Il ne savait pas vraiment à quoi s'attendre, mais il avait compris que dans le coin, on n'aimait pas trop la Gouvernance. Et la Tesla portait les insignes de la milice. Il recouvrit la voiture d'une bâche.

Il partit à pied à travers les rues de la vieille ville. Contrairement aux villages qu'il avait traversés depuis son départ de Vevey, il remarqua qu'il y avait encore de la vie à Avenches. Des *inutiles* refaisaient le monde autour de tonneaux en feu. Ils le regardèrent avec méfiance, ils ne l'avaient jamais vu dans la région.

Plus Alexis s'approchait de l'ancien amphithéâtre, plus il vit de gens aller dans la même direction que lui. Il régnait une certaine effervescence aux abords de l'ancien site romain, on entendait des cris et des chants *a capella*. Une banderole écrite à la main annonçait : *Troc Oz'Arènes*.

Une centaine de personnes s'étaient réunies sur le sable de l'arène. Elles chantaient en cœur en regardant un meneur qui gesticulait sur une petite estrade. Les paroles résonnaient sur les gradins en pierre.

*Envole-moi, envole-moi, envole-moi*

*Loin de cette fatalité qui colle à ma peau*

*Envole-moi, envole-moi*

*Remplis ma tête d'autres horizons, d'autres mots*

*Envole-moi*

Alexis s'approcha d'un inutile au sommet de l'amphithéâtre et lui demanda s'il connaissait un dénommé Blum. L'homme éclata de rire.

— Vous ne connaissez pas Bum ? On voit bien que vous n'êtes pas de la région. C'est lui.

L'homme désigna le meneur qui jouait au chef d'orchestre. L'hymne terminé, il leva une petite bouteille brune en direction du public.

— Chindâ! cria-t-il.

Santé! en patois fribourgeois. Et il but une large rasade au goulot.

— Que la fête commence! Faites de bonnes affaires, les amis!

Bum quitta la petite estrade et se mêla aux *inutiles*. Alexis remercia l'homme à côté de lui et descendit dans l'arène par un petit escalier qui traversait les gradins.

Sur le sable, le troc avait commencé. On présentait des objets, on discutait, on marchandait, on échangeait. Alexis repéra quelques boîtes de conserve de la Marval Corp, mais elles ne semblaient pas avoir autant de valeur qu'à Genève et à Lausanne. Les *inutiles* du sud du lac de Neuchâtel devaient subvenir à leurs besoins alimentaires autrement. Probablement grâce à une production locale, comme la petite famille romontoise.

L'élú s'approcha de l'organisateur du troc. Il avait la soixantaine, peut-être un peu plus. Un léger embonpoint le distinguait de la plupart des *inutiles*, mais globalement, ceux de la campagne semblaient mieux nourris que ceux des grandes villes.

— Monsieur Bum? demanda Alexis.

L'homme le regarda, amusé.

— Bum tout court, mon garçon. Qu'est-ce que je peux pour toi?

— On m'a dit que vous pourriez m'aider.

— On dit beaucoup de choses à mon sujet, répondit l'homme de sa grosse voix. Je veux bien essayer. Tout dépend pour quoi. Et surtout, tout a un prix.

Alexis regarda autour de lui et s'assura que personne ne les écoutait.

Quand Bum et Alexis quittèrent les arènes, le jour déclinait. Le Singinois avait délaissé sa jovialité pour une mine plus sombre lorsque l' élu lui avait fait part de son problème. Il l'avait aussitôt emmené à l'écart et lui avait demandé sèchement s'il cherchait à mourir.

— Tu sais, mon garçon, il y a des façons plus simples de se suicider.

— Ce n'est pas mon intention.

— Quel est ton moyen de transport?

— Une Tesla de la milice.

Ils marchèrent jusqu'à la grange. Alexis retira la bâche. Bum siffla d'admiration.

— Belle bête! Mais tu sais que tu ne rejoindras jamais Neuchâtel avec ça, ni par Yverdon, ni par Marin. Les points de contrôle sont trop nombreux. J'ai beaucoup mieux à te proposer.

Bum monta sur le siège passager, prit l'ADS dans les mains et émit un nouveau sifflement.

— Posez ça, lui dit Alexis.

— Relax, mon garçon. Je ne risque pas de te blesser par accident. J'ai été flic, il y a bien longtemps. Je connais le maniement des armes.

— Pas celle-là.

— Qu'en sais-tu ?

— Je n'en sais rien, c'est vrai. Mais elle n'est pas à vendre.

Bum posa l'ADS sur le siège arrière, Alexis démarra, le Singinois lui indiqua la route. Ils traversèrent Domdidier et Saint-Aubin, gagnèrent Portalban. Les trois villages paraissaient abandonnés. Bum dirigea Alexis vers un petit chemin qui menait au bord du lac, à proximité de vieilles baraques en bois et en toit de tôle. D'anciennes maisons de pêcheurs. Dans l'embouchure d'un ruisseau, trois vieux bateaux à moteur à moitié chavirés étaient pris dans la glace.

Bum et Alexis sortirent de la Tesla. L'ancien policier se dirigea vers une des baraques et déverrouilla le gros cadenas d'une porte coulissante. L'élus regardait le lac qui s'étendait devant lui. Huit kilomètres de glace et d'eau à moitié gelée le séparaient de la capitale et de Billie. Une légère brume planait sur la grande surface lisse et blanche. La ville de Neuchâtel se dressait de l'autre côté, au pied de la montagne de Chaumont.

C'était la troisième année consécutive que le lac gelait entièrement ou presque. Le phénomène s'était



déjà produit dans les années 1695 et 1830 du monde de l'avant.

Alexis se tourna vers Bum :

— J'espère que vous n'allez pas me proposer un bateau. Ça ne me serait pas très utile.

— Ta Tesla non plus, mon garçon, répondit le Singinois. La couche de glace est trop friable par endroits, elle ne supporterait pas son poids. Et si tu devais abandonner la voiture pour nager dans ces eaux glaciales, tu ne tiendrais pas plus de quatre minutes.

Bum disparut dans la baraque. Alexis entendit un bruit de moteur qui démarrait. Un étrange véhicule apparut. Il arborait les couleurs militaires, mais ne ressemblait ni à une Jeep ni à un bateau. C'était un mélange des deux.

— Qu'est-ce que c'est? demanda l'écu.

— Un véhicule amphibie, répondit l'ancien policier. Il roule sur la terre et il flotte sur l'eau. Alors, marché conclu?

— Où avez-vous trouvé ça?

— Dans les anciens arsenaux de Grolley.

— Je croyais que la Gouvernance avait nettoyé tous les arsenaux.

— Sauf ceux du sud du lac. Trop risqué, vu les dégâts causés par le virus dans cette région.

— Et l'essence?

— Pareil. Avec mes potes, on a vidé les stocks militaires de Grolley et on les a mis en sécurité. Le réservoir est plein.

Alexis s'approcha du véhicule amphibie, Bum lui expliqua rapidement son fonctionnement. C'était assez simple.

— Qu'est-ce que c'est? demanda l'élú en désignant une caisse de petites bouteilles brunes sur le siège passager.

— Petite prime de ma part. De la bière belge. Je ne bois que ça. Et j'ai une deuxième caisse pour toi, si tu me laisses le flingue.

— Pas question! répondit Alexis. Je risque d'en avoir besoin.

— Dans ce cas, tope là, mon garçon! Ravi de t'avoir connu. Je ne te dis pas de prendre soin de toi, parce qu'une petite voix me dit que tu ne vas pas t'en sortir.

L'élú ne répondit pas. Il récupéra l'ADS et remit les clés de la Tesla au Singinois. Bum disparut au volant de la voiture de la milice.

Alexis attendit la tombée de la nuit. Quand l'obscurité s'abattit sur le lac de Neuchâtel, il démarra et se mit à rouler sur la glace en direction de la capitale.

Avec la tombée de la nuit, un épais brouillard s'était levé sur la grande étendue gelée. Le petit Mowag amphibie filait en direction de Neuchâtel, soulevant des volutes de neige fraîche dans son sillage. Ses pneus profilés adhéraient à la glace. Son moteur à essence ronronnait dans la brume opaque.

Alexis avançait au jugé, en droite ligne vers la capitale. Il n'avait pas allumé les phares, par crainte d'être repéré par la milice. Le petit Mowag n'avait pas de toit. Le vent glacé fouettait son visage, ses mains étaient gelées. Il n'avait pas de gants.

Au bout de cette route qui n'en était pas une, Billie l'attendait.

Alexis parcourut les deux tiers du trajet sans rencontrer le moindre écueil. De temps à autre, il

entendait la glace craquer à son passage. Par endroits, l'étendue blanche était parsemée de taches bleutées, indiquant une épaisseur moindre de la couche de glace. Mais jusque-là, elle avait supporté le poids du véhicule.

Il entendit soudain un bruit sourd et familier qui se rapprochait.

Un drone apparut dans l'épais brouillard et vola durant quelques secondes parallèlement au petit Mowag puis il accéléra et disparut.

Le cœur d'Alexis s'emballa, il lâcha la pédale des gaz, l'engin ralentit. Il hésitait entre poursuivre sa trajectoire rectiligne en direction de la capitale, changer de direction ou s'arrêter. Il était au milieu de nulle part, sans possibilité de se cacher.

S'il s'arrêtait, le drone ferait demi-tour tôt ou tard et le retrouverait. S'il changeait de direction, il arriverait en zone inconnue, potentiellement sous contrôle de la milice. Il se rappelait les noms des localités côtières à l'ouest de Neuchâtel, qu'il avait lues sur la carte routière, Cortaillod, Boudry, Colombier, Auvernier. Il se disait que la Gouvernance y avait installé des avant-postes renforcés, parce qu'ils se situaient non loin de la dernière centrale électrique assurant l'alimentation du château.

Alexis aurait aussi pu faire demi-tour, mais cela aurait signifié trahir sa promesse. Il n'en était pas question.

Il décida de poursuivre sa route et accéléra.

Le brouillard se dissipa légèrement. La lune éclairait le vaste tapis blanc qui s'étendait sous les yeux d'Alexis. À deux ou trois kilomètres devant lui, il devinait la longue bande noire du rivage. Il n'y avait aucune trace du drone.

Il repéra une ligne droite, bleu foncé presque noire, qui semblait lui couper la route. Il se méfia et ralentit.

Ce qu'il craignait s'était produit. La glace avait fondu en formant un chenal, mais ce n'était pas naturel. La découpe était trop géométrique. Le fossé entre le centre du lac et le rivage semblait s'élargir, comme si une partie de la banquise de l'Antarctique s'était détachée du continent et était partie à la dérive.

Le petit Mowag continuait d'avancer au ralenti et se rapprochait de la cassure. Maintenant, Alexis percevait mieux le danger. La ligne noire n'était pas tout à fait droite, elle dessinait un grand arc. L'élú regarda autour de lui. La glace continuait de se rompre sous ses yeux, comme si la pointe d'un compas avait été piquée là où il se trouvait et que le crayon s'apprêtait à refermer le cercle.

Alexis leva les yeux vers le ciel et eut la preuve que la nature n'était pour rien dans ce phénomène. Le drone terminait sa rotation autour du petit Mowag et finissait de découper la glace au moyen de son ADS. Il aurait bientôt achevé son œuvre, il était trop tard pour reculer. L'élú était pris au piège sur une grande île plate et gelée. La pilote du drone savait

qu'une fois dans l'eau, la vitesse du petit Mowag serait considérablement réduite. Le véhicule amphibie ferait alors une cible parfaite.

Alexis n'avait plus le choix, il devait avancer. Il mit les gaz et fonça droit devant lui en direction de Neuchâtel. Le seul point de repère qui brillait dans la nuit était le château, le palais de la Gouvernance. C'était là, dans le fief de Simon, que Billie était retenue prisonnière.

Lorsqu'il fut près de la cassure, Alexis ralentit. Il approcha lentement les roues du véhicule du bord de la glace, qui céda dans d'affreux craquements. Le petit Mowag glissa dans les eaux noires du chenal artificiel, gîta quelques secondes, puis se stabilisa.

La pilote du drone avait repéré la manœuvre. Elle n'attendait que ça pour sonner l'hallali. Les hélices s'orientèrent et l'engin volant fondit sur le radeau en perdition.

Alexis avait enclenché la propulsion amphibie. Il regardait dans le ciel l'œil rouge du drone qui grandissait en se rapprochant. L'engin était beaucoup plus rapide. Il se positionna en vol stationnaire au-dessus du petit Mowag et déploya son armement. La pilote devait ignorer qu'elle avait affaire à un élu, elle devait penser que l'intrus était un inutile des terres au sud du lac. Elle tira.

Alexis fut atteint de plein fouet par les ondes millimétriques. La douleur fut instantanée et très intense.

Il se crispa sur le volant du petit Mowag, comme s'il était atteint par une puissante décharge électrique. Il avait l'impression que tout en lui brûlait, plus encore à l'intérieur qu'à l'extérieur de son corps. L'ADS n'était rien d'autre que la version sophistiquée d'un four à micro-ondes du monde de l'avant. L'élus se mit à hurler, à se tortiller comme un animal vivant que l'on aurait mis à cuire sur un barbecue. Il avait l'impression que ses organes étaient sur le point de fondre.

Dans un dernier réflexe de survie, il se redressa et se jeta dans l'eau gelée.

**I**mmobile, les bras en croix, les jambes écartées, Alexis était entraîné vers le fond. Autour de lui, il n'y avait que le néant, et quelques mètres au-dessus de lui, la couche de glace légèrement bleuie par la clarté de la lune. L'eau glaciale s'infiltrait dans ses vêtements et anesthésiait sa peau. C'était comme s'il entrait dans un demi-sommeil, conscient et absent à la fois.

Le visage souriant de Billie apparut devant ses yeux, comme un hologramme bercé par les mouvements du lac. Puis l'image s'estompa et disparut. Alexis voulut lui crier de rester et but la tasse. L'eau glacée paralysa sa bouche, son œsophage et son estomac. Son cœur tressauta comme s'il avait reçu l'injection intracardiaque d'une grosse seringue d'adrénaline, la réanimation fut instantanée. L'élus rouvrit de grands yeux incrédules, se mit à tousser en provoquant des



bulles d'air autour de lui. Il comprit qu'il était en train de se noyer.

Alexis ne savait pas nager. Il se débattit contre les flots noirs qui l'entouraient. Sa veste ralentissait ses mouvements et l'entraînait vers le fond. Il se concentra, se calma et la retira. La veste partit à la dérive, avec la carte routière dépassant d'une poche, et disparut dans l'obscurité.

L'air commençait à lui manquer, Alexis devait absolument rester à la surface. Il n'avait pas appris grand-chose sur les techniques de la natation dans les livres interdits, mais il savait qu'il devait faire des mouvements amples et lents, en se servant de ses mains comme pagaies.

La coque et les roues du petit Mowag flottaient à la verticale au-dessus de lui. Le véhicule amphibie était ballotté par un léger roulis. Quatre ou cinq mètres séparaient Alexis de cette bouée de sauvetage. Et de l'arme qui se trouvait sur le siège passager.

L'élú nagea tant bien que mal vers la surface et émergea discrètement, contre le bas de caisse de la voiture. Il prit une longue inspiration. Plus froid que la température de l'eau, l'air extérieur déchira ses poumons brûlés par les ondes millimétriques. Il grimaça de douleur.

Le drone ne devait pas être loin, Alexis entendait le bourdonnement de ses hélices.

Dans cette eau glacée, il ne tiendrait pas plus de quatre minutes, c'est ce que lui avait dit Bum. La

solution se trouvait sur le siège passager, mais elle paraissait hors d'atteinte. À la moindre tentative de grimper dans le petit Mowag, l'œil rouge de l'ennemi le repérerait aussitôt et ferait feu.

Un craquement, de l'autre côté du véhicule, attira l'attention d'Alexis. Il risqua un coup d'œil vers la partie arrière de la carrosserie. Le drone était en vol stationnaire à quelques mètres au-dessus de la glace, l'ADS braqué dans sa direction. Mais ce n'était pas sa tête que l'appareil visait. Le drone attaquait le réservoir d'essence du petit Mowag. Autour du bouchon, la carrosserie rougissait déjà.

L'élú replongea aussitôt et nagea vers le fond du lac en s'éloignant le plus possible du véhicule. L'explosion illumina la couche de glace, Alexis ressentit l'onde de choc. La surface fut éclairée de centaines de gerbes enflammées, qui retombèrent sur un large périmètre. Au contact de l'eau et de la glace, les projections d'essence brûlèrent encore quelques secondes, puis s'éteignirent progressivement.

Quand Alexis remonta à la surface, il vit le drone s'éloigner en direction de la ville. Le petit Mowag brûlait toujours et commençait de couler. L'élú nagea vers le bord du chenal et s'agrippa à la banquise. Il tenta de se hisser sur la glace, mais c'était impossible. Ses mains glissaient, ses vêtements étaient trop lourds et il n'avait aucun point d'appui.

Il chercha une solution autour de lui, la paralysie gagnait son corps tout entier, ses doigts étaient gourds, il avait mal partout.

Juste derrière lui, l'épave du petit Mowag s'enfonçait dans les flots et allait bientôt disparaître. Elle formait encore une plateforme au ras de la surface. Les dernières flammes s'éteignaient en sifflant au contact de l'eau et libéraient des volutes de fumée.

Alexis lâcha la banquise, se retourna et agrippa une partie en métal. Il se hissa hors de l'eau et prit appui sur le capot du moteur, complètement déformé par l'explosion. Le véhicule en perdition gîtait, l'élus peinait à trouver son équilibre, il faillit glisser et retomber dans l'eau.

Un peu moins de deux mètres le séparaient du bord de la glace. Il replia les jambes, bloqua sa respiration et sauta. Sous son poids, l'épave tangua, réduisant son élan. Il retomba à plat ventre sur le bord de la banquise.

Des craquements alertèrent aussitôt l'élus. La glace était en train de céder sous le choc. Il se mit à ramper précipitamment pour s'éloigner du bord de la cassure.

Quand Alexis s'estima hors de danger et se retourna, il vit les eaux noires du chenal engloutir en bouillonnant l'épave du petit Mowag.

Ses vêtements étaient détrempés, il ne sentait presque plus son corps, n'arrêtait pas de trembler. Ses dents s'entrechoquaient sans qu'il puisse contrôler les

muscles de sa mâchoire. À l'intérieur de son corps, des douleurs diffuses se réveillaient. Le drone ne l'avait pas raté.

Alexis marcha en titubant en direction de la ville. Il glissait sur la banquise, chutait, se relevait, chutait à nouveau et se relevait encore. Il parcourut un bon kilomètre sur la glace, comme un zombie à moitié congelé. Son seul moteur était sa volonté. La volonté de retrouver Billie.

Devant lui, il y avait une petite baie bordée de grosses pierres, avec un entrepôt à l'ouest et un vieil hôtel à l'est. Entre les deux, la ligne désaffectée d'un ancien tram. Plus haut, après les quartiers dévastés du centre-ville, une colline et le château illuminé.

Le froid plantait des milliers d'aiguilles invisibles dans le corps affaibli d'Alexis. Tremblotant, grelottant, épuisé, il se hissa sur les pierres recouvertes d'une fine couche de neige et gagna la terre ferme. À bout de forces, il sentit sa tête tourner, vit le paysage basculer. Il s'effondra et sombra dans le néant.

On le secouait, on le giflait. Alexis avait peur de rouvrir les yeux, de se retrouver une nouvelle fois dans la maison des Verrières à l'aube de ses seize ans, de voir les livres brûler, le sang sur ses mains et dans les yeux de Billie.

On continuait de le malmener. Il finit par entrouvrir les yeux, mais il ne voyait qu'un grand flou noir et orange.

— Il se réveille.

— Eh, gamin, tu nous entends ?

— Allez-y doucement, les gars.

*Les gars.* C'était des voix d'hommes. L'élú n'était pas entre les mains de la milice, il n'était pas au palais de Neuchâtel. Il n'avait pas entendu la voix de sa mère, ni reconnu celle de son frère Simon. Il n'était pas aux Verrières, il ne rêvait pas. Il murmura :

— Où suis-je?

L'homme qui lui répondit était un *inutile* d'une cinquantaine année.

— À Neuchâtel, gamin. Tu te souviens? T'es arrivé en marchant sur le lac.

— Comme Jésus, plaisanta un autre homme du même âge.

— Fous-lui la paix, rétorqua le premier. Si ça se trouve, le gamin ne sait même pas qui est Jésus.

Alexis le savait, parce qu'il avait lu des livres interdits sur les religions disparues du monde de l'avant.

— Ben quoi? Il est important, Jésus. On va bientôt fêter le jour de sa naissance.

— On ne va rien fêter du tout, mon gars. Noël n'existe plus depuis l'apparition de Verna. Donc, à moins que tu ne trouves des marrons à fourrer dans le cul d'une de ces boîtes de corned-beef, arrête de nous casser les couilles avec ton messie!

Alexis se redressa et se frotta les yeux. Plusieurs *inutiles* se tenaient devant de lui et le regardaient. Ils l'avaient étendu sur de vieux cartons déchirés, dans une espèce de longue cabine rouillée, avec de vieux sièges renversés dans tous les sens. Le sol de la cabine n'était pas plat, les armatures métalliques complètement tordues et les vitres cassées. L'air froid s'engouffrait à l'intérieur, mais plusieurs tonneaux en feu réchauffaient un peu l'endroit.

— Nous sommes où, ici? demanda l'élú.

— C'est là que tout a commencé il y a dix-huit ans, gamin.

Alexis ne comprenait pas ce que cet homme voulait dire. Il se leva péniblement et constata qu'il portait des habits secs qui n'étaient pas les siens. Ces hommes l'avaient changé et lui avaient même passé une veste, un bonnet, une écharpe et des gants.

— Merci, murmura-t-il.

— Avec plaisir, répondit l'homme. Quand Verna est arrivée, je venais de reprendre une boutique de fringues d'occasion dans le centre-ville. Inutile de dire que la Gouvernance n'a rien fait pour m'éviter la faillite. Alors, je n'allais quand même pas lui révéler où j'avais planqué mes stocks de vêtements.

— Moi, j'étais restaurateur, dit le second. Pour moi comme pour tous les autres petits commerçants, la période de Noël était importante. C'était au mois de décembre qu'on faisait le plus gros chiffre d'affaires de l'année. Quand la Gouvernance m'a interdit d'ouvrir à Noël il y a dix-huit ans, ça a signé mon arrêt de mort.

— De mort? s'étonna Alexis. Mais vous êtes toujours en vie.

— Ma mort financière, gamin. Plus un sou.

— C'est quoi, des sous?

— De l'argent. Mais c'est vrai que tu n'as pas dû connaître ça, toi. Tu as grandi sous l'ère du troc. L'argent servait à tout payer, le loyer, l'eau, l'électricité, le chauffage, la nourriture, les vêtements, les assurances, les impôts et j'en passe.

Toutes ces notions étaient effectivement très abstraites pour l'élú.

— Vous avez dit tout à l'heure que c'est ici que tout a commencé il y a dix-huit ans. Que vouliez-vous dire?

— Le virus, répondit l'ancien fripier. En arrivant à Neuchâtel, Verna a provoqué un terrible accident.

Intrigué, Alexis sortit de la longue cabine. Il remarqua qu'il était au bord du lac, non loin de l'endroit où il s'était effondré, à côté d'un ancien palace complètement décrépi et aux vitres cassées qui portait le nom de Beau-Rivage. Les *inutiles* avaient transporté son corps dans l'épave d'un vieux tram accidenté.

— La Gouvernance n'a jamais remis cet endroit en état? s'étonna Alexis.

— Non. Les premiers jours de l'an zéro, des travaux ont débuté juste après l'accident. Mais la première vague a tout stoppé. Et les autres vagues ont définitivement cristallisé cette vieille carcasse des TransN. Depuis des années, elle est devenue notre *stamm*.

— Qu'est-ce que c'est?

— Notre local de réunion. C'est un mot qui vient de ceux de l'est qui ne parlent pas notre langue. Le *stamm*, c'est une réunion d'habitues à une même table de restaurant.

Encore une notion qui ne signifiait rien dans l'esprit de l'élú.



— À notre tour de te poser des questions, gamin, dit l'ancien restaurateur. Qu'est-ce que tu faisais sur le lac?

— J'étais en train de traverser quand un drone m'a attaqué.

— C'était toi, l'explosion?

— Ma voiture.

Les *inutiles* se mirent à rigoler.

— Vous avez entendu, les gars? demanda un troisième homme. Traverser le lac en voiture! Ce gamin est complètement dingue!

— Le lac est extrêmement dangereux, dit l'ancien fripier. Il n'est pas gelé partout. Qu'est-ce qui t'a poussé à prendre un tel risque?

— Billie... murmura Alexis.

— Une nana! s'exclama l'ancien restaurateur. J'en étais sûr. On ferait n'importe quoi pour ces...

— Fais gaffe à ce que tu vas dire! le coupa un quatrième homme. Tu pourrais violer le sixième commandement et finir à *la Cave*.

— Elle est où, cette Billie? demanda l'ancien fripier.

— Au château.

— Et tu comptes y entrer comment?

Quand Alexis leur dit comment il envisageait de pénétrer dans le palais de Neuchâtel, les inutiles de l'esplanade du Mont-Blanc éclatèrent de rire une nouvelle fois. Ils le prirent définitivement pour un fou, il ne fit rien pour les contredire. Il ne pouvait pas révéler qui il était.

L'élú les remercia et partit en direction de la place Pury. Il contourna les restes du vieux tram accidenté, traversa une route déserte à l'asphalte détruit, gagna la place qui était jadis le centre névralgique de la ville. En son centre trônait encore un vieux socle en pierre maculé de graffitis et de peinture rouge. La statue de David de Pury, qui l'ornait avant l'apparition de Verna, avait été déboulonnée et jetée dans le lac par des inutiles. Le négociant du XVIII<sup>e</sup> représentait à leurs yeux une figure de l'esclavagisme de son époque.

Quand Alexis étudiait aux Verrières les vieilles coupures de presse des dernières années du monde de l'avant, il avait lu que le cadavre d'un homme de couleur avait été retrouvé attaché à cette statue et éventré.

Sur la place Pury, un *inutile* visiblement très alcoolisé s'approcha de l'élu en titubant.

— T'aurais pas une p'tite boîte de bouffe?

Alexis s'excusa et passa son chemin. L'homme l'insulta et retourna à la bouteille d'alcool frelaté qu'il avait laissée au pied du socle de l'ancienne statue.

L'élu évita la rue du Seyon et rejoignit la place des Halles. Comme à Genève, les anciens magasins et les restaurants du monde de l'avant ne formaient plus qu'un triste alignement de vitrines brisées et de locaux à l'abandon. La plupart avaient été incendiés.

Deux ans avant l'avènement du virus, la place des Halles avait été le théâtre d'un attentat. Une bombe avait soufflé terrasses et pavés, faisant des dizaines de victimes innocentes. Dans les articles de presse qu'il avait lus à ce sujet, Alexis se souvenait que le terroriste et les commanditaires de l'attentat n'avaient pas été identifiés. Les autorités du monde de l'avant avaient soupçonné une mouvance islamiste.

Ces extrémistes religieux avaient disparu en même temps que leur religion. Dans les premières années du monde de l'après, les rares actes terroristes avaient été le fait de complotistes, qui avaient échoué dans la démonstration de leurs théories rocambolesques.

Ils s'étaient alors comportés comme toute minorité déçue, en se victimisant et en se rabattant sur des méthodes violentes pour tenter de faire passer leurs messages. Nombre d'entre eux avaient été arrêtés par la Gouvernance et avaient péri dans *la Cave* sans jugement préalable. La disparition de la mondialisation, de la presse et de tous les moyens de communication avait mis un terme à tout acte de terrorisme organisé.

Alexis se dirigea vers la rue des Moulins et monta la rue du Château. Les pavés descellés se comptaient par milliers. Les *inutiles* les avaient arrachés lors d'affrontements avec la milice dans les premières années du monde de l'avant. Les pavés avaient été utilisés comme projectiles ou avaient servi à ériger des barricades afin de se protéger des premiers ADS utilisés par les miliciennes pour disperser les manifestants. Aujourd'hui, la rue du Château ressemblait plus à un chemin de sable et de boue.

Au sommet des escaliers du Château, la Gouvernance avait dressé une longue clôture métallique et opaque, qui faisait tout le tour du palais. Il était impossible de l'escalader, mais tel n'était pas le but d'Alexis. Il se dirigea vers l'accès principal au pied des anciens remparts et se tint là, debout et immobile, bien en vue sous l'œil d'une caméra de surveillance. Quelques secondes plus tard, le grand portail s'ouvrit.

À l'intérieur de l'enceinte, Alexis remarqua que les pavés étaient à leur place, bien entretenus. La rue

continuait sur une cinquantaine de mètres. À droite, l'entrée du château, avec son portique, sa cour, ses porches et ses portes, ses murs, ses tours, ses fenêtres et ses volets à chevrons. À gauche, une esplanade qui dominait la ville et la Collégiale, un ancien édifice religieux du XII<sup>e</sup> siècle que la Gouvernance utilisait aujourd'hui à d'autres fins.

Une *bien-pensante* en uniforme blanc attendait l'élu à l'embranchement des deux ailes du palais. Elle le salua poliment et lui dit :

— Nous vous attendions.

Elle lui indiqua la direction de la Collégiale et ajouta :

— Veuillez me suivre, s'il vous plaît.

— Menez-moi à mon frère Simon, ordonna Alexis.

— On m'a chargée de vous conduire à la Collégiale.

Vous verrez cela avec la gouvernante.

Avec un sourire crispé et une certaine insistance dans le regard, elle continuait de lui indiquer le chemin de gauche. Alexis lui rendit un sourire forcé et la suivit. Ils longèrent l'esplanade. Au sud-est, la vue donnait sur les toits enneigés de la ville. Il n'y avait aucun signe de vie, aucune lumière, aucune fumée ne s'élevait des cheminées. Neuchâtel ressemblait à un grand cimetière dont les caveaux funéraires auraient eu la taille de maisons.

De l'autre côté du lac, au-delà du plateau fribourgeois et des Alpes qui marquaient la frontière avec les terres gelées, l'aube se levait.

Ils contournèrent la Collégiale et passèrent par le portique principal, à l'ouest. La grande porte en bois grinça, ils entrèrent dans la nef. Une splendide rosace dominait l'entrée. Les bancs sculptés du monde de l'avant avaient conservé leur place, le grand orgue aussi. Mais Alexis comprit que l'édifice n'accueillait plus de cérémonies religieuses.

Au centre du chœur, la Gouvernance avait installé une *Cave*.

Deux éboueuses en uniforme jaune étaient en train de sortir un cadavre de la cage de verre. L'élue reconnut l'uniforme noir de la milice, son cœur fit un bond dans sa poitrine. Il se mit à paniquer et courut au milieu des travées.

*Pas ça, non, pas ça!*

Il s'arrêta à côté du cadavre et regarda le visage livide marqué de larmes de sang. La pression retomba. Ce n'était pas Billie. Alexis se retourna nerveusement vers sa guide.

— Qui est-ce?

— Une milicienne.

— Ça, je vois! Mais qu'a-t-elle fait?

— Elle a fait preuve d'une grave négligence. C'est elle qui pilotait le drone qui vous a attaqué sur le lac. Si elle avait été plus attentive, elle vous aurait identifié et n'aurait pas tiré. Elle a failli vous tuer, elle s'en est pris à un élu. La sanction est claire.

— Mais je croyais que les miliciennes étaient immunisées contre le virus.

— Il faut croire que ce n'est pas toujours le cas.  
Le verdict de *la Cave* est sans appel.

La grande porte en bois grinça de nouveau. Alexis se retourna. À l'entrée de la Collégiale, il reconnut Billie, menottée et escortée par deux de ses collègues.

Alexis voulut courir vers Billie, mais la guide de la Gouvernance le retint par l'épaule.

— Attendez ici!

Les miliciennes escortèrent leur prisonnière entre les travées et s'arrêtèrent dans le chœur de la Collégiale, juste devant *la Cave*.

— Vous avez cinq minutes, dit la guide.

L'élu s'approcha de Billie, les deux miliciennes s'éloignèrent de quelques mètres pour les laisser parler en tête à tête. Près de chaque accès à l'édifice, d'autres miliciennes armées d'ADS montaient la garde.

Billie avait l'air fatigué.

— Qu'est-ce que tu fais là? lui demanda-t-elle d'une petite voix.

— Je t'ai fait une promesse.



— Une promesse idiote. Regarde autour de toi.  
Qu’espères-tu ?

— Je vais plaider ta cause auprès de mon frère.

Billie esquissa un sourire triste et légèrement moqueur.

— Mon pauvre Alexis, tu ne pourras rien obtenir.

— Simon m’écouterà.

— Non, il ne t’écouterà pas. Tu ne sais même pas ce qui se passe ici.

— Ça m’est égal, il n’y a que toi qui comptes. Je t’aime.

Elle soupira.

— Arrête avec ça ! Tu ne sais pas ce que ça signifie. Et tu ne me connais pas. Tu ne sais pas qui je suis.

— Est-ce nécessaire pour aimer quelqu’un ? Ne dit-on pas qu’il faut écouter son cœur ? Le mien me donne des réponses très claires.

— Encore un truc que tu as appris dans tes livres ?

— Pas du tout. C’est un sentiment qui a grandi en moi depuis notre première rencontre.

— Ton esprit t’a joué des tours. Je n’éprouve pas ce même sentiment.

Billie restait froide. Alexis sentit un poignard s’enfoncer dans sa poitrine.

— Tu ne m’aimes pas ?

— Ce n’est pas ce que j’ai dit. Je t’aime, mais pas comme tu le crois. Prends-moi dans tes bras.

L’élú hésita. Il en mourait d’envie, mais il ne savait pas s’il en avait le droit. Il regarda les miliciennes.

Elles avaient entendu leur échange et ne bronchèrent pas. Il enlaça tendrement Billie. Elle ne put faire de même à cause des menottes, mais elle posa délicatement sa tête sur son épaule.

— Je suis désolée, murmura-t-elle à son oreille.

— Désolée de quoi ?

— Je me suis servie de toi, Alexis.

— Que veux-tu dire ?

Il ne comprenait pas, mais il ne réagit pas pour ne pas éveiller les soupçons des miliciennes.

— Notre premier contact, c'est moi qui l'ai provoqué. C'est moi qui ai volontairement laissé s'échapper cet inutile afin qu'il pénètre dans ton loft, à l'insu de Matricule 01326.

— Pourquoi as-tu fait cela ?

— Il fallait absolument que j'établisse le contact avec toi, c'était le seul moyen.

Alexis ne comprenait toujours pas où Billie voulait en venir.

— Je ne suis pas une milicienne, reprit-elle. Je suis née une année après toi, dans le monde de la rue. Le jour de mes quinze ans, les *inutiles* se sont arrangés pour que j'infiltrer la milice. Et ils m'ont confié une mission. Celle d'établir le contact avec toi et de t'ouvrir les yeux sur le vrai monde de l'après. Je m'attendais à ce que ma tâche soit beaucoup plus ardue, à mettre beaucoup plus de temps à te faire douter de l'éducation que tu as reçue depuis ta naissance. Mais ton ardeur à découvrir l'univers de la rue a simplifié

mon travail au-delà de toutes mes espérances. Je crois que j'ai réussi ma mission et c'est tout ce qui compte. Maintenant, la révolte est en marche, peu importe mon sort.

Alexis écarta délicatement Billie de son épaule et la regarda droit dans les yeux, en posant ses mains de chaque côté de son visage.

— Tu te trompes! Ton sort m'importe plus que tout. Nous allons sortir d'ici, tous les deux.

— Toi seul pourras sortir d'ici, répondit la jeune femme. Tu trouveras ceux qui m'ont envoyée vers toi, ils feront de toi leur guide. Et tu pourras me venger.

Des larmes coulaient des yeux de Billie. Elle semblait résignée à entrer dans *la Cave*. Alexis était perdu, tout ce qu'elle venait de lui révéler n'avait aucun sens pour lui.

— Qui es-tu? lui demanda-t-il.

Elle lui sourit entre deux sanglots.

— Je suis ta sœur. Et je t'aime, grand frère.

Avant qu'Alexis puisse réagir, les miliciennes séparèrent les deux adolescents et emmenèrent Billie dans *la Cave*. L'élú voulut les en empêcher, mais deux autres miliciennes s'interposèrent. Il était complètement déstabilisé. Tout ça ne collait pas, il n'avait jamais eu de sœur. Désespéré, il se tourna vers la guide et cria:

— Qu'est-ce que vous allez lui faire? Vous n'avez pas le droit! Relâchez-la!

Mal à l'aise, la femme en uniforme blanc évita son regard. Elle baissa les yeux au sol sans répondre. Alexis revint vers les miliciennes et leur ordonna :

— Arrêtez ! Libérez-la ! Je suis un élu, vous devez m'obéir !

Mais elles ne lui obéirent pas et refermèrent la porte de la cage de verre.

Alexis tournait dans le chœur de la Collégiale comme une girouette en pleine tempête. Il cherchait autour de lui une solution sans en trouver aucune. Les miliciennes armées gardaient *la Cave* et toutes les issues. Il leva les bras au ciel et se mit à hurler :

— Simon ! Simon, où es-tu ? Viens ici, si tu n'es pas un lâche !

Sa voix résonnait dans l'édifice presque vide.

— Simon ! Si tu touches à un seul cheveu de Billie, je te tuerai !

En réponse à cette menace, la porte de la Collégiale s'ouvrit. Alexis entendit les gonds grincer et fit volte-face. Il s'apprêtait à affronter son frère aîné, mais resta bouche bée face à la femme d'un certain âge qui venait d'entrer.

— C'est dans le désespoir que les gens révèlent leur vraie nature, dit Élise Marval.

— Mère... balbutia Alexis.  
La femme aux longs cheveux blancs et à la robe couleur d'or avançait comme une reine entre les travées, escortée par plusieurs miliciennes armées.

— L'amour et la mort sont indissociables, mon cher fils, dit Élise Marval d'un ton solennel. Bienvenue dans cette église, qui a été témoin de mon mariage. Dieu puisse-t-Il pardonner ses péchés à mon regretté époux.

L'élú restait sans voix. Il avait vu sa mère pour la dernière fois deux ans auparavant. Le lendemain, la milice genevoise lui avait appris son assassinat.

— Mère, ce n'est pas possible. Vous êtes...

— Vivante, tu peux le dire. Surtout, ne cache pas ta joie, mon fils. On pourrait croire que ça te fait de la peine de me voir en vie.

— Ce n'est pas ça, mais on m'a dit...

— On t'a dit ce que j'ai ordonné que l'on te dise, c'est tout.

— Mais pourquoi?

— Parce qu'il était préférable qu'on me croie morte. Suite à la pénurie de vaccin, j'ai perdu de mon aura auprès de la population et j'ai été menacée de mort. Ma vie était sérieusement en danger et, par ricochet, celle de mes fils aussi. J'ai pris cette décision pour vous protéger, tous les douze. Seul Simon était au courant et quand je lui ai fait part de ce subterfuge, il s'y est opposé.

Alexis se souvenait de la violente dispute des Verrières.

— C'est Simon qui est mort à votre place ce jour-là? C'est ça? Vous l'avez assassiné?

Élise Marval ouvrit de grands yeux étonnés et lui sourit.

— Bien sûr que non! Simon est en vie. Je l'ai convaincu d'assurer la Gouvernance en apparence, de jouer les intermédiaires en quelque sorte, pendant que je continuais de gérer la francophonie dans l'ombre.

— Où est Simon? demanda l'élue.

— Cela n'a pas d'importance. J'imagine qu'il s'occupe des tâches subalternes que je lui ai confiées, comme celle d'assurer le ravitaillement des *inutiles*.

— Vous voulez parler de la Marval Corp?

— Entre autres.

— J'ai vu ce que vous y faisiez.

— Je sais. On m'a tenue au courant de ton intrusion.  
C'est regrettable que tu aies découvert cela.

— Regrettable que je découvre la vérité?

— Un peuple affamé est un peuple qui se révolte,  
mon fils. Si tu prends soin de lui, tu le gardes sous  
ton contrôle. Jamais il ne tuera la main qui le  
nourrit.

— En lui faisant manger ses morts?

— C'était la seule solution. Il n'y a plus assez de  
nourriture pour tout le monde.

— Détrompez-vous, mère.

Alexis pensait aux *inutiles* qu'il avait croisés dans  
la Glâne et la Broye.

— Je ne veux pas perdre mon temps à te convaincre  
de mes choix, mon fils. J'ai bien d'autres tâches qui  
m'attendent.

— Qu'allez-vous faire de moi?

— Je vais te renvoyer à Genève, pour que tu  
assumes la mission que je t'ai confiée.

— Dans un palais en cendres?

— Je te rassure, le feu a été circonscrit.

Alexis désigna Billie dans *la Cave*.

— D'accord, Mère, mais à une seule condition :  
elle vient avec moi.

Sa mère éclata de rire.

— J'espère que tu ne parles pas sérieusement, mon  
fils. Cette fille a mis en péril l'équilibre d'un monde  
que j'ai mis près de deux décennies à créer. Il est

regrettable que tes sentiments pour elle aient aveuglé ton jugement. Comme je te l'ai dit, l'amour et la mort sont indissociables. Et dans ce monde, c'est encore moi qui prends les décisions.

Élise Marval adressa un petit signe de tête à la militante qui se tenait à côté de *la Cave* et qui pianota sur une télécommande portative. Un léger bruit de soufflerie émana de la cage de verre.

Alexis se retourna et se précipita vers Billie.

— Noon! hurla-t-il.

Sa voix retentit dans la Collégiale et se répercuta en écho entre les hautes colonnes en pierre d'Hauterive et les voûtes.

Désespéré, il regardait les contours de la prison de verre. Il n'y avait aucune échappatoire. L'élu plaqua ses mains contre la vitre, une légère buée en marqua le contour. De l'autre côté, les mains tremblantes de Billie rejoignirent les siennes. La paroi de verre les séparait, le verre était froid et trop épais pour diffuser la chaleur corporelle. Mais ils eurent la sensation d'être réunis une dernière fois.

Ils échangèrent un dernier *je t'aime*, comme un ultime défi à ce monde qui avait proscrit toute relation amoureuse entre deux êtres humains, comme un dernier outrage à l'oreille d'Élise Marval, qui regardait la scène en silence.

Les deux adolescents ne se quittaient plus des yeux. Ils étaient terrifiés. Ils pleuraient.



Les particules virales circulaient déjà dans *la Cave*. Alexis eut un dernier sursaut d'espoir. Billie était peut-être immunisée.

La jeune femme déposa un dernier baiser sur la vitre. La buée marqua le contour de ses lèvres. L'élu voulut lui rendre ce baiser, mais les yeux de Billie se figèrent. Elle ouvrit la bouche et se mit à respirer péniblement, comme si elle se noyait. Alexis lut l'angoisse dans son regard. Elle resta digne jusqu'à la fin.

Les larmes de sang perlèrent aux coins de ses yeux et coulèrent sur ses joues. Puis son nez, sa bouche et ses oreilles se mirent à saigner. Billie se tenait encore debout derrière la vitre, elle luttait. En vain. Ses yeux se fermèrent doucement. Et elle s'écroula sans vie sur le sol de *la Cave*.

Alexis sentit ses forces l'abandonner. Il s'écroula en pleurs au pied de la cage de verre. Ses sanglots étouffaient ses cris. Sa peine et sa douleur étaient inexprimables.

Il se tourna vers sa mère, à la recherche d'une explication. Il attendait qu'elle lui dise qu'il rêvait, que tout ceci n'était que le fruit de son imagination, que Billie était vivante.

Mais sa mère s'éloignait déjà vers la sortie de la Collégiale avec sa garde rapprochée, d'une démarche impériale qui ne trahissait aucune faiblesse.

Des miliciennes aidèrent Alexis à se relever, il n'opposa aucune résistance. Il n'était plus qu'un pantin de chair molle, dont la Gouvernance pouvait disposer à sa guise.

Alors qu'on le conduisait vers la porte principale de l'édifice, il tourna la tête une dernière fois vers *la Cave*. Il vit deux éboueuses, entrées par une porte de service, qui emportaient déjà le corps de Billie.

Les images tourbillonnaient dans l'esprit de l'élú. La valse des camions, leurs bennes remplies de cadavres. Celui de la jeune femme rejoindrait tous ces anonymes, se mêlerait à eux, refroidirait durant le transport entre Neuchâtel et Vevey, et finirait sur le tapis roulant. Pour Alexis, cette idée était peut-être encore plus insupportable que la mort de Billie. Mais ses lèvres demeurèrent closes, comme si la douleur l'empêchait de parler, de crier, de hurler. Et même de vomir.

Sur l'esplanade à l'ouest de la Collégiale, l'élú vit un grand socle en pierre blanche, baigné par les rayons du soleil levant. Il n'y avait pas prêté attention en arrivant. Au sommet, la statue de Guillaume Farel avait été remplacée par une statue d'Élise Marval. Sur une plaque de cuivre, on pouvait lire *À la Mère de l'humanité, le peuple reconnaissant*.

Les miliciennes conduisirent Alexis jusqu'aux portes d'une Tesla et l'installèrent sur le siège passager. Il se laissa faire, comme si son enveloppe charnelle n'avait plus aucune consistance, plus de vie.

Mais au fond de lui, dans un recoin caché de son âme, une petite flamme venait de s'allumer. Une flamme noire comme l'était son cœur changé en pierre.

Dans ce monde en perdition où plus rien d'autre que la vie n'avait de valeur significative, Alexis décida que les larmes de sang de Billie auraient un prix.

Sa mère et son frère Simon devraient le payer.

La Tesla de la milice quitta la colline du château. Le haut portail métallique se referma derrière elle. Elle prit la direction de l'ouest, par la rue Jehanne-de-Hochberg et la rue de Saint-Nicolas. La neige recouvrait la chaussée, la route était glissante.

Rue des Poudrières, la Tesla passa devant l'ancien poste de la police neuchâteloise, ravagé par un incendie. Dans les premières années du monde de l'après, des terroristes complotistes y avaient mis le feu, mais le bâtiment était déjà vide à ce moment-là. Les policiers n'étaient plus assez nombreux pour remplir leurs missions et les rares survivants avaient déposé l'uniforme pour rejoindre leurs familles.

À l'échangeur de Vauseyon, la Tesla contourna le pont effondré de la route reliant la capitale et La Chaux-de-Fonds via les gorges du Seyon. On disait que les *inutiles* du Haut l'avaient fait sauter, pour empêcher la Gouvernance d'étendre sa suprématie sur les Montagnes neuchâteloises. On murmurait aussi que ceux du Haut rêvaient de rééditer l'exploit de l'an 1848 du monde de l'avant: reconquérir le château de Neuchâtel. La révolte grondait.

La Tesla emprunta un giratoire et redescendit vers une entrée d'autoroute. Un violent choc se produisit.

La Tesla dérapa sur la chaussée enneigée, partit en tête-à-queue et heurta un mur en béton. Ses quatre passagers furent bringuebalés dans tous les sens. La tête d'Alexis heurta violemment la vitre latérale droite. Un voile noir passa devant ses yeux, il perdit tous ses repères. Il sentit la voiture tourner et tourner encore, comme s'il était dans un manège forain.

Quand la Tesla s'arrêta enfin, l'élus entendit des portes claquer. Il secoua la tête, rouvrit les yeux et regarda autour de lui. Les trois miliciennes étaient sorties de l'habitacle. À travers les vitres fissurées en étoiles, Alexis ne voyait pas ce qui se passait à l'extérieur.

Il entendit des cris, des bruits métalliques, des cris encore. Dehors, une bagarre avait éclaté. Elle ne dura pas longtemps. Les cris se turent. Et il y eut un long silence.

Quelqu'un ouvrit la portière du passager avant et se pencha vers Alexis. C'était un homme d'une trentaine d'années. Il dégageait une forte odeur de transpiration. Malgré sa barbe mal taillée, ses cheveux hirsutes et son visage couvert de souillures, l'élus reconnut son frère aîné. Il sentit aussitôt une vague de haine le submerger.

*Simon, je vais te tuer!*

Alexis bondit hors de la Tesla accidentée et se rua sur Simon, qui n'eut pas le temps de se défendre. Les poings serrés de l'élu s'abattirent sur le visage, le torse et les bras de son frère dans une pluie de rage et de douleur. Simon était complice de ce système, responsable de la mort de Billie au même titre qu'Élise Marval. Le sang avait coulé des yeux de la jeune femme. Alexis s'était juré qu'il arracherait ceux des coupables.

Simon lui criait d'arrêter. Il avait dix ans de plus que son jeune frère, mais il ne pouvait rien faire contre cette avalanche de haine qui emportait tout sur son passage. Il encaissa les coups en reculant. Alexis lui sauta dessus, l'agrippa, les deux élus glissèrent et tombèrent comme un seul homme sur la chaussée verglacée.

Vif comme l'éclair, Alexis reprit rapidement l'avantage, chevaucha Simon et le saisit des deux mains à la gorge. Il serra, serra et serra encore. Son aîné n'arrivait plus à respirer, il hoquetait, toussait, grimaçait, des larmes commençaient à couler de ses yeux.

Dans un geste désespéré, Simon envoya un violent coup de poing dans les côtes d'Alexis. Le choc fit lâcher prise au jeune élu.

Quatre mains puissantes attrapèrent Alexis, le séparèrent de son frère, le soulevèrent et l'éloignèrent. Alexis cherchait à se battre encore mais des bras solides comme des étaux le ceinturaient.

— Arrête! cria Simon qui s'était relevé. Mais bon sang, qu'est-ce qui te prend?

Il se tenait la mâchoire, comme s'il voulait la remettre en place. Du sang coulait de ses lèvres ouvertes et de son nez.

— Tu as tué Billie! hurla Alexis.

Simon soupira, secoua la tête et répondit tristement:

— Je n'y suis pour rien.

Alexis commença par ne pas le croire. Puis il regarda Simon, ses habits en guenilles, son visage sale, sa barbe mal entretenue, ses cheveux poisseux. Son frère ressemblait à ceux de la rue et sentait la même odeur qu'eux.

Le jeune élu se calma, les deux hommes qui le retenaient relâchèrent la pression. Il lança un regard

par-dessus son épaule et constata qu'ils étaient des *inutiles*.

La Tesla était au milieu de la chaussée, la carrosserie défoncée. À côté, il y avait une sorte de petit camion qu'Alexis n'avait jamais vu, sauf dans les livres interdits. Ce qui le différenciait des autres camions, c'était cette espèce de grosse lame rouillée à l'avant. L'élu se rappelait la légende sous la photo : *chasse-neige*.

Le chasse-neige était entré en collision avec la Tesla et l'avait pulvérisée contre le mur bétonné à l'entrée de l'autoroute.

Alexis se souvint des trois miliciennes qui étaient sorties de l'habitacle, des cris, des bruits de bagarre, des cris encore. Puis du silence.

Sur la chaussée enneigée, les corps de deux miliciennes gisaient sans vie, jambes et bras écartés, yeux grands ouverts tournés vers le ciel. Leur tête et leurs épaules étaient auréolées d'une flaque pourpre qui semblait s'agrandir. La neige pompait le sang qui s'échappait de leur gorge tranchée.

Ces hommes de la rue avaient assassiné deux miliciennes. Ils avaient violé le premier commandement et ne semblaient guère s'en soucier. Aucune peur ne se lisait sur leur visage impassible, ni sur celui de l'aîné des élus.

Alexis comprit que Simon avait rejoint les *inutiles*.



— Qu'est-ce qu'on fait d'elle? demanda un homme.

Il désignait la troisième milicienne qu'ils avaient fait prisonnière.

— Bandez-lui les yeux et emmenez-la au camp, répondit Simon. Et n'oubliez pas d'emporter les ADS.

Il se tourna ensuite vers d'autres hommes :

— Vous deux, occupez-vous de qui vous savez et revenez nous chercher ici.

Alexis regardait son frère aîné et l'écoutait parler avec ces hommes de la rue. Non seulement Simon était devenu un *inutile*, mais il leur donnait des ordres comme une cheffe de la milice avec ses troupes. Et ces hommes semblaient le respecter, sans le craindre.

Alexis s'approcha de Simon.

— Peux-tu m'expliquer ce qui se passe?

— Ça dépend. Tu t'es calmé?

Son grand frère lui sourit, mais grimaça de douleur. Sa mâchoire le faisait souffrir.

— Comment aurais-je pu deviner?

— Tu ne le pouvais pas, c'est vrai.

— Et nos autres frères, ils sont au courant?

— Bien sûr que non. Comment le sauraient-ils? Je n'ai plus de contacts avec eux depuis des années. Et je doute que notre mère leur ait dit quoi que ce soit à mon sujet. T'a-t-elle dit quelque chose?

— Non. Elle m'a simplement dit que tu étais son homme de paille au palais, pendant qu'elle gouvernait dans l'ombre.

— Évidemment, sourit amèrement l'aîné des élus. Elle est trop fière pour reconnaître son échec. Comment aurait-elle pu deviner que, parmi ses disciples, Simon deviendrait Judas. Quand je pense que c'est le prénom qu'elle a failli te donner quand tu étais bébé...

— Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ?

— Parce que je l'en ai dissuadée.

Alexis n'avait jamais lu la Bible, elle ne faisait pas partie des lectures de sa jeunesse. S'il savait vaguement qui était Jésus, il ignorait la symbolique du prénom de Judas. Mais la question qui le hantait était désormais différente.

— Dis-moi la vérité, Simon. Est-ce que nous avons eu une sœur ?

Le chef des *inutiles* connaissait la réponse.

— Viens avec moi, petit frère, il faut que je te montre quelque chose.

Alexis et Simon quittèrent à pied l'échangeur de Vauseyon et prirent l'avenue Édouard-Dubois. Sur leur gauche, un vieux collège en ruine. Un peu plus haut, à droite, un grand bâtiment incendié. Dans le monde de l'avant, il abritait la caisse de chômage, une des premières institutions étatiques à avoir fait faillite à la fin des premières vagues. Le virus avait fait exploser les prestations de chômage partout dans le monde, les gouvernements avaient injecté des milliards d'euros pour tenter de sauver l'économie moribonde. Verna avait tué l'argent et son pouvoir. Les administrations nationales et régionales s'étaient effondrées les unes après les autres.

Alexis et Simon arrivèrent au cimetière de Beauregard. Jadis, le lieu constituait un havre de paix propice au recueillement et à la contemplation.

Il n'était plus qu'un grand terrain en friche, sur lequel de rares pierres tombales dépassaient encore des mauvaises herbes.

En contrebas, le lac gelé formait un grand miroir éblouissant, qui reflétait les rayons du soleil matinal.

— Pourquoi as-tu rejoint les *inutiles*? demanda Alexis en pénétrant dans le cimetière.

— Divergence d'opinion avec notre mère, répondit laconiquement Simon.

— Sur la façon de gouverner le monde?

— Entre autres.

— Le matin où je suis parti pour Genève, j'ai entendu votre dispute. Qu'est-ce qui s'est passé?

— C'était la goutte qui fait déborder le vase. Te souviens-tu de la porte de la cave?

— Oui, nous avions l'interdiction d'y descendre.

— Eh bien, j'ai violé cette interdiction. Dans la cave, il n'y avait rien. Mais plus bas...

— Plus bas?

— Dans la cave, il y avait une autre porte. Elle donnait sur une petite passerelle obscure, puis un long escalier descendait au cœur de la roche, pour aboutir à une grotte. Notre mère y faisait ses recherches pour développer un vaccin.

— Mais notre mère a développé un vaccin, affirma Alexis en appuyant sur le «a». Où est le problème?

— Il y a deux ans, ses recherches n'étaient plus du tout les mêmes. Je l'ai surprise en train de développer la *Camera Verna*. Elle avait transformé son laboratoire

en une prison de verre. Notre mère perdait complètement la tête. Elle m'a dit que toi aussi, tu t'étais violemment disputé avec elle, la veille, parce qu'elle avait brûlé tous les livres de la maison.

— Je n'ai jamais compris pourquoi elle avait fait cela, murmura tristement Alexis.

— Simplement parce que ces livres représentaient un danger pour elle. Ils décrivaient le monde de l'avant et ses valeurs, celles de la vie, de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Ils prônaient une société fondée sur des principes démocratiques. Et toi, plus tu grandissais, plus tu lisais, plus tu prenais du recul par rapport à notre éducation : une forme de dictature de la pensée unique.

Les deux frères traversèrent les allées du cimetière. Simon s'arrêta devant un massif de mauvaises herbes et les écarta pour dévoiler une pierre tombale.

— Quand j'avais dix ans, tu es arrivé dans notre petite famille. Tu n'étais alors qu'un bébé, le dernier de la fratrie. Un soir, une femme est entrée dans notre chambre, armée d'un pistolet du monde de l'avant. J'ai compris plus tard que cette femme était inspectrice de police. Elle cherchait des enfants kidnappés.

— Nous ?

— Oh, nous, nous étions heureux. Cette maison était le seul monde que nous connaissions. Et notre mère, la seule personne avec qui nous avions des contacts. Nous étions bien traités, nous mangions à

notre faim, nous recevions une éducation que beaucoup d'enfants nous auraient enviée. De quoi nous serions-nous plaints? C'est toi que cette policière a pris dans ses bras ce soir-là avant de repartir. Cette scène m'a marqué à vie, j'ai commencé à avoir des doutes. Mais je n'en ai jamais fait part à notre mère. Durant des années, j'ai pensé que cette inspectrice était ta vraie mère.

Simon désigna la pierre tombale à son jeune frère qui lut le nom au-dessus de l'épithaphe : *Alexis Granello*.

— Qui était-ce? demanda Alexis intrigué.

— Un enfant mort-né, qui aurait pu être toi. Cette policière s'appelait Laure Granello et elle a fait un transfert de son fils défunt sur toi. Elle a dû faire des confidences à notre mère. J'imagine que c'est comme ça qu'elle a trouvé ton prénom. Te souviens-tu de la tombe anonyme, à côté de l'endroit où notre mère a brûlé les livres? C'est là qu'elle a enterré le corps de cette inspectrice. Elle ne se doutait pas que, cette nuit-là, je regardais par la fenêtre.

— Comment as-tu appris tout ça?

— En discutant ces derniers mois avec des femmes merveilleuses qui, toutes à leur façon, ont connu Laure Granello.

Depuis le cimetière, on ne voyait pas la route du bord du lac d'où s'élevait une grosse colonne de fumée noire dans le ciel azur. Le feu était masqué par la configuration du terrain.

— Encore un incendie, murmura Alexis, perdu dans ses pensées.

Les incendies d'immeubles abandonnés étaient si fréquents, qu'ils en étaient devenus banals. Le jeune élu était en train d'analyser et de tenter de classer logiquement la foule d'informations qu'il avait engrangées ces dernières heures.

— Un feu d'hydrocarbure, précisa Simon. Ça veut dire que mes hommes ont réussi.

Alexis imagina un attentat contre la Gouvernance. Il ne posa aucune question à ce sujet mais revint à la pierre tombale.

— Si je ne suis pas le fils d'Élise Marval ni celui de Laure Granello, qui suis-je? Et qui est Billie?

Simon le regarda avec empathie.

— Je vais t'emmener au camp des *inutiles*, petit frère. Tu y trouveras les réponses que tu cherches. Il ne m'appartient pas de te les donner.

Alexis et Simon redescendirent à pied vers l'échangeur de Vauseyon. Le chasse-neige les attendait près de l'épave de la Tesla. Les deux *inutiles* firent un signe de tête et Simon comprit qu'ils avaient rempli leur mission.

— Bravo, les gars, leur dit-il sans manifester de joie.

Sur le pont arrière, il y avait divers outils et un grand sac. Ils se serrèrent tous les quatre dans la cabine.

Durant le trajet, personne ne parla. Le moteur à essence ronronnait. Alexis se demandait où Simon et ses hommes avaient trouvé le précieux carburant.

Le chasse-neige emprunta l'avenue des Alpes et gagna les hauts de la ville. Avant Pierre-à-Bot, il prit



la direction de Chaumont, quitta les zones bâties et s'enfonça dans la forêt. La vague de froid avait gelé les branches des sapins et dessinait des myriades d'étoiles qui scintillaient au soleil, là où ses rayons perçaient la végétation.

La route de la montagne qui surplombait Neuchâtel était verglacée. Sans équipement spécial, une Tesla de la milice ne pouvait pas avancer. Le chasse-neige était équipé de grosses chaînes rouillées qui recouvraient ses pneus et provoquaient des cliquetis au contact de l'asphalte.

Ils passèrent *le virage de la mort*. Il avait gardé son nom du monde de l'avant, de nombreux conducteurs s'étaient tués là en faisant des sorties de route, avec cette manie des Suisses de conduire leurs voitures comme des Formule 1.

La suite du parcours était un long tracé rectiligne. En contrebas, entre les sapins, Alexis devinait l'étendue gelée du lac. Plus loin, deux autres lacs, plus petits, le lac de Biemme et celui de Morat. L'élu les avait mémorisés très précisément grâce à sa carte routière. À l'ouest du lac de Morat, il y avait Avenches, les arènes, le troc et Bum. Alexis repensait à tous ces *inutiles* qui l'avaient aidé dans son périple, les anciens militaires de Lausanne, la famille de Romont, l'ancien policier singinois et ceux de la Place Pury. Grâce aux *inutiles*, il avait retrouvé Billie, il avait tenu sa promesse, même s'il n'avait pas réussi à la sauver.

Le chasse-neige atteignit le plat de Chaumont. Deux ou trois fermes isolées, un grand hôtel qui était déjà à l'état de ruine dans les dernières années du monde de l'avant, un petit hôtel qui l'avait rejoint dans la décrépitude dès les premiers temps du monde de l'après. La station supérieure d'un ancien funiculaire, avec un vieux wagon rouillé qui n'avait plus roulé depuis dix-huit ans. Et aussi une vieille tour panoramique, qui servait jadis de phare.

Alexis sentait des douleurs diffuses se réveiller à l'intérieur de son corps. Il grimaça et se recroquevilla sur le siège passager.

— Ça ne va pas, petit frère ? s'inquiéta Simon.

Alexis lui raconta sa traversée du lac avec le petit Mowag et l'attaque du drone.

— Un médecin va t'examiner.

— Un médecin ? Les derniers n'ont-ils pas tous été enrôlés par la Gouvernance ?

— Pas tous. Quelques-uns ont estimé que le serment d'Hippocrate avait sa place dans la rue, auprès des *inutiles*, et non dans les palais. Mais leurs moyens sont limités, ils font avec ce qu'ils ont. On les appelle les *humanitaires*.

Alexis se rappelait avoir lu ce mot dans les livres interdits, une histoire de pays pauvres dans le monde de l'avant.

Le chasse-neige s'arrêta devant le grand hôtel. Les frères descendirent. Simon s'adressa aux deux

hommes restés dans la cabine. Il leur parlait du sac sur le pont arrière.

— Vous savez ce qu'il vous reste à faire. Scarlett veut que tout soit prêt à la tombée de la nuit.

Le chauffeur et son passager acquiescèrent. Le chasse-neige repartit. Simon emmena Alexis dans les couloirs du grand hôtel.

Il y avait de la vie à l'intérieur. On avait bâché les vitres brisées avec du plastique, consolidé les portes, installé des tonneaux rouillés dans chaque pièce en guise d'éclairage et de chauffage. Le jeune élu croisa des dizaines d'*inutiles*, qui le saluèrent poliment sans obséquiosité. Ils portaient tous des guenilles, semblaient affaiblis par le manque de nourriture, mais dans leur attitude et dans leurs yeux, Alexis devinait un fol espoir.

Simon conduisit son jeune frère dans un ancien salon de l'hôtel où on avait aligné des lits. Les malades et les blessés *inutiles* le regardèrent entrer. Deux femmes d'un certain âge s'affairaient autour d'eux.

— Petit frère, dit Simon, je te présente Catherine et Kiki. Dans le monde de l'avant, la première était médecin, la seconde infirmière, toutes les deux à l'hôpital Pourtalès de Neuchâtel. Aujourd'hui, elles sont devenues des *humanitaires*. Elles vont bien s'occuper de toi, tu peux leur faire confiance. Et Catherine pourra répondre à certaines de tes questions.

Alexis passa plusieurs heures à l'infirmierie des *inutiles*. Kiki avait un accent étrange. L'infirmière lui dit qu'elle était originaire de Toulouse, une ville du sud-ouest de l'ancien territoire français. L'élú savait qu'Élise Marval y avait envoyé son frère Barthélémy.

Kiki était toujours souriante, elle dégagait quelque chose de positif. Plusieurs fois dans la journée, elle parvint à lui faire oublier sa tristesse, en riant aux éclats avec lui.

Catherine Rolland ausculta l'élú, lui fit une prise de sang, s'éclipsa durant un long moment pour faire des analyses avec le peu de matériel dont elle disposait et qu'elle avait récupéré dans les ruines de l'hôpital. En fin d'après-midi, elle rassura Alexis sur son état de santé. L'ADS du drone semblait n'avoir provoqué que des lésions bénignes.

— Vous êtes jeune et solide, dit-elle. D'ici quelques jours, vous ne sentirez plus rien.

Il lui posa quelques questions au sujet de Laure Granello et de la tombe du cimetière de Beauregard. Le Dr Rolland lui raconta ce qu'elle savait. Elles étaient amies dans le monde de l'avant. En pleine première vague, la policière avait disparu sans laisser de trace pendant son enquête sur les disparitions d'enfants. Quand Catherine avait rencontré Simon quelques mois plus tôt, elle avait appris ce qui était arrivé à Laure.

— Savez-vous qui sont mes vrais parents ? demanda l'élú.

Catherine lui sourit.

— Rhabillez-vous, Alexis, et suivez-moi. Je vais vous conduire à notre guide.

**A**u milieu d'un champ recouvert de neige, il y avait un attroupement et des clameurs. La foule des *inutiles* conspuait la milicienne que Simon et ses hommes avaient faite prisonnière.

Une femme tenait un ADS. Il était difficile de lui donner un âge, son physique et sa démarche athlétiques ne correspondaient pas aux traits marqués de son visage. Avec ses cheveux poivre et sel, elle devait avoir entre quarante et cinquante ans. Elle leva le poing vers le ciel. La foule se tut.

— Avance, ordonna-t-elle à la milicienne.

La jeune femme en uniforme hésita et finit par obéir sous la menace de l'ADS. Elle s'avança de quelques pas.

— Vas-y, Scarlett! cria quelqu'un. Grille-la, cette salope!

— Oui, cria une autre, vas-y, fais-le!

La foule s'emballait à nouveau. Nouveau poing en l'air, nouveau silence. La meneuse pointa son arme sur la milicienne.

— Arrêtez! cria Alexis.

Catherine essaya de le retenir, mais l'élú courait déjà en direction de l'attroupement. Il s'arrêta à côté de la meneuse, qui lui lança un regard surpris. À côté d'elle, Simon, les yeux baissés, ne disait rien. Les inutiles regardaient Alexis, certains le fusillaient du regard, mais la foule restait silencieuse.

— Mais que faites-vous? s'exclama le jeune élu. Le virus n'a-t-il pas déjà tué suffisamment de gens?

— Le virus, maugréa la dénommée Scarlett. Quel virus?

— Verna, voyons!

Elle soupira.

— Verna n'existe plus, le virus a disparu depuis longtemps. La Gouvernance nous fait croire qu'il existe encore pour nous maintenir sous son joug.

— Ce n'est pas vrai! clama Alexis. J'ai vu les dégâts que fait Verna.

— Qu'est-ce que tu as vu, au juste?

— J'ai vu mourir deux personnes dans *la Cave*. J'ai vu des gens s'écrouler dans la rue, devant moi, ils pleuraient des larmes de sang. J'ai vu des centaines de morts qui présentaient les mêmes symptômes.

— Tu as vu ce que la Gouvernance voulait que tu voies.

Scarlett pointa l'ADS contre la milicienne et pressa sur la détente. Alexis voulut crier, mais aucun son ne sortit de sa bouche. La milicienne fut prise de spasmes et tomba à genoux dans la neige.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? gémit Alexis.

— Parce que la Gouvernance assassine les nôtres, répondit gravement Scarlett.

Le jeune élu regarda la milicienne. Elle était toujours en vie. Péniblement, elle se redressa et fit quelques pas dans le champ en titubant. Puis elle se retourna vers la foule. Alexis la vit marcher encore un peu et s'arrêter. Elle ne disait rien, mais semblait souffrir. Des larmes de sang étaient apparues au coin de ses yeux et coulaient sur ses joues. Le sang se mit à couler de son nez, de sa bouche et de ses oreilles. Et elle s'écroula sans vie dans la neige.

Simon s'approcha d'Alexis.

— Tout ce que tu as vu, dans la rue comme dans *la Cave*, n'était qu'apparence, petit frère. Verna a disparu depuis trois ans au moins. Quand notre mère l'a découvert, elle a paniqué. Elle a compris que sans le virus, elle aussi cesserait d'exister : elle ne pourrait plus contrôler le monde. Elle s'est laissée gagner par la folie et a créé l'illusion que Verna existait encore. Les ondes millimétriques de l'ADS liquéfient les organes internes comme le virus. Sans autopsie, impossible de faire la différence.



Alexis savait que les autopsies faisaient partie du monde de l'avant. Depuis les premières vagues, la médecine légale avait disparu. Il revit l'interpellation du preneur d'otage de la tour Marval, l'inutile qui s'était écroulé devant les HUG, sa propre expérience sur le lac gelé et Billie dans *la Cave*.

— Mais... comment? bégaya-t-il.

— Simple réglage de l'ADS, dit Scarlett en lui montrant l'arme. Avec ce bouton, tu ajustes la puissance et tu obtiens le résultat souhaité: paralysie du système nerveux, mort rapide ou mort lente. Il suffit à la milice de positionner ses snipers dans les rues des villes pour créer l'illusion que le virus existe encore. Les éboueuses entrent en scène et ramassent les corps, la population est à la fois terrifiée et rassurée, et elle court se faire vacciner.

— Et *la Cave*? demanda Alexis.

— Même technologie, répondit Simon. *La Cave* n'est rien d'autre qu'un gros four à micro-ondes. C'est pour ça que personne n'en a jamais réchappé. Être immunisé contre le virus n'est d'aucune utilité dans *la Cave*. Tout ce que tu as vu n'est qu'une grossière mise en scène de la Gouvernance pour justifier son existence. Je l'ai découvert le jour où j'ai transgressé les règles aux Verrières et que je suis descendu dans la grotte. Comprends-tu maintenant pourquoi j'ai décidé de rejoindre les *inutiles*, petit frère?

Le crépuscule étendait son voile sur la francophonie, et la nuit envahissait le cœur et l'âme d'Alexis. En trois jours, sa vie avait basculé. Le cocon douillet dans lequel il avait grandi n'était plus qu'une bulle d'immondices et de mensonges. Élise Marval était une criminelle, elle avait non seulement assassiné Billie, mais elle était devenue un tyran responsable d'un génocide.

Assommé par ces vérités, Alexis suivit silencieusement le cortège des *inutiles* jusqu'au petit hôtel. Il marchait dans la neige aux côtés de Simon et de Scarlett, à la façon d'un mort-vivant. Comme un zombie, aurait dit Billie.

À gauche de la station supérieure de l'ancien funiculaire, il y avait un tourniquet métallique, puis une longue passerelle qui menait à la tour panoramique. La procession des *inutiles* s'arrêta. Simon aussi. Il indiqua la passerelle à Alexis, Scarlett se dirigeait déjà vers le tourniquet.

— Suis-la, dit Simon. Je crois que vous avez des choses à vous dire.

**E**n hiver, la nuit tombe vite. Alexis suivit Scarlett sur la passerelle métallique qui menait à l'ancien phare. Dans la tour, des escaliers montaient vers le sommet, jusqu'à une grande plateforme carrée.

— Dans le monde de l'avant, dit la guide des *inutiles*, il y avait une coupole là-haut, mais les années et les intempéries ont eu raison d'elle. Elle est tombée. Maintenant, il n'y a plus qu'un grand plateau à ciel ouvert, que nous avons consolidé et qui nous sert de tour de guet. Jadis, les gens venaient ici pour admirer le panorama. La nuit, on voyait les lumières de la ville et des localités de la région des trois lacs. Depuis plus d'une décennie, il n'y a plus que le palais de Neuchâtel à être encore éclairé, comme une grosse verrue lumineuse au milieu de la nature endormie.

Mais ce soir, nous allons allumer la flamme de la révolte.

Alexis la suivit et monta les marches qui menaient au sommet de la tour. Sur la plateforme, les hommes de Simon avaient dressé un grand bûcher.

Le jeune élu s'approcha. Il découvrit qu'on y avait déposé le corps de Billie. Il sentit son estomac se nouer et les larmes lui monter aux yeux. Les *inutiles* avaient retiré à Billie l'uniforme noir de la milice et l'avaient habillée d'une longue robe blanche. Ils avaient aussi nettoyé son visage, peigné ses cheveux et croisé ses bras sur sa poitrine. Billie ressemblait à une reine sur son lit de mort.

— Comment est-ce possible? sanglota Alexis.

— C'est grâce à ton frère et à ses hommes, répondit Scarlett. Ils ont intercepté le camion des éboueuses à Serrières, quand il partait pour Vevey. Ils ont récupéré le corps et brûlé les autres avec la benne.

Le jeune élu revit l'épaisse colonne de fumée noire s'élevant au sud du cimetière de Beauregard. Il comprenait maintenant ce qu'avait dit Simon: le feu d'hydrocarbure, ses hommes qui avaient rempli leur mission, le grand sac allongé sur le pont arrière du chasse-neige.

Il se mit à pleurer.

— Pourquoi Simon ne m'a rien dit?

— Je pense qu'il attendait le bon moment pour le faire, mais tu ne lui en as pas laissé l'occasion.

Le jeune élu posa délicatement une main sur celles de Billie. Elles étaient froides. Il déposa un baiser sur son front.

Scarlett s'approcha de lui, elle venait d'allumer une torche et la lui tendit. Il prit la torche et regarda une dernière fois le visage de la jeune femme. Elle semblait dormir paisiblement.

*Je t'aime, Billie.*

Et il mit le feu au bûcher.

Alexis et Scarlett étaient redescendus sur la passerelle. Ils regardaient les grandes flammes s'élever dans la nuit. Comme le phare du monde de l'avant, on devait les voir à une centaine de kilomètres à la ronde.

— Le signal que la révolte est en marche, commenta Scarlett.

— A-t-il fallu pour cela que vous la sacrifiez? murmura l'élu. Vous saviez, en l'infiltrant dans la milice, qu'elle risquait sa vie.

— Elle le savait aussi.

— Mais elle était trop jeune pour s'en rendre compte. En tant que guide, vous auriez dû l'en empêcher.

— Je n'aurais pas pu, crois-moi. Elle était têtue comme peut l'être une vraie milicienne. J'en ai connu une autre, du temps où on les appelait encore policières. Et j'aurais aimé lui rendre le même hommage. Elle s'appelait Laure.

— Vous avez connu Laure Granello?

— Oui. On peut même dire que je l'ai détestée l'unique fois où nous nous sommes vues. Elle était flic, j'étais toxicomane. J'ai traîné des années dans l'héroïne, j'en garde encore aujourd'hui des séquelles sur le visage et sur le corps. Mais l'inspectrice Granello m'a ouvert les yeux. C'est grâce à elle que je m'en suis sortie.

Alexis avait lu des livres sur la drogue et ses ravages. Il était pratiquement impossible d'échapper à l'addiction. Mais c'était une plaie du monde de l'avant. Depuis les premières vagues, faute de producteurs, de grossistes et de filières de distribution, toutes les drogues avaient disparu. Sauf l'alcool frelaté.

— Qu'a-t-elle fait pour vous ouvrir les yeux ?

— Le premier jour de l'an zéro, j'étais dans un tram accidenté, à la place Pury. Je me suis retrouvée à l'hôpital et le Dr Rolland, que tu as rencontrée tout à l'heure, a constaté en m'auscultant que je venais d'accoucher. Elle ne savait pas ce que j'avais fait du bébé. Elle a appelé la police. L'inspectrice m'a alors poussée dans mes retranchements et confrontée à l'horreur que j'avais commise.

— Qu'aviez-vous fait ?

— J'avais vendu mon bébé contre un kilo d'héroïne.

Scarlett regardait tristement les flammes qui s'élevaient du bûcher.

— Laure était quelqu'un de bien, même si je ne l'ai pas vraiment connue. Après mon interrogatoire

à l'hôpital, je n'ai plus jamais entendu parler d'elle. Verna a ravagé le monde et je suis tombée dans une profonde dépression. J'ai essayé de retrouver mon fils, mais c'était partout le chaos. La mort noire changeait les règles de la société. Personne n'a pu m'aider. Sauf un homme dont je suis tombée amoureuse. Il m'a enseigné que le monde n'est pas ce qu'il est, mais ce que tu en fais. Que la vie n'est pas une fatalité. Cet homme m'a ouvert les yeux sur le nouveau monde et m'a aidée à quitter les paradis artificiels dans lesquels je m'étais trop longtemps enfermée. Il m'a fait comprendre que j'étais maître de mon destin. Et j'ai repris ma vie en main.

— Qui était cet homme ?

La réponse se fit attendre. Alexis décrocha les yeux du bûcher et regarda Scarlett. Il vit qu'elle pleurait elle aussi.

— Le père de Billie, puisque c'est ainsi que tu appelais ma fille.

Le bûcher funéraire achevait de se consumer et le sommet de la tour panoramique était encore aurolé d'une puissante lumière orange lorsque les *inutiles* montèrent dans les véhicules rangés en colonne. Il y avait de vieilles ambulances, des voitures rouillées, d'antiques camions de pompiers et des chasse-neige hors d'âge. Tous les pneus étaient équipés de chaînes.

Après s'être ébranlé, le convoi se sépara. Les grands véhicules prirent la direction de Neuchâtel, avec à leur bord le gros des troupes et Simon. Quelques berlines longèrent l'arête de Chaumont en direction du nord-est. Alexis et Scarlett étaient assis sur le siège arrière de la voiture de tête.

La guide des *inutiles* avait appris à l'écu qu'elle s'appelait Rey, Scarlett Rey, et que, par conséquent,



lui, s'appelait Alexis Rey. Il était le demi-frère de Billie. Elle lui expliqua que dans l'ancien milieu de la toxicomanie, les couples se séparaient et se reformaient plus vite encore que dans les autres couches de la population où les divorces avaient explosé. Scarlett n'avait jamais su qui était le père d'Alexis.

— M'aviez-vous donné un prénom? demanda l'écu.

— Non. Dès que je t'ai mis au monde, j'ai su que je ne pourrais pas m'occuper de toi. La drogue dirigeait ma vie. Je t'ai échangé contre un kilo d'héroïne un jour après ta naissance.

— Et Billie? Quel prénom lui avez-vous donné?

Scarlett sourit. Elle n'osa pas lui avouer qu'elle avait donné à sa fille le prénom de l'inspectrice Granello. Elle voulait qu'Alexis se souvienne de sa sœur comme il l'avait connue.

— Je garderai cette information pour moi. Tu peux continuer de l'appeler Billie. C'est un prénom qui lui aurait plu.

— Qu'est devenu son père?

— La deuxième vague l'a emporté.

— Je suis désolé.

— Il ne faut pas. Je l'ai aimé et je l'aime encore. Il est toujours présent dans mon cœur et parfois, il me parle dans mes rêves.

— Vous faites des rêves, vous aussi?

Elle ouvrit de grands yeux étonnés.

— Nous faisons tous des rêves.

— Je voulais dire, des rêves si réalistes que lorsque vous vous réveillez, vous ne savez plus si ça s'est vraiment passé.

— Ça m'arrive, oui. Il m'est aussi arrivé de rêver de choses qui auraient pu se produire.

— Des rêves prémonitoires ?

— Je ne sais pas si on peut dire ça. Mais je me suis beaucoup servi de mes cauchemars pour éviter qu'ils se réalisent. C'est ce que m'a appris le père de Billie : le monde est ce que tu en fais. La vie n'est pas une fatalité. Tu es maître de ton destin et par tes actes, tu peux orienter ton avenir.

La petite colonne de voitures s'était arrêtée au milieu de la forêt, en bordure d'un chemin. À cet endroit, une ancienne tranchée coupait la montagne de Chaumont de part en part. La végétation l'avait presque comblée.

— Qu'est-ce que c'était, demanda Alexis, une ligne électrique ?

— Un pipeline souterrain, répondit Scarlett. Tu voulais savoir comment nous nous procurions de l'essence ? Voici la réponse.

— Mais il n'y a plus de pétrole, non ? On m'a toujours dit que les derniers barils étaient stockés dans les anciennes raffineries.

— C'est exact. Et la raffinerie de Cressier se trouve en droite ligne au pied de cette tranchée, à quelques kilomètres d'ici. Impossible de pénétrer dans cette

forteresse. Dans le monde de l'avant, le pétrole brut était pompé à Fos-sur-Mer, près de Marseille, et envoyé dans l'oléoduc sud-européen qui ravitaillait le nord de la France et le sud de l'Allemagne. Non loin de Besançon, il y avait un embranchement destiné au ravitaillement de la raffinerie de Cressier. Cet oléoduc traversait Le Locle, la Vue-des-Alpes et le Val-de-Ruz, de l'autre côté de cette montagne, pour remonter jusqu'ici et descendre vers Cressier. La Gouvernance a négligé l'existence de ce pipeline abandonné. Il passe ici, juste sous nos pieds. Nous avons creusé une ouverture et installé un système de treuils. Il suffit de se servir.

Alexis regarda par la vitre de la voiture les lumières de la raffinerie en contrebas. On aurait dit un gros vaisseau spatial, comme dans les livres interdits.

— Quel est votre plan ? demanda-t-il.

— Nous allons attaquer la raffinerie et priver la Gouvernance de ses ressources énergétiques. Ton frère Simon et ses hommes vont faire diversion. Ils vont détruire la dernière centrale électrique des gorges de l'Areuse qui alimente en électricité le château et la raffinerie. Quand les lumières s'éteindront, ce sera le signal.

— La Gouvernance a forcément prévu des générateurs de secours...

— Sûrement. Mais les *bien-pensants* savent que ces générateurs ne dureront pas longtemps. Ils enverront les miliciennes de la raffinerie en renfort aux

gorges de l'Areuse, ce qui affaiblira le site de Cressier. Plusieurs de nos camions sont déjà en embuscade dans la plaine et se préparent à entrer dans la raffinerie. Et nous – Scarlett désigna le petit groupe d'inutiles de la forêt – nous allons jouer les chevaux de Troie grâce à ce pipeline.

Ils avaient enfilé des uniformes noirs de la milice et des harnais d'escalade avec mousquetons. Chacun portait un ADS en bandoulière.

Scarlett fouilla dans les broussailles en bordure du chemin et dégagea une trappe métallique qu'elle ouvrit. L'un après l'autre, les *inutiles* descendirent dans le pipeline, s'arrimèrent à un câble et disparurent dans l'obscurité. La guide se tourna vers Alexis et lui expliqua rapidement le fonctionnement du système.

— C'est facile. Il y a un treuil pour remonter et un câble pour descendre. C'est comme une très longue tyrolienne dans l'obscurité. Pour freiner, tu appuies ici.

Elle lui montra une poignée fixée à la poulie.

— Prends soin de toi, mon fils.

— Vous aussi.

Il hésita à l'appeler *mère*, mais ne le fit pas. Dans son esprit, le mot collait encore trop à la personne d'Élise Marval. Il se contenta de lui sourire. Un sourire qui valait tous les mots. Et il disparut à son tour dans l'oléoduc.

Le frottement du kevlar contre l'intérieur de la conduite, le tremblement du câble du treuil et le roulement de la poulie sur le câble de descente provoquaient un mélange de sons indéfinissables, comme un orchestre de percussions expérimentales très dissonant. Les bruits stridulaient dans le long tube. Alexis sentait un déplacement d'air, peut-être provoqué par ceux qui le précédaient. Il faisait froid, mais surtout, il faisait noir. Il n'y voyait rien.

Quand il avait l'impression de prendre trop de vitesse, Alexis freinait un peu, puis relâchait la pression sur la poignée. Scarlett le rattrapa, il sentit ses pieds heurter ses épaules.

— Avance ! dit-elle. Le temps est compté. Nous devons être à la raffinerie quand Simon coupera l'électricité.

— J'aimerais avoir votre aisance, répondit-il. C'est la première fois que je fais ce genre de truc, contrairement à vous.

— Effectivement, mais même la première fois, j'étais plus rapide que toi.

Alexis avait envie de lui répondre que c'était normal, que ce monde était un monde de femmes qui avaient la force et l'action pour apanage, que le rôle des élus se cantonnait à la procréation assistée. Il préféra se taire et relâcha la poignée de frein. Il sentit son corps aspiré par le vide.

La descente dans le noir dura une éternité. Quand Alexis ralentit enfin et s'arrêta sans devoir faire usage du frein manuel, il comprit qu'ils étaient arrivés dans la plaine des Trois-lacs. Le pipeline poursuivait sa trajectoire en pente beaucoup plus douce en direction de la raffinerie. Les *inutiles* firent alors usage du treuil, qui provoquait un léger bourdonnement dans l'obscurité.

À son extrémité, l'oléoduc aboutissait à une grande pièce noire. Scarlett arriva la dernière et alluma un talkie-walkie. Une petite lumière verte éclairait faiblement l'endroit. C'était une citerne noircie par le brut. Au centre, une échelle. Au plafond, une trappe métallique comme l'écouille d'un sous-marin. Elle s'adressa aux *inutiles* et leur rappela les directives en chuchotant.

— Toi et toi, vous poserez les charges sur le dernier réservoir de pétrole. Les autres, vous ne bougez pas tant que nous n'avons pas reçu la confirmation que les charges sont en place. C'est important. Le réservoir sera la première chose que la milice cherchera à protéger en cas d'alerte.

Elle grimpa sur la petite échelle qui menait à la trappe. En silence, elle fit tourner le volant de serrage, entrouvrit le panneau et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Un rai de lumière pénétra dans la citerne.

La raffinerie était encore éclairée. L'éclairage avait été réduit au minimum, mais des dizaines de lampes illuminaient encore l'entrelacs de conduites. On aurait dit un orgue géant dont les tuyaux auraient été rouillés, avec d'énormes fourneaux pour le craquage thermique du brut et des tours de distillation où le pétrole était fractionné en hydrocarbures plus légers.

Scarlett redescendit de l'échelle pour laisser passer les deux *inutiles* équipés de gros sacs à dos remplis de Semtex.

Quand la lumière s'éteignit, Alexis comprit que Simon et ses hommes avaient réussi. Il vit les deux mineurs-boutefeu sortir de la trappe et disparaître dans la nuit. Scarlett se tourna vers le reste de la troupe.

— Dès qu'ils donnent le go, servez-vous de vos ADS et visez les points névralgiques.

Un à un, les autres *inutiles* sortirent à l'air libre, Alexis et Scarlett les suivirent. Tous s'accroupirent et attendirent. Ils étaient au cœur de la raffinerie plongée dans l'obscurité. Seule la flamme de la torchère, qui servait au brûlage des gaz fossiles, illuminait encore le ciel et la haute cheminée centrale.



Les unités de stockage du brut se trouvaient au sud des unités de production. Dans la nuit, on devinait la forme cylindrique des immenses cuves. Un seul réservoir contenait encore les derniers barils.

Une dizaine de minutes s'écoula. Des cris s'élevaient d'un petit bâtiment à l'opposé de la citerne d'arrivée du pipeline. C'était la salle de contrôle de la raffinerie. Des techniciennes et des miliciennes furieuses se renvoyaient la responsabilité de la panne électrique.

— Faites décoller les drones! cria une gradée de la milice.

Mais il était trop tard.

Le talkie-walkie de Scarlett crépita, les mineurs avaient rempli leur mission. Elle leva un poing en l'air et le baissa d'un coup. Le petit groupe lança l'assaut.

Les *inutiles* se dispersèrent et disparurent entre les tuyaux de l'unité de production. Avec leurs ADS, ils attaquèrent les structures sensibles de la raffinerie, aux endroits qu'on leur avait préalablement indiqués sur le plan. Alexis comprit que l'assaut, précis, avait été programmé depuis longtemps. Les *inutiles* avaient dû répéter chaque geste, chacun savait exactement ce qu'il devait faire.

On entendit plusieurs explosions. De grosses flammes commencèrent à lécher les conduites rouillées et les tours de distillation. Le feu se propagea rapidement à toute l'unité de production. La salle de contrôle et les anciens bâtiments administratifs de la raffinerie reconvertis en caserne de la milice ressemblaient à une fourmilière dans laquelle on viendrait de donner un violent coup de pied.

Des dizaines de femmes en uniforme noir ou gris sortaient, paniquées, et couraient dans tous les sens de manière désordonnée.

Des miliciennes hurlaient des ordres, mais le bruit des explosions couvrait leur voix. Petit à petit, elles se réorganisèrent et, comme l'avait prévu Scarlett, se regroupèrent devant le dernier réservoir de pétrole pour le défendre.

Le talkie-walkie de Scarlett crépita de nouveau et confirma l'information.

— Très bien, dit-elle, nous arrivons. En attendant, restez hors de portée de leurs ADS et méfiez-vous des drones.

Elle fit signe à Alexis et aux *inutiles* de la suivre. Ils contournèrent l'unité de production en feu, gagnèrent la zone de stockage et marchèrent entre les cuves vides. Un peu plus loin, un grand bassin carré les séparait du dernier réservoir. Le reste de la troupe les attendait là. Deux fronts s'étaient formés de part et d'autre du bassin, les *inutiles* d'un côté, les miliciennes de l'autre. Aucun drone à l'horizon.

Un des mineurs tendit une télécommande à Scarlett.

— Finissons-en, dit-elle.

— Si vous faites ça, intervint Alexis, vous n'aurez plus d'essence pour vos véhicules.

Elle sourit.

— Te rappelles-tu ta question sur les rêves prémonitoires ? Quand j'avais ton âge, j'ai fait un cauchemar. J'ai rêvé de la fin du monde, parce que l'homme avait épuisé toutes les ressources de la terre et l'avait polluée avec les énergies fossiles. Le moment est venu de faire en sorte que ce rêve ne se réalise pas et de reprendre notre destin en main. Nous rebâtirons un monde meilleur, sans pétrole.

Et elle appuya sur le bouton.

La gigantesque cuve fut d'abord cerclée de petites explosions, comme un collier de diamants scintillant sous le feu de projecteurs. Le béton craqua et se fendit, le pétrole se mit à couler. Les vapeurs d'hydrocarbure s'enflammèrent et tout le réservoir explosa. Une immense boule de feu s'éleva dans la nuit. L'apocalypse s'abattit sur les dizaines de militaires qui défendaient la dernière unité de stockage.

Un torrent de brut enflammé se déversa de la cuve, fondit sur elle comme un tsunami et les balaya. Celles qui avaient survécu à la violence de la vague réapparurent, métamorphosées en torches humaines. On entendait des hurlements terrifiants, les corps embrasés gesticulaient avant de s'écrouler. En moins d'une minute, tout fut terminé.

Les *inutiles* gagnèrent le poste de contrôle de la raffinerie, épargnèrent les techniciennes, mais leur

ordonnèrent d'ouvrir les grilles d'accès et de leur donner les clés des camions-citernes.

Quand les grandes grilles s'ouvrirent, la flotte des camions qui attendaient en embuscade non loin de Cressier pénétra dans l'enceinte. Parmi ces camions, il y avait de vieux tonnes-pompes, que les *inutiles* avaient récupérés. Mais ils n'étaient pas là pour éteindre le feu. Tous les camions se mirent en colonne derrière les tankers de la Gouvernance.

Alexis s'approcha de Scarlett. Elle regardait les *inutiles* procéder au ravitaillement en essence et se répartir dans les véhicules. Les flammes du grand incendie illuminaient son visage impassible, marqué par la vie.

— Quelle est la suite du plan? demanda l'élu.

— Nous allons prendre le château et mettre un terme à la dictature d'Élise Marval.

— Que lui réservez-vous?

— Le même sort qu'elle a fait subir à ma fille.

Alexis était fatigué. De ces mensonges, de cette violence, de toutes ces morts *inutiles*. Mais il savait que Scarlett avait raison. Tant qu'Élise Marval vivrait, la perspective d'un nouveau monde n'existerait pas. Il fallait faire chuter la *Mère de l'humanité* de son piédestal.

Et le souvenir de Billie réveillait son désir de vengeance.

— Elle est à moi, dit-il.

— Que veux-tu dire? demanda Scarlett.

— Élise Marval... elle est à moi. C'est à moi que revient le droit d'exécuter la sentence. Elle doit mourir de ma main. Je m'en suis fait le serment après la mort de Billie.

— Arriverais-tu à tuer la mère qui t'a élevé pendant dix-huit ans?

— Si ma vraie mère accepte de me laisser venger ma sœur, oui.

Scarlett hésita.

— Le problème, c'est que nous avons décidé d'attaquer le château de front.

— De front?

— À l'ancienne, si tu vois ce que je veux dire.

Alexis imaginait la scène. Il revoyait les reproductions de gravures dans les livres interdits, ces scènes du Moyen-Âge avec des échelles, des béliers, des tours et des catapultes. Les *inutiles* n'avaient rien de tout cela. Il ne voyait pas ce que Scarlett voulait dire.

— Ce que je veux dire, reprit-elle, c'est qu'Élise Marval risque de périr au cours de l'assaut. Ce qui te priverait de ta vengeance.

— Voyez-vous un moyen de l'éviter?

Elle lui sourit.

— Il y a un moyen, mais tu auras très peu de temps avant que nous attaquions. Ton frère Simon et ses hommes doivent déjà être en route pour Neuchâtel. Et je crois que, eux aussi, ont hâte d'en découdre

avec la Gouvernance. Il sera difficile de les retenir.  
Suis-moi!

Elle monta dans la cabine du premier camion-  
citerne, en tête de la colonne.

Tous phares éteints, la colonne des camions quitta Cressier, laissant derrière elle la raffinerie en feu et les dernières réserves de pétrole de la Gouvernance se consumer. La neige s'était mise à tomber à gros flocons.

Les tankers et les autres véhicules des *inutiles* évitèrent l'autoroute. Ils traversèrent des villages abandonnés, Cornaux, Saint-Blaise, Hauterive et, par le bord du lac gelé, gagnèrent le centre-ville de Neuchâtel.

Vers l'ancienne bibliothèque publique et universitaire, ce temple des livres interdits tellement chers au cœur de l'élus, le convoi s'arrêta. Alexis descendit du camion de tête, Scarlett avait l'air soucieux.

— Tu te souviens du plan?

— Je l'ai mémorisé.



— Ne te perds pas dans ce dédale, mon fils. Nous te laissons quinze minutes. Ensuite, nous donnons l'assaut.

— J'ai bien compris, mère.

Le dernier mot sortit naturellement de sa bouche, elle lui sourit.

— Prends soin de toi, lui dit-elle.

— Vous aussi.

Et il partit à pied en direction du lac.

L'entrée du dédale souterrain se situait au ras des eaux gelées, à l'ouest d'une petite plage de galets collée au môle du port. De l'autre côté de la digue, le *vieux vapeur*, comme on le nommait dans le monde de l'avant, fleuron de la LNM récupéré par la Gouvernance pour le transport de la nourriture, était à quai. Sa coque était prise dans la glace.

Alexis s'enfonça dans les entrailles de la terre. Les vieux égouts de la ville empestaient encore plus que dans l'ancien monde. Neuchâtel n'avait certes presque plus d'habitants, mais les déjections du château et des gens de la rue n'étaient plus filtrées par les stations d'épuration que les premières vagues avaient mises hors service. L'élus pensa que les rues du Moyen-Âge devaient dégager la même puanteur, quand on jetait les ordures et les excréments par la fenêtre, en criant « Gare à l'eau », et qu'ils retombaient sans filtre dans la pente du caniveau, vers le bas du pavé.

Il y avait des rats. Les rongeurs affamés rappelèrent un peu à Alexis les asticots de la station-service de La Côte. Les *inutiles* n'étaient pas les seuls à se battre pour quelques restes de nourriture moisie.

En dépit des explications de Scarlett, Alexis se perdit dans ce labyrinthe d'immondices. Par deux fois, il dut faire demi-tour et reprendre un autre chemin dans l'obscurité. Seul le viseur laser de son ADS lui procurait un semblant d'éclairage. Quand il trouva enfin le tunnel qui suivait la déclivité de la colline du château, il entendit des bruits sourds, qui lui rappelèrent les témoignages qu'il avait lus dans les livres interdits, de ces civils réfugiés dans des caves en temps de guerre et qui attendaient que les bombardements cessent. Alexis avait perdu trop de temps dans les égouts, l'attaque du palais avait déjà commencé.

Quand il émergea par une grille qui donnait sur l'esplanade de la Collégiale, le chaos régnait autour de lui.

Des miliciennes couraient dans tous les sens, elles ne lui prêtèrent aucune attention. Avec son uniforme noir de la milice, il se fondait dans la masse. Son visage et ses cheveux étaient recouverts de crasse. Dans la confusion du champ de bataille, il était comme une des leurs.

Les *inutiles* avaient encerclé le palais et tiré des lances à incendie pour accéder aux endroits escarpés.

Ils s'étaient servis des tankers et des tonnes-pompes pour arroser le château et son enceinte avec de l'essence et ils y avaient mis le feu. Une couronne de flammes impressionnantes entourait la colline et attaquait les murs extérieurs et les toits du château. Seule la Collégiale au centre de l'esplanade était encore épargnée par le feu.

Des miliciennes tentaient de se frayer un chemin entre deux foyers d'incendie pour accéder au mur d'enceinte et repousser les assaillants avec leurs ADS. Des drones volaient dans le ciel embrasé et pulvérisaient les tankers, avant d'être abattus à leur tour par les ADS des *inutiles*. Le décor n'était que flammes, fumée, explosions et cris.

— Toi, là-bas ! cria une milicienne qui l'avait repéré accroupi au bord de la grille d'égouts.

Alexis se crut démasqué, il crispa ses doigts sur la détente de l'ADS, prêt à lever l'arme et à faire feu.

— On évacue l'impératrice par les égouts, reprit la gradée. Matricule 25007 arrive avec elle, tu les escortes jusqu'à l'Hôtel de ville et vous attendez les ordres. S'il y a le moindre signe de vie là-dessous, vous tirez pour tuer. C'est clair ?

Quand 25007 arriva avec Élise Marval, l'élu détourna la tête pour éviter d'être reconnu. Toujours vêtue de son habit d'apparat, la maîtresse des lieux regardait son empire partir en fumée. Alexis leur tint la grille ouverte, la milicienne descendit en premier dans les

égouts. Et avant qu'Élise Marval eut le temps de la suivre, il referma la trappe.

— Qu'est-ce que vous faites?

Il ne répondit pas, leurs regards se croisèrent et elle le reconnut. Elle resta bouche bée. En bas, 25007 s'était mise à hurler. La gradée qui repartait déjà au combat se retourna. Avant qu'elle comprenne la situation, l'élú la foudroya avec son ADS.

Sous la menace de son arme, Alexis conduisit Élise Marval dans la Collégiale. Lorsqu'un groupe de miliciennes remarqua la scène, il se servit de sa prisonnière comme d'un bouclier, comme l'inutile du palais de Genève l'avait fait avec Adélaïde. Les miliciennes étaient de plus en plus nombreuses à le viser, mais elles n'osaient pas tirer, de peur de toucher leur impératrice.

Alexis marcha à reculons et pénétra dans la Collégiale avec son bouclier humain. La milice les suivit. Entre les travées, l'élú entendit une vague tentative de négociation, mais il n'écoutait plus. Il n'avait qu'un seul objectif: *la Cave*.

— Qu'est-ce que tu fais, mon fils, bégaya Élise Marval.

Elle avait peur.

— Je ne suis pas votre fils, répondit-il froidement.

Il ouvrit la porte de la cage de verre, la poussa à l'intérieur et saisit la télécommande. La porte était encore ouverte.

— Qu’attendez-vous? hurla Élise Marval aux miliciennes. Éliminez-le!

Alexis comprit qu’il ne pourrait pas refermer la porte et appuyer sur le bouton. Les ADS de la milice ne lui en laisseraient pas le temps. Alors il entra lui aussi dans *la Cave* et referma la porte derrière lui. Si les parois de verre empêchaient les ondes millimétriques de sortir, l’inverse était vrai aussi.

— Et maintenant, qu’espères-tu? lui demanda-t-elle dédaigneusement.

— De vous, répondit-il avec un petit sourire triste, je n’espère plus rien.

Et il appuya sur le bouton de la télécommande.

Un bruit de soufflerie résonna dans la cage de verre. Les cheveux d'Élise Marval et d'Alexis se soulevèrent légèrement. L'élus resta tranquillement debout en face de celle qui avait été sa mère durant dix-huit ans. Elle ouvrait de grands yeux paniqués et se mit à crier.

— Ouvre la porte! Alexis, je t'en conjure, ouvre cette porte!

Mais il ne l'écoutait plus. Il revoyait Billie derrière cette même paroi de verre, leurs larmes, leurs mains réunies, la buée de son dernier baiser déposé sur la vitre de *la Cave*. Bientôt, il allait la retrouver.

— Que craignez-vous? murmura-t-il à Élise Marval. Vous et moi, nous sommes immunisés.

Et ils versèrent des larmes de sang.

Alexis avait de plus en plus chaud. Il ressentit d'abord des picotements sur tout le corps. C'était extrêmement désagréable. Puis une sensation de brûlure, d'abord légère, et de plus en plus intense. C'était comme si tout son corps commençait à se consumer de l'intérieur.

Il n'arrivait plus à respirer correctement, il étouffait. Il fut pris de spasmes nerveux et se mit à bouger dans tous les sens, comme s'il cherchait à chasser ce mal qui le rongait sournoisement. Il sentait la sueur suinter de tous les pores de sa peau.

Il cria.

Et se redressa dans son lit.

— Ouvre la porte ! Alexis, je t'en conjure, ouvre cette porte !

Alexis reconnut la voix de sa mère.

— J'arrive... maugréa-t-il, encore à moitié endormi.

Il se frotta les yeux, se débarrassa de ce maudit duvet synthétique beaucoup trop chaud, qui empêchait son corps de respirer. Un courant d'air le fit frissonner et lui donna la chair de poule.

La fenêtre de la chambre était grand ouverte. L'élus se leva, frictionna son corps pour se réchauffer et marcha pieds nus jusqu'à la fenêtre pour la fermer. Il neigeait, les montagnes neuchâteloises étaient recouvertes d'or blanc.

Alexis s'habilla, traversa la chambre de la maison des Verrières avec sa grande table au centre, ses treize chaises autour et, disposés autour de la pièce, douze lits. Un seul défait, le sien.

Il ouvrit la porte. Sa mère se tenait sur le palier, au sommet des escaliers qui descendaient vers le rez-de-chaussée.

— Qu'est-ce que tu fais, mon fils? Tu traînes! Tu es en retard. La milice sera là d'ici une demi-heure. As-tu oublié? C'est le grand jour. C'est aujourd'hui que tu quittes ce nid douillet pour le palais de Genève. À l'instar de tes onze frères, tu vas enfin pouvoir remplir ta mission. Je suis tellement fière de toi.

Elle lui sourit et ajouta:

— D'ailleurs, bon anniversaire!

La dispute de la veille lui revint en mémoire. Fâché et bouleversé, il avait fermé la porte de sa chambre à clé. D'ordinaire, il ne le faisait jamais. Mais la veille au soir, sa mère avait fait quelque chose d'incompréhensible. Quelque chose de très grave à ses yeux.

Élise Marval redescendait déjà l'escalier. Il lui demanda:

— Mère, est-ce que vous croyez aux rêves prémonitoires?

Elle se retourna, l'air étonné.

— Drôle de question... pourquoi?



Il se sentit gêné.

— Pour rien.

— Rejoins-moi dans la cuisine, mon fils. Je vais te préparer un bon petit-déjeuner.

Et elle disparut au bas de l'escalier.

Perturbé par son cauchemar, le premier qu'il ait fait en seize ans, Alexis descendit à son tour au rez-de-chaussée. Mais il n'alla pas tout de suite à la cuisine. Il se dirigea vers la porte d'entrée de la maison, l'ouvrit et, sans s'habiller plus chaudement, sortit et fit quelques pas dans la neige.

Au-dessus de la porte d'entrée, à l'extérieur de la maison, il y avait cet étrange panneau qui citait un verset de l'Apocalypse :

*Pour les lâches, les incrédules, les abominables, les meurtriers, les impudiques, les enchanteurs, les idolâtres, et tous les menteurs, leur part sera dans l'étang ardent de feu et de soufre, ce qui est la seconde mort.*

Sur la gauche d'Alexis, à côté d'une tombe anonyme, les braises du grand feu de la veille fumaient encore.

L'élú sentit la tristesse de la veille l'envahir à nouveau. Il rentra et se dirigea vers la cuisine. Dans le couloir, il s'arrêta devant la porte interdite, celle de la cave. Les paroles prononcées par Simon dans son rêve lui revenaient à l'esprit.

Et si tout était vrai?

Et si son rêve ne faisait qu'annoncer l'an 18 du monde de l'après?

En silence, il ouvrit la porte. Un petit escalier plongeait dans l'obscurité. Il descendit quelques marches, tâtonna dans le noir et trouva l'interrupteur. En bas, il y avait un sol de gravier et au fond de la cave, une autre porte. Il l'ouvrit et arriva sur une petite passerelle métallique au milieu de la roche. C'était une faille dans le sol calcaire des montagnes neuchâteloises. Au bout de la passerelle, un long escalier de métal descendait abruptement entre les deux pans de la faille et s'enfonçait dans le néant.

Alexis descendit. Il ne voyait pas grand-chose, mais sentait son pouls accélérer. Plus bas, il y avait une vague lueur verdâtre, qui l'attirait comme une lampe à UV contre les insectes. L'élus était hypnotisé par cette faible source de lumière. Il descendit les marches, incrédule, et arriva dans une grotte, avec, au centre, une grande cage de verre, comme dans son cauchemar.

Alexis remonta les escaliers quatre à quatre, faillit glisser plusieurs fois. La panique venait de le gagner, son rêve lui avait dévoilé le monde dans lequel Élise Marval s'apprêtait à l'envoyer. Une tour de verre aseptisée, un loft à l'abri des vérités de la rue, l'asservissement par la Gouvernance et le génocide

des *inutiles*, les éboueuses, les boîtes de nourriture, les drones, les ADS, *la Cave* que sa mère était en train de développer dans cette grotte. Et tous ces personnages venus des limbes de son esprit, comme Scarlett et Billie.

Alexis avait envie de pleurer, de crier, de hurler, d'appeler son grand frère Simon à la rescousse. Mais il ne fit rien de tout cela.

Il referma la porte de la cave comme si de rien n'était, prit une grande inspiration dans le couloir et gagna la cuisine. Sa mère finissait de préparer son petit-déjeuner.

— Confiture ou miel? demanda-t-elle.

Il répondit par une question.

— *Qui est enterré dehors, à côté de l'endroit où vous avez brûlé les livres? Hier soir, vous m'avez répondu : Le jour où tu seras prêt à l'entendre, je te le dirai. Maintenant, je suis prêt. Est-ce qu'elle s'appelait Laure Granello?*

Élise Marval se retourna d'un bloc et tressaillit.

— Comment sais-tu cela?

Alexis venait d'obtenir la dernière confirmation dont il avait besoin. Il se rappelait le cauchemar dont Scarlett lui avait parlé dans son rêve, celui de la fin du monde. Les rêves prémonitoires existaient et laissaient à ceux qui les faisaient la possibilité de changer l'avenir.

Il entendait encore ce que lui avait dit Scarlett. *Le monde n'est pas ce qu'il est, mais ce que tu en fais.*

*La vie n'est pas une fatalité. Je suis maître de mon avenir. Et j'ai repris mon destin en main.*

Un couteau traînait sur le plan de travail. Sans dire un mot, Alexis le saisit et le planta dans la carotide d'Élise Marval.

## Épilogue

Quand la milice de Neuchâtel arriva dans la maison des Verrières pour emmener Alexis au palais de Genève, elle le trouva prostré dans la cuisine. Du sang recouvrait ses mains et maculait ses habits. Un couteau était posé sur la table centrale.

Aux pieds du jeune élu, les deux miliciennes aperçurent le cadavre d'Élise Marval. Son sang s'était échappé d'une profonde entaille à la gorge et avait abondamment coulé sur le sol.

— Elle n'a pas souffert, dit Alexis de manière détachée. Pas comme tous ces pauvres gens qu'elle avait prévu d'éliminer pour protéger son vaccin et son pouvoir.

Les deux miliciennes ne comprenaient pas ce qu'il voulait dire. Elles avaient l'air complètement perdu, catastrophé, et ne savaient comment réagir.

— Qu'est-ce qu'on fait dans une telle situation? demanda matricule 231071.

— Je ne sais pas, répondit 151278. Il a assassiné la *Mère de l'humanité*.

— Ça, je le vois, c'est le pire des crimes que l'on aurait osé imaginer. Mais on ne peut pas l'arrêter. C'est un élu.

— Que dit la loi quand plusieurs commandements se contredisent?

— Elle ne dit rien, justement. Et la seule personne qui était en droit d'interpréter les lois contradictoires afin de juger une cause est morte à nos pieds.

— Peut-être que l'élu Simon pourrait nous aider à résoudre cette situation? suggéra 151278.

— Bonne idée, répondit 231071. Nous allons filmer la scène et lui envoyer les images au palais. Ça risque de lui faire un choc, mais je ne vois pas d'autre solution. Dis à la stagiaire de venir avec le drone.

Matricule 151278 revint quelques minutes plus tard, accompagnée d'une adolescente d'une quinzaine d'années en uniforme noir. La jeune stagiaire aux longs cheveux noirs et aux yeux bleus comme des saphirs portait un drone.

Perdu dans ses pensées, Alexis la regarda et la reconnut. La stagiaire de la milice avait deux ans de moins que dans son rêve.

— Billie..., balbutia-t-il incrédule.

— Mon nom est matricule 317718, répondit-elle froidement.

Alexis lui sourit. Le crime qu'il venait de commettre et ce qu'on ferait de lui n'avait plus aucune importance. Billie était là, devant lui, et c'était désormais la seule chose qui comptait à ses yeux. La vie venait de lui faire le plus beau des cadeaux.